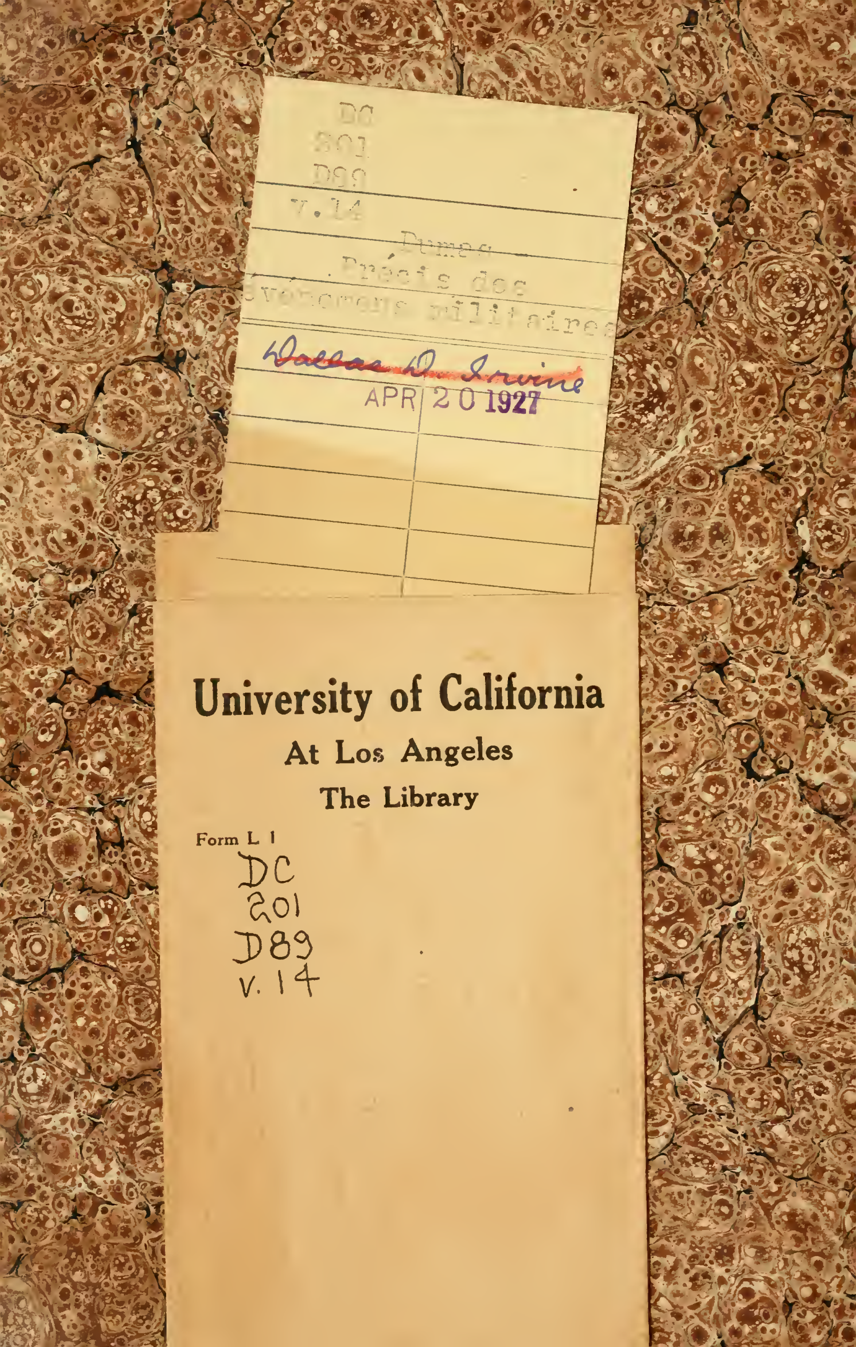
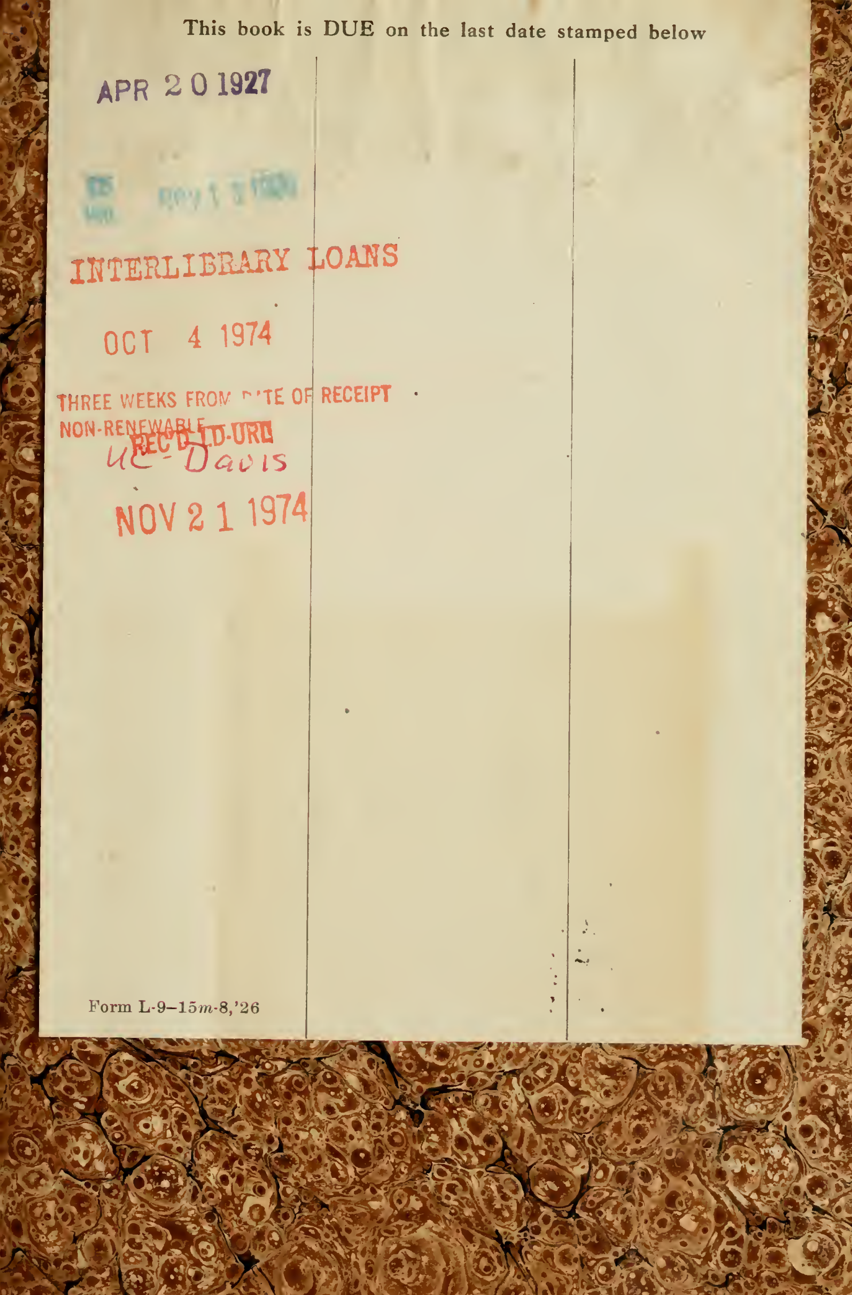



DC
201
D89
v.14
Dumas
Précis des
événemens militaires
APR 20 1927
University of California
At Los Angeles
The Library
Form L 1
DC
201
D89
v.14



# PRÉCIS

DES

# ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME XIV.

# PRÉCIS
## DES
# ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
## OU
# ESSAIS HISTORIQUES
## SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

*Avec Cartes et Plans ;*

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

---

CAMPAGNE DE 1805.

---

TOME IV.

---

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg*, et à *Londres*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1822.

# PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

## CAMPAGNE DE 1805.

### SUITE DU CHAPITRE IX.

*Mouvement prématuré du prince Murat sur* Vienne. — *Affaire de* Diernstein. — *Retraite du général Kutusow sur la Moravie. — Dispositions de l'empereur Napoléon pour passer le Danube. — Nouvelles propositions d'armistice. — Entrée des Français à* Vienne. — *Surprise du pont. — Quartier-général de la Grande-Armée, à* Schoenbrünn.

Le passage de l'armée russe à la rive gauche du Danube par le pont de *Krems*, changeait

d'une manière imprévue la situation des affaires, et nécessitait de tout autres dispositions que celles que Napoléon avait faites pendant son séjour à *Lintz*. Il n'avait reçu, en arrivant à l'abbaye de *Moelck*, que des renseignemens très-vagues; il savait seulement que l'ennemi occupait en force le village de *Stein*, au-dessus de *Krems*, sur la route de *Lintz*, et qu'il pouvait prendre l'une des déterminations suivantes : 1°. Rester en position à *Krems* pour y attendre l'arrivée de la seconde armée russe; 2°. descendre par le chemin de la rive gauche, jusqu'au pont de *Vienne*, pour s'en emparer, et assurer la jonction par la grande route de la Moravie; 3°. marcher au-devant du maréchal Mortier, pour le combattre et le forcer à se replier sur *Lintz*; 4°. enfin quitter les bords du Danube, et marcher par la Bohême et la Moravie, pour effectuer le plus tôt possible la jonction des deux armées russes, et des corps autrichiens qui pourraient s'y rallier Quelque parti que voulût prendre le général Kutusow, la position du maréchal Mortier

devenait très-critique; il était parti de *Lintz* avec la division Gazan; il avait l'ordre de se tenir à hauteur, et seulement un peu en arrière de la tête des colonnes qui marchaient sur la grande route de *Vienne* par la rive droite; et comme cette route est plus directe, mieux ouverte, et ne suit point, comme celle de la rive gauche, les sinuosités du fleuve, le maréchal avait dû presser la marche de la division Gazan, sans attendre les deux autres, celles de Dupont et de Dumonceau, qui étaient à une marche en arrière; il avait jeté sur son flanc gauche, pour fourrager et pour s'éclairer, la division de cavalerie du général Klein, et marchait ainsi en sécurité entre elle et le Danube, n'ayant de communications avec la rive droite que par les bateaux de la flottille de Lostanges.

Napoléon, prévoyant un engagement entre ce corps d'armée et les troupes du général Kutusow, s'arrêta à *Moelck*, pour suspendre ou du moins modérer le mouvement général sur *Vienne*, jusqu'à ce qu'il

fût mieux informé de ce qui se passait de l'autre côté du fleuve, et du parti que prendrait l'ennemi. Le prince Murat avait porté ses avant-gardes jusques aux portes de *Vienne*, quoiqu'il eût reçu l'ordre positif de ne pas dépasser *Burkersdorff*, dernière station à trois lieues de la ville, et de faire connaître au comte de Giulay qu'il attendrait dans cette position jusques au lendemain 12 novembre, dix heures du matin. Cet ordre daté de *Moelck*, le 11 novembre à sept heures du matin (voyez la Correspondance), portait expressément : « Vous ne fe-« rez aucun mouvement sans en prévenir « sa majesté.... L'empereur voit avec peine « que vous n'ayez point rempli ses inten-« tions, puisque vous n'avez personne vis-« à-vis les Russes, et que la volonté de sa « majesté n'était pas qu'on se précipitât sur « *Vienne* comme des enfans. Par cette né-« gligence à exécuter les ordres de l'empe-« reur, il s'ensuit que le maréchal Mortier « est exposé à porter tous les efforts des « Russes, et à être écrasé. » En effet, non-

seulement la réserve de cavalerie et le corps du maréchal Lannes, qui se composait des grenadiers du général Oudinot et de la division du général Suchet, se trouvaient devant *Vienne*, à trois marches en avant de *Moelck*, et de la position de l'armée russe, sur le flanc gauche de l'armée française; mais encore le maréchal Soult, qui, depuis le passage de l'Ens et l'affaire d'*Amstetten*, marchait au soutien du prince Murat, avait, sur son invitation pressante, quitté la position qu'il occupait sur la Trasen, et porté ses trois divisions à *Sigharts-Kirchen*. Étonné d'un mouvement qui lui semblait prématuré, le maréchal, en l'exécutant, laissa cependant ses deux régimens de cavalerie légère sous les ordres du général Margaron, à *Mautern*, pour observer l'ennemi posté de l'autre côté du Danube, sur les hauteurs de *Krems*, et se rendit à *Sigharts-Kirchen*, à six lieues de *Vienne*.

Le même jour 11 novembre, pendant ce mouvement qui attira au prince Murat une sévère réprimande, Napoléon, de plus en

plus inquiet, porta son quartier-général de *Moelck* à *Saint-Poelten*, et se hâta de rappeler le maréchal Soult, par un ordre ainsi conçu : « L'empereur n'approuve pas le « mouvement que vous faites : son intention « n'est pas de laisser les Russes sur ses flancs ; « rendez-vous de votre personne à *Mautern*; « mettez-vous en correspondance avec le « maréchal Mortier, qui ce matin marchait « sur *Stein*; placez vos divisions en échelons « où elles se trouvent, de manière que s'il « se confirmait que les Russes prennent for- « tement position à *Stein*, et y attendent la « seconde armée, vous puissiez concentrer « vos forces le long du Danube, et vous ser- « vir des bateaux du maréchal Mortier, pour « passer sur la rive gauche..... L'empereur « reste à *Saint-Poelten*, exprés pour atten- « dre, dans la nuit, l'issue de la reconnais- « sance que vous allez faire. »

En même temps, le maréchal Davoust qui marchait sur *Vienne* par la route de *Lilienfeld*, eut ordre de s'arrêter à *Moedeling*, au point où cette route s'embranche dans celle

de *Neustadt*, et de se mettre en communication avec le général Marmont, qui, de *Léoben*, remontait pour passer le Sommering et déboucher à *Neustadt*.

Le maréchal Bernadotte, qui avec tout son corps d'armée suivait la garde impériale, reçut l'ordre de s'arrêter à *Moelck*, d'envoyer des détachemens de cavalerie et quelques pièces d'artillerie le long du Danube, de retenir la flottille devant l'abbaye, et de se concerter avec le capitaine Lostanges pour préparer tous les moyens de passage qu'on pourrait se procurer.

Enfin, il fut ordonné à la division Saint-Hilaire, du quatrième corps, de rétrograder sur *Sigharts-Kirchen*, et d'aller rejoindre à *Mautern* le maréchal Soult.

En faisant ces dispositions provisoires, à *Moelck* et à *Saint-Poelten*, le 12 novembre, l'empereur ignorait encore l'événement qu'il avait pressenti, et qu'il n'était plus en mesure de prévenir, l'engagement inévitable du maréchal Mortier avec des forces très-supérieures.

L'armée russe avait passé le Danube le 9 novembre, laissant sur la rive droite, entre *Saint-Poelten* et *Furth*, une arrière-garde qui, poussée jusques à *Mautern* par la cavalerie légère du prince Murat, passa le pont de *Krems*. Ce pont de vingt-huit arches, et le plus beau qu'il y eût sur le fleuve, fut incendié dans la nuit du 9 au 10, de manière à ne pouvoir être rétabli; il ne resta pas une ferme qui eût plus de cinq à six pieds hors de l'eau. Le général Kutusow ainsi isolé, ayant à faire deux marches par des chemins difficiles, pour joindre la route de Moravie, prit position pour donner le temps à ses équipages et à son parc d'artillerie de passer ces défilés avant que le corps du maréchal Mortier, qu'il savait être déjà près de lui, pût atteindre son arrière-garde. Il couronna les hauteurs de *Krems*, et poussa les avant-postes de sa droite jusqu'au détour du fleuve, entre *Diernstein* et *Weissenkirch*.

Le maréchal Mortier marchait avec la seule division Gazan, composée du 4e régi-

ment d'infanterie légère, et des 100e et 103e de ligne : il avait avec lui deux escadrons du 4e régiment de dragons, commandé par le colonel Wattier; les deux autres escadrons avaient été jetés en partisans sur la gauche de la route. Pour ne point embarrasser et retarder la marche dans les chemins étroits et rocailleux, resserrés entre les montagnes et le fleuve, le maréchal n'avait permis au général Gazan d'emmener que deux pièces du plus petit calibre.

La division Gazan bivouaqua le 9 novembre à *Spitz ;* celles de Dupont et de Dumonceau étaient en arrière à une marche de distance, et avaient bivouaqué à *Marbach.* La flottille du capitaine Lostanges descendait le Danube, se maintenant toujours à la hauteur de la tête des colonnes.

Le 10 novembre, l'avant-garde de la division Gazan, soutenue par le 4e régiment de dragons, rencontra les premiers postes russes, entre *Weissenkirch* et *Diernstein,* et les repoussa jusques à *Stein.* Le maréchal jugeant par l'incendie du pont de *Krems,* la nuit

précédente, par les avis qu'il avait reçus, et par la position de l'ennemi, qu'il marchait vers la Moravie, et tenait fortement *Stein* pour couvrir sa retraite, résolut de forcer ce poste; il l'attaqua vivement le 11 à la pointe du jour : le général Kutusow y porta ses meilleures troupes; et cependant, malgré l'avantage du terrain et la supériorité de forces, l'infanterie russe ne put se soutenir sur les hauteurs de *Stein*, contre les charges réitérées que dirigeaient eux-mêmes le maréchal Mortier et le général Gazan : on se battait corps à corps avec acharnement ; mais les renforts que l'ennemi recevait à chaque instant, rendirent la lutte trop inégale. Le maréchal Mortier s'apercevant que l'armée russe était tout entière devant lui, voulut, en cédant peu à peu le terrain qu'il avait gagné, se replier sur *Diernstein*, pour se rapprocher de ses deux autres divisions.

Pendant ce premier combat, le général Smith, l'un des plus distingués de l'armée autrichienne, et qui remplissait près du général Kutusow les fonctions de chef d'état-

major, avait conduit lui-même une forte colonne par le revers de la montagne qui sépare le lit du Danube de la petite vallée de la *Krems*.

Cette colonne d'environ quinze mille hommes, en remontant la vallée, se partagea en deux : la plus forte partie, à la tête de laquelle marchait le général Smith, tourna le haut de la montagne, déboucha sur *Diernstein*, et s'empara de cette petite ville; c'était le point de retraite du maréchal Mortier, qui, ayant déjà fait douze à quinze cents prisonniers à l'attaque des hauteurs de *Stein*, les avait envoyés à *Diernstein*.

Le seul chemin de retraite fut ainsi coupé aux Français. Le maréchal Mortier, dans cette extrémité, placé entre deux feux, entouré par des forces six fois plus nombreuses que les siennes, et qu'animait le carnage et l'assurance du succès, rallia ceux de ses braves soldats qui n'avaient pas succombé, et résolut, en suivant le chemin de *Diernstein*, de se faire jour à la baïonnette.

Tant de valeur et de constance méri-

taient bien de triompher du mauvais sort des armes; et en effet, pendant que la division Gazan combattait en tête et en queue, et jonchait de morts et de blessés ce champ de bataille resserré, dominé de toutes parts, le général Dupont, après une longue et pénible marche, avait, avec sa division et la division batave du général Dumonceau, pris position à *Spitz*, et poussé ses avant-postes à *Weissenkirch.* Comme il continuait son mouvement le 11 novembre, pour se joindre à la division Gazan, ses hussards rencontrèrent l'ennemi maître de la route entre *Weissenkirch* et *Diernstein;* c'était la seconde colonne russe qui, ayant tourné plus au loin que la première le groupe de montagnes, débouchait par deux gorges, et se précipitait sur la route.

Le général Dupont voyant alors dans quel danger se trouvait le général en chef, avec la division Gazan, redoubla d'ardeur et de célérité pour aller à son secours; ses troupes, électrisées par le désir de dégager leurs camarades avant qu'ils ne fussent accablés,

volèrent au combat. Le 9e régiment d'infanterie légère attaqua le premier, et fut vaillamment soutenu par le 32e, tandis que le 96e occupa la gorge par laquelle une colonne russe débouchait par le flanc gauche. La division batave fut placée en réserve pour couvrir les derrières de ce nouveau champ de bataille.

Les Russes firent de vains efforts pour se maintenir dans la position de *Diernstein*, et au défilé près le vieux château où Richard-Cœur-de-Lion fut retenu prisonnier; les hauteurs furent prises et reprises; enfin, après des charges réitérées, la division Dupont parvint à rejeter les Russes dans les gorges sur le revers de la montagne, et la route fut libre de ce côté, c'est-à-dire entre *Weissenkirch* et le défilé de *Diernstein* dont la première colonne russe occupait encore la tête du côté de *Stein*.

Cependant, les restes de la division Gazan ne cessaient de combattre en avançant sur *Diernstein*; la mêlée était horrible, la nuit profonde, on se massacrait aux lueurs du

ſeu ; le maréchal lui-même, que sa haute stature faisait remarquer, se dégagea plusieurs fois en sabrant et renversant à coups de pied les grenadiers russes qui l'atteignaient. Dans ce moment, on le prévint que toute espérance était perdue, toutes les cartouches épuisées; qu'il était inutile de laisser tomber un tel trophée, un maréchal de l'empire, entre les mains de l'ennemi, et qu'un bateau de la flottille était là tout prêt à le transporter à la rive droite. « Non, dit le « maréchal, conservez cette ressource pour « nos blessés; quand on a l'honneur de « commander de si braves soldats, on est « trop heureux de partager leur sort, et de « périr glorieusement avec eux. Nous avons « encore nos deux pièces et quelques boîtes « de mitraille, nous sommes près de *Diern-* « *stein,* rallions-nous, serrons-nous sur ce « plateau, et faisons un dernier effort. »

Le général Smith, poussé par Dupont sur *Diernstein,* et se trouvant à son tour entre deux feux, voulut aussi, par une charge décisive, rompre cette phalange française. Le

maréchal fit placer une de ses pièces en avant, et l'autre en arrière; un jeune officier d'artillerie (depuis, le colonel Fabvier) prit soin de ne tirer qu'à bout portant, attendit à trois pas, et renversa le brave Smith, et avec lui la tête de sa colonne; à l'instant on battit la charge, non avec des tambours, car toutes les caisses étaient brisées par les balles, mais sur des bidons; rien ne put résister à cet élan, la route fut balayée, et le maréchal rentra dans *Diernstein* avec ses intrépides compagnons. Le général Dupont s'y présentait au même instant du côté opposé; les deux troupes, avant de se reconnaître, crurent l'une et l'autre aborder encore une colonne ennemie; au cri de *France, France !* les premiers grenadiers de la division Gazan se jetèrent dans les bras de ceux de la division Dupont : *Braves camarades, vous nous sauvez.*

Là finit, vers neuf heures du soir, cette sanglante et glorieuse affaire, dans laquelle la division Gazan perdit près des deux tiers de son effectif; plus de deux mille hommes

y furent tués, blessés ou faits prisonniers; parmi ces derniers se trouvait le colonel Wattier, enlevé dans une charge, à côté du maréchal. Les pertes des Russes ne furent pas moindres; celle du général Smith fut la plus sensible aux deux armées alliées, à cause de ses talens et de son audace.

On trouverait difficilement dans les annales militaires un fait de guerre plus remarquable que la retraite du maréchal Mortier sur *Diernstein*, ni un autre exemple d'un combat si long, pendant quatre heures de nuit, entre des forces si inégales, soutenu avec un tel acharnement. Un sergent du 100e régiment, Pierre Baudé, que ses camarades surnommèrent *Pierre-le-Cruel*, tua neuf Russes de sa main. Un fait plus extraordinaire, fut la reprise des quinze cents prisonniers que le maréchal Mortier avait envoyés à *Diernstein*, et qu'il y retrouva, quoique les Russes se fussent emparés de ce poste, et l'eussent occupé pendant une partie de la journée.

Le lendemain du combat (12 novembre)

le maréchal Mortier n'ayant ni assez de forces, ni l'artillerie et les munitions nécessaires pour se maintenir en position devant l'armée russe, qui pouvait l'attaquer de front et manœuvrer sur ses derrières, se servit de la flottille du capitaine Lostanges pour transporter toutes ses troupes sur la rive droite du Danube, en face de *Spitz* : le général Kutusow replia les siennes sur *Krems*, et continua à faire défiler son armée vers la Moravie.

Dès que Napoléon eut appris à *Saint-Poelten*, par l'aide-de-camp que lui dépêcha le maréchal Mortier, des détails de l'affaire de *Diernstein*, il pressa le mouvement sur *Vienne* avec autant d'instance, qu'il avait mis de circonspection à le modérer. D'après les ouvertures qui lui avaient été faites à *Lintz*, par le comte de Giulay, et la disposition des esprits dans la population et dans l'armée autrichienne, il était assuré de terminer promptement la guerre, et de dicter la paix, s'il pouvait empêcher la réunion des deux armées russes, et de celle que

ramenaient à marches forcées, de l'Italie et du Tyrol, l'archiduc Charles et l'archiduc Jean. Quant à cette dernière, quoiqu'il fût vraisemblable qu'elle ne pourrait se rallier assez à temps pour faire une diversion efficace en Autriche, et qu'il était naturel de penser qu'elle rentrerait par la Hongrie, il ordonna cependant au général Marmont de rester avec son corps à *Bruk* et à *Léoben*, et le fit soutenir par la division du général Gudin, que le maréchal Davoust eut ordre d'envoyer à *Neustadt*. Tout le reste de l'armée fut destiné à passer le Danube pour agir contre l'armée russe.

La position du général Kutusow, sur les hauteurs de *Krems*, était la plus favorable pour cacher son dessein et masquer son mouvement de retraite. Napoléon croyait, ou plutôt espérait qu'il s'y cantonnerait pour y attendre l'arrivée de l'empereur Alexandre avec sa seconde armée, et il calculait qu'il aurait le temps de le tourner et de le battre avant la jonction ; il mandait à Murat, dans ses instructions pour l'occupation de la capi-

tale : « Il vous sera facile, une fois à *Vienne*, « d'avoir des nouvelles sur l'arrivée des « autres colonnes russes, ainsi que sur le « projet des autres (Kutusow) en se canton- « nant à *Krems*.

« Vous aurez pour tourner les Russes et « pour tomber sur leurs derrières, votre ca- « valerie, le corps du maréchal Lannes et « celui du maréchal Davoust. Quant aux « corps des maréchaux Bernadotte et Soult, « ils ne peuvent être disponibles que lors- « qu'on saura définitivement le parti qu'au- « ront pris les Russes. »

Comme le comte de Giulay avait annoncé une prompte réponse de son souverain à l'*ultimatum* de *Lintz*, relativement à la négociation d'un armistice, on disait au prince Murat : « Si M. le général comte de « Giulay se présente, ou toute autre per- « sonne, pour parler à l'empereur, envoyez- « le en toute hâte ici (à *Saint-Poelten*)...... « Passé dix heures (12 novembre) vous « pouvez donc entrer dans *Vienne*. Tâchez « d'y surprendre le pont du Danube, et s'il

« est rompu, avisez à trouver les plus « prompts moyens de passage du fleuve. « C'est là la grande affaire. Si cependant « avant dix heures M. de Giulay se pré« sentait pour apporter des propositions de « négociations, et qu'il vous engageât à sus« pendre votre marche, vous suspendriez « votre mouvement sur *Vienne*, mais vous « ne vous en occuperiez pas moins de trou« ver tous les moyens de passer le Danube à « *Kloster-Neubourg*, ou tout autre endroit « favorable. »

L'empereur François II, qui peu de jours auparavant, à son retour de *Lintz*, espérait encore que la jonction des armées russes pourrait s'effectuer sur la rive droite du Danube, avait fait publier une proclamation énergique et pleine de dignité : « Je suis tranquille et ferme, disait-il, au « milieu de vingt-cinq millions d'hommes, « qui sont chers à mon cœur et à ma mai« son.... La monarchie autrichienne s'est « relevée avec courage de toutes les tempêtes « qu'elle a essuyées dans le dernier siècle :

« sa force intérieure est toujours la même....
« J'attends avec une pleine confiance de
« l'amour de mes sujets pour la patrie, tout
« ce qu'il y a de juste et de grand, mais prin-
« cipalement une union parfaite et une co-
« opération générale à tout ce qui leur sera
« ordonné, pour éloigner un ennemi témé-
« raire de nos frontières, jusqu'à ce que les
« grands et puissans secours de mon haut
« allié l'empereur de Russie puissent avoir
« leur effet, et que ceux des autres puissances
« qui combattent pour la liberté de l'Europe
« et la sûreté des trônes et des peuples, ne
« nous laissent plus aucune inquiétude. »

Mais pendant que le gouvernement autrichien faisait de vains efforts pour exciter cet élan national, la rapidité de l'invasion déconcertait tous ses projets; le sort de la capitale était décidé, et sa défense abandonnée. L'empereur, qui était allé clore la diète de Hongrie, et devait retourner à *Vienne*, se rendit à *Brünn*, où la cour le suivit. Le grand chambellan comte de Würbna, honoré de la confiance et de l'amitié de son

souverain, fut chargé, sous le titre de commissaire de la cour, de disposer les habitans de *Vienne* à la résignation qu'exigeaient les circonstances, de maintenir le bon ordre, et de prendre, de concert avec les chefs de l'armée française, dans l'intérêt des deux partis, tous les moyens d'alléger le poids des calamités de la guerre. Cette mission pénible et délicate ne pouvait être mise en de plus sages mains : son succès fut aussi récompensé par le prix le plus digne d'un aussi noble caractère que celui du comte de Würbna, l'estime et la reconnaissance des deux nations. Il annonça, par la publication du 11 novembre, la prochaine entrée des troupes impériales françaises dans ces termes, qui méritent d'être conservés comme un témoignage historique : « L'expérience a prouvé « que ces troupes observent une discipline « sévère, et qu'elles allégeront les horreurs « de la guerre le plus qu'il sera possible; par « contre, l'on exige que le peuple se tienne « en repos, qu'il se tienne dans l'ordre, et « qu'il se conduise décemment : je le recom-

« mande à un chacun ; et, bien loin que sa ma-
« jesté notre souverain trouvât agréable un
« zèle déplacé, qui pourrait compromettre la
« vie et la propriété des citoyens, elle puni-
« rait sévèrement le moindre désordre, vu
« qu'elle n'a renoncé à la défense de sa rési-
« dence, que par une sollicitude gracieuse
« pour les habitans. »

Une députation du magistrat de la ville de *Vienne*, conduite par le prince de Sinzendorf, et agissant au nom de l'empereur, se rendit au quartier-général de Napoléon, pour proposer une capitulation. Celle qu'il accorda ne fut de sa part que l'assurance que les propriétés seraient respectées, sauf les droits de conquête sur toute espèce d'approvisionnemens et d'effets militaires. La garde bourgeoise, qui formait seule la garnison de *Vienne*, conserva ses armes et son arsenal particulier : il fut convenu qu'elle continuerait son service, et partagerait les postes intérieurs avec les troupes françaises.

La population de *Vienne* était consternée, presque toute la noblessse et un grand nombre

de familles s'étaient retirées en Hongrie, et dans les provinces que l'on croyait être les plus éloignées du théâtre de la guerre. Cette émigration de dix mille des plus riches habitans, paralysant l'industrie, le commerce faisait éclater des murmures contre l'imprudence du gouvernement, contre l'orgueil et la présomption du parti qui avait conseillé la guerre : mais le respect et l'attachement à la personne du souverain n'en étaient que plus remarquables. On se flattait encore que sa bonté toute paternelle, au prix des plus grands sacrifices, arrêterait le vainqueur devant ces portes que les Hongrois seuls avaient forcées vers la fin du treizième siècle, mais qui jamais ne s'étaient ouvertes à l'étranger : les passages fréquens du comte de Giulay avaient accrédité les bruits de paix. Ce négociateur, après avoir rendu compte à son souverain et pris ses derniers ordres, retourna vers l'empereur Napoléon, et le trouva encore à *Saint-Poelten* le 12 novembre. C'était au moment où il arrêtait ses dispositions pour le plus prompt passage du

Danube; la conférence ne produisit aucun résultat satisfaisant; Napoléon ne voulut se relâcher sur aucun des points qu'il avait fixés comme préliminaires d'une convention d'amnistie, savoir : *Que les troupes alliées rentreraient sur leur territoire; que l'insurrection hongroise serait immédiatement congédiée, et que le duché de Venise et le Tyrol seraient évacués pour être remis provisoirement aux armées françaises.*

Après cette conférence, le fil fut rompu; car, d'une part, l'empereur d'Autriche qui se trouvait à *Brünn* entre les deux armées russes, attendant l'empereur Alexandre, qui apportait le traité de *Berlin*, ne pouvait souscrire à de telles conditions; et, de son côté, Napoléon n'aurait à aucun prix laissé échapper de ses mains un si brillant trophée, une si riche proie que l'arsenal de *Vienne*. Il employa une partie de la nuit du 12 au 13 novembre à donner de nouveaux ordres : le général Bertrand, l'un de ses aides-de-camp dans lesquels il avait le plus de confiance, porta au prince Murat une instruc-

tion particulière relative à l'occupation de *Vienne;* et avant de quitter *Saint-Poelten*, il lui fit expédier l'ordre suivant, que nous transcrivons presque en entier, parce qu'il explique en peu de mots le but du mouvement, et la combinaison de Napoléon pour atteindre l'armée de Kutusow au-delà du Danube. « L'empereur vous donne l'ordre, « prince, de tâcher de surprendre demain, « à la pointe du jour, le passage du pont; « ayez l'artillerie prête pour empêcher qu'on « ne le brûle; entrez dans *Vienne;* nommez « le général Hullin pour y commander la « place, et envoyez des partis de cavalerie « sur la route de *Brünn* et de *Waykersdorf.* « Les Russes étaient encore dans la journée « d'aujourd'hui à *Krems.* Exécutez tout ce « que l'empereur vous a prescrit par la lettre « qu'il vous a envoyée par le général Bertrand.

« Les deux divisions du corps du maréchal « Soult, celle de Vandamme et de Legrand, « suivront votre mouvement....

« Avec les deux divisions du maréchal

« Lannes, vous vous dirigerez du côté de « *Krems*, où sont les Russes; quant aux deux « divisions du maréchal Soult qui arriveront « plus tard, elles prendront position sur la « grande route. Il paraît que l'ennemi a une « grande quantité de canons sur la rive gau- « che du Danube; emparez-vous de tout « cela.... »

Le maréchal Soult, qui était resté à *Mautern* avec la division Saint-Hilaire et les hussards du colonel Franceschi, pour observer l'armée russe, eut ordre de se rendre à *Vienne* de sa personne, et de tâcher de faire passer à la rive gauche tout ce qu'il avait à *Mautern*, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi aussitôt que son mouvement de retraite serait bien caractérisé. Dans le cas où l'on ne pourrait se procurer des moyens de passage (et c'est ce qui arriva), cette division et le régiment de Franceschi devaient passer par *Vienne*, et se rallier aux deux autres divisions du maréchal Soult.

Le maréchal Bernadotte, qui s'était arrêté à *Moelk*, se servit de la flottille du capitaine

de Lostanges pour passer avec tout son corps à la rive gauche; il devait s'emparer de *Stein* et de *Krems*, et suivre l'armée russe pour lui faire tout le mal possible et entamer son arrière-garde, pendant que le prince Murat chercherait à déborder l'ennemi pour gagner sa tête ou l'attaquer par ses flancs, selon les circonstances, et la direction de sa marche vers la Bohème ou vers la Moravie.

Enfin, le maréchal Mortier ayant rallié ses trois divisions, repassa le Danube pour servir de réserve au premier corps d'armée, faire construire à *Mautern* un pont de bateaux, et se tenir à portée de couvrir ce point de passage et celui du pont de *Lintz*, poste non moins important que celui de *Braunau*, et dont la conservation avait été confiée au général Reille, l'un des aides-de-camp de l'empereur.

Le 13 novembre, tout étant ainsi disposé, Napoléon reçut de *Mautern* l'avis certain que les Russes avaient quitté leur position de *Krems*, et qu'ils étaient en pleine marche pour gagner la route de la Moravie; il partit

sur-le-champ, et se rendit à *Burkersdorf*, dernière station de la route de *Vienne*. Le comte de Giulay y était encore, et on l'y retint sous de légers prétextes.

Les ordres que nous venons de faire connaître étaient déjà exécutés : dès la pointe du jour, le général Sébastiani, à la tête de sa brigade de dragons, était entré dans *Vienne*, et avait occupé les principaux postes. Le prince Murat, accompagné du maréchal Lannes et du général Bertrand, à la tête d'une colonne de grenadiers, le suivit de près. Ils traversèrent, sans s'arrêter, la ville et le faubourg de *Léopold*, au-delà du premier bras du Danube, et marchèrent droit au pont de *Spitz*, au-delà duquel l'arrière-garde autrichienne, sous les ordres du général prince d'Auersbourg, s'était retirée, ne laissant qu'un poste avancé sur la rive droite. Ce premier poste fut si étonné de voir la colonne française, l'arme au bras, les généraux en tête et à pied, s'approcher avec confiance, en faisant des signes de bonne intelligence, et leur criant *de ne pas tirer; que l'armistice*

*était conclu;* que l'officier autrichien se replia sur le pont : la colonne s'y engagea, et avança toujours avec les mêmes démonstrations et la même sécurité. Le pont était chargé d'artifices et de matières combustibles. Vers le milieu se trouvait un poste avec une pièce de canon destinée à donner le signal pour incendier le pont : la mèche allumée était tout auprès, un officier allait mettre le feu; l'intrépide Lannes marche droit à lui en s'écriant : *Que faites-vous? Ne voyez-vous pas....* L'officier hésite, il est atteint, entouré; on détourne la pièce; on se mêle, on parlemente en marchant; le pont est passé avant que le général autrichien ait pu recevoir un rapport confus ni faire aucune disposition; le pont fut promptement désencombré; la colonne serrée débouchée avec rapidité; les Autrichiens se dispersèrent, et le passage du Danube fut surpris, comme Napoléon l'avait dit.

Le général Bertrand étant venu lui rendre compte à *Burkersdorf* du succès de cette audacieuse entreprise, il alla lui-même en

secret, pendant la nuit du 13 au 14 novembre, visiter le pont, reconnaître la position des troupes, et féliciter le prince Murat et le maréchal Lannes. La division des grenadiers d'Oudinot, celle de Suchet, avaient déjà défilé; la cavalerie légère s'était portée en avant sur les deux routes.

Napoléon, qui avait employé tout le reste de la nuit à cette intéressante reconnaissance, était au point du jour devant son feu de bivouac, lorsqu'on lui amena le comte de Giulay, qui retournait à *Brünn*, et qui, l'ayant quitté quelques heures auparavant à *Burkersdorf*, ne pouvait exprimer son étonnement.

Ainsi les habitans de *Vienne* virent pour la première fois Bonaparte entrant dans leurs murs par la porte du Danube : il ne s'y arrêta que quelques instans, et se rendit au château impérial de *Schoenbrünn*, où son quartier-général fut établi.

---

## CHAPITRE X.

*Mouvemens des Français au-delà du Danube. — Manœuvre du général Kutusow. — Combat d'*Hollabrünn. *— Capitulation rejetée par Napoléon. — Affaire de* Schoengraben. — Brünn *évacué. — Réunion des empereurs d'Autriche et de Russie. — Jonction des armées russes.*

La surprise du pont de *Vienne* compromettait le sort de l'armée du général Kutusow, puisqu'elle offrait de nouveau à l'empereur Napoléon l'occasion qui lui était échappée à *Saint-Poelten* de lui livrer bataille avec des forces très-supérieures, et d'empêcher la jonction des deux armées russes. Celle de l'archiduc Charles, dont nous parlerons plus tard, poussée par le maréchal Masséna jusqu'aux défilés de la Carinthie, était hors de mesure; elle n'avait pu accourir à temps au secours de la capitale, ni se réunir aux Russes déjà contraints de sortir de la vallée du Da-

nube. Les alliés ne pouvaient rétablir leurs affaires que par la réunion de toutes les forces russes avec les débris de l'armée autrichienne d'Allemagne. S'ils y parvenaient et se concentraient ensuite dans de bonnes positions; s'ils donnaient ainsi le temps à l'archiduc Charles d'arriver sur le Danube, et à l'armée prussienne de déboucher en Bohême, ils pouvaient reprendre l'offensive, et forcer, à leur tour, Napoléon d'évacuer *Vienne*, et de concentrer ses forces déjà trop disséminées.

On voit par là de quelle importance étaient pour la cause des alliés les manœuvres du général Kutusow. Il avait été retenu à *Krems* par la difficulté des chemins et par la nécessité de repousser vivement l'attaque du maréchal Mortier, et de le refouler de manière à ce qu'il fût hors d'état de harceler et d'arrêter son arrière-garde. Ainsi, l'armée russe, partie de *Krems* du 12 au 13 novembre, avait à peine une marche d'avance sur le corps d'avant-garde du prince Murat, qui avait passé le pont

de *Vienne* le même jour 13 novembre. Le point indiqué pour la jonction avec les troupes autrichiennes était *Brünn*. Celles-ci, après avoir évacué *Vienne*, marchaient sur la grande route de Moravie, par *Volkersdorf* et *Nikolsbourg*. Kutusow, pour se rendre à *Brünn*, devait nécessairement passer par *Znaim*, et couper la grande route de Bohême.

Le mouvement de retraite des ennemis étant ainsi clairement indiqué, Napoléon ne perdit pas un instant pour les suivre, et les atteindre sur ces deux directions, et principalement les Russes sur celle de *Znaim*. Le prince Murat et le maréchal Lannes eurent ordre de s'y porter par *Kornneubourg* et *Stokerau*, pendant que le général Milhaud, avec sa brigade de chasseurs, poursuivait sur la chaussée de Moravie les Autrichiens détrompés trop tard sur le prétendu armistice. Il joignit leur arrière-garde à *Volkersdorf*, leur fit quatre à cinq cents prisonniers, et s'empara d'un parc d'artillerie très-considérable évacué depuis peu

de jours du grand arsenal de *Vienne*. Cent quatre-vingt-onze pièces, avec leurs caissons, tombèrent presque sans défense entre les mains des Français. Les magasins de toute espèce d'effets d'habillement et d'équipement pris le même jour à *Stokerau*, furent encore une riche et facile proie, dont la valeur n'était pas de moins de trois millions.

Le corps du maréchal Soult passa le Danube immédiatement après ceux du prince Murat et du maréchal Lannes, et les suivit à une demi-marche de distance, pour les soutenir aussitôt qu'ils auraient rencontré l'ennemi; de sorte que le prince Murat, ayant sous ses ordres sa réserve de cavalerie, cinq divisions d'infanterie et toute l'artillerie attachée à ces corps, environ cinquante mille hommes, devait, à marches forcées, sur une direction convergente par rapport à celle de l'armée russe, ou la couper de *Znaim*, ou l'attendre et la forcer de combattre, pendant que les maréchaux Mortier et Bernadotte, qui avaient passé le

Danube à *Krems*, marcheraient sur ses derrières. Si cette combinaison réussissait, l'entière destruction de l'armée de Kutusow était inévitable.

Le maréchal Davoust, chargé de la défense extérieure de toutes les avenues de *Vienne*, eut ordre de porter une de ses divisions (celle du général Caffarelli, qui en avait pris le commandement après la blessure du général Bisson à *Lambach*) sur la route de *Brünn*; une autre (celle du général Friant) sur la route de *Presbourg*, à la rive droite du Danube, et la troisième (celle du général Gudin) à *Neustadt*, pour communiquer avec le corps du général Marmont, et le soutenir s'il était forcé de se replier. La division de cavalerie du général Beaumont, et les grenadiers de la division Friant, formèrent provisoirement la garnison de *Vienne*.

Napoléon, pendant que ces mouvemens s'exécutaient, resta fixe à *Schoenbrünn* avec sa réserve, la garde impériale, jusqu'à ce qu'il eût reçu les premiers rapports de la

rencontre de l'ennemi. Ce court séjour, du 14 au 16 novembre, fut employé à organiser le gouvernement et l'administration des deux provinces conquises, la Haute et la Basse-Autriche. Le général Clarke fut nommé gouverneur-général, et le conseiller-d'état Daru intendant-général : des commandans et des intendans, établis dans chacun des cercles, devaient correspondre avec eux. Tout fut réglé de manière à maintenir l'ordre et garantir la sécurité des habitans autant que la bonne discipline de l'armée. Le commandement de la place de *Vienne* fut confié au général Hullin ; le service intérieur fut laissé à la garde bourgeoise. Le peuple, rassuré par ces mesures, et par les soins du respectable comte de Wurbna, accueillit les Français ; aucune communication nécessaire pour l'approvisionnement ne fut interrompue : le vainqueur exigea beaucoup, mais avec tous les égards qui pouvaient alléger le poids d'une si grande calamité. Cette paisible occupation de la capitale d'un grand état fut une expérience

funeste pour les nations européennes; elle prouva que ce point central, où affluent toutes les richesses, où la civilisation est portée au plus haut degré, est aussi le point le plus vulnérable. Offrît-il par la force de position et l'abondance des ressources les plus sûrs moyens de défense, on n'oserait y renfermer l'armée déjà battue, et l'on ne saurait y employer la masse de la population avec l'ordre et la constance nécessaires. Les intérêts privés luttent de concert avec l'ennemi contre celui de la commune défense; chaque individu fait d'avance sa capitulation particulière, et se résigne, comme dans une affaire de commerce, à la nécessité de sacrifices partiels pour n'être pas troublé dans ses jouissances; et cependant la machine des gouvernemens, à cause des institutions fiscales, est tellement compliquée, l'administration est tellement centralisée, que la capitale est presque l'état tout entier, et par le fait, et par l'influence morale. Faut-il l'abandonner, faut-il la défendre? Quoiqu'on ne puisse résoudre cette question d'une

manière positive et applicable à la diversité des circonstances et aux différentes localités, il est au moins certain, il est également vrai pour tous les états, de quelque nature que soient leurs frontières, que leur système général de défense doit être, comme celui des communications, relatif et convergent à leur capitale : c'est pour couvrir le siége de la vie que l'armure légère aux extrémités est plus forte auprès du cœur. Il faut que l'ennemi, dans la guerre d'invasion (il ne s'en fera presque plus d'autres), trouve à mesure qu'il s'approche de la capitale, de plus grands obstacles que ceux qu'il aurait déjà surmontés. Quant à la défense propre d'une très-grande ville, siége du gouvernement, nous ne pensons pas qu'elle doive être circonscrite et déterminée comme celle d'une place de guerre, par une combinaison de divers points de fortifications contigus. L'ennemi sera bien plus sûrement arrêté par des forts détachés servant de points d'appui à l'armée retirée sous leur protection : il ne pourra les bloquer tous à

la fois; et n'osant s'engager entre leurs feux, il se consumera peut-être à les réduire successivement, et perdra peut-être toute sa force d'impulsion avant d'atteindre son but.

Cette question intéressante, que nous avons succinctement examinée dans une des notes d'un Volume de cet ouvrage, mériterait d'être approfondie et traitée dans ses applications aux différentes capitales de l'Europe, en considérant leur position par rapport aux frontières respectives des états limitrophes, et aux lignes d'opération que suivraient le plus vraisemblablement les armées. L'invasion rapide des provinces d'Autriche, et la facile conquête de *Vienne*, ont rappelé, et d'autant plus à propos, nos observations, que cette résidence était une ancienne forteresse; c'étaient les mêmes remparts que les habitans de *Vienne* avaient, sous la conduite de l'intrépide Stahremberg, défendus contre la fureur de deux cent mille Turcs. On avait relevé et soigneusement entretenu ces immenses bastions, sur les ruines desquels le roi Jean Sobieski, la

terreur des Ottomans, fit son entrée triomphale, après les avoir mis en fuite et fait lever le siége. Mais les Français n'inspiraient pas la même terreur que les Barbares; Napoléon ne se serait pas arrêté devant des murailles, il eût passé le fleuve au-dessus de la ville, l'aurait bloquée, affamée; et quand même un autre Stahremberg eût pu faire, comme lui, incendier les faubourgs, devenus depuis plus considérables que la ville même, il n'eût pas moins été, dans peu de jours, réduit à capituler; que si le général Mack et le prince Ferdinand se fussent à temps retirés sur l'Inn, et que même après y avoir été battus, ralliés avec l'armée de Kutusow, ils eussent trouvé sur les hauteurs qui enceignent la plaine de *Vienne* des points d'appui, une position fortement retranchée, tous les défilés entravés, toutes les ressources des arsenaux de *Vienne* pour hérisser d'artillerie ces fortifications naturelles, et armer la population, on peut croire qu'ils auraient pu sauver la capitale, gagner du temps, et faire changer le sort des armes.

Cette hypothèse est une des applications du système de défense successive par rapport aux capitales; mais comme les auteurs du plan de campagne purement offensif n'avaient rien prévu pour un cas dont ils n'admettaient pas même la vraisemblance, *Vienne*, la place d'armes, le principal dépôt, le grand et seul arsenal de l'empire autrichien, tomba sans défense dans les mains de Napoléon. Il y trouva d'immenses approvisionnemens de guerre, dont le transport ni la destruction n'avaient été possibles. Deux mille pièces d'artillerie, dont plus de cinq cents de siége, six cent mille quintaux de poudre, six cent mille boulets, cent soixante mille bombes, une salle d'armes de cent mille fusils, etc. Il se hâta, dès son arrivée au palais de Schoenbrünn, de publier un ordre du jour, dans lequel, en félicitant son armée, et témoignant sa satisfaction aux corps qui, depuis *Ulm*, s'étaient le plus signalés dans cette seconde période, il annonçait les trophées conquis à *Vienne*, et ordonnait qu'on portât le plus

grand respect aux propriétés. Toutes les autorités civiles et administratives continuèrent leurs fonctions; le commerce et la classe industrieuse se rassuraient et spéculaient d'après les nouvelles circonstances; on ne parlait que de paix et de bon accord; il semblait que l'orage dût se dissiper en s'éloignant; tous les regards étaient tournés vers le nouveau théâtre de la guerre, vers la Moravie.

Le général Kutusow, parti le 13 de *Krems*, reçut le lendemain à *Ebersbrunn*, après avoir fait une forte marche, l'avis que les Français avaient passé le Danube, et s'avançaient sur la route de Bohême pour couper sa retraite. Ses troupes étaient très-fatiguées, et il avait encore une marche de dix à douze lieues pour gagner à *Elzendorf* ou à *Mersendorf* l'embranchement des routes par lesquelles il pouvait être pris à dos par le corps du maréchal Bernadotte, tandis que le prince Murat marchait droit sur *Znaim*, et devait y arriver aussi tôt que la tête de la première colonne russe. C'était là le danger

le plus pressant; Kutusow, pour le prévenir, jeta sur cette route, à *Hollabrünn*, une division de six mille hommes d'infanterie, sous les ordres du prince Bagration; il le fit renforcer par quelques escadrons de cavalerie, un gros de Cosaques, douze pièces d'artillerie légère, et ordonna au général Bagration, s'il était attaqué, de tenir à tout prix, jusqu'à ce que le reste de l'armée, qui suivait la route de *Schrattentahl* pour se porter sur *Znaim*, eût dépassé sa hauteur.

Les bruits d'armistice et de paix, que le passage réitéré du comte de Giulay avait accrédités à *Vienne*, s'étaient promptement répandus dans les armées. Loin de les démentir, chaque parti, soit de bonne foi, soit par ruse de guerre, en tirait avantage suivant sa position. Si les Français obtinrent celui du passage et de la conservation du beau pont de *Vienne*, une colonne de quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un régiment de cuirassiers détachés de l'armée de Kutusow, et coupant

la route de Bohême, avaient traversé les postes français, qui les avaient laissé passer sur le faux bruit d'une suspension d'armes. Ce fut sur la même assurance que le général autrichien de Noslitz, atteint le 15 novembre entre *Hollabrünn* et *Schoengraben* par l'avant-garde du prince Murat, n'opposa aucune résistance, et fournit à la nombreuse cavalerie française le moyen d'attaquer presque à l'improviste le prince Bagration. Celui-ci, presque enveloppé de toutes parts, et vivement chargé par la cavalerie que suivait de près le maréchal Lannes avec les grenadiers d'Oudinot, fut contraint de céder le terrain, et d'abandonner cent voitures d'équipages attelées. Pendant qu'on se battait, le prince Murat, dont l'objet principal était de devancer le général Kutusow à *Znaim*, point de jonction des deux routes, essaya d'user du stratagème qui lui avait si bien réussi au pont de *Vienne*; il envoya un trompette au prince Bagration. Le général Kutusow, informé de cet incident, saisit avidement le seul moyen qui lui restât de sauver

le corps de Bagration, et de prévenir, comme il le dit lui-même dans ses rapports, la défaite totale de son armée. Il avait encore deux marches à faire pour arriver à *Znaim*: ses soldats étaient si fatigués par les marches forcées et les combats continuels, qu'ils étaient hors d'état (ce sont ses propres expressions), *et d'exécuter une prompte retraite, et de vaincre dans une bataille.* Il envoya donc sur-le-champ au prince Murat le baron de Wintzingerode, adjudant-général de l'empereur Alexandre, avec l'ordre d'entrer en négociation, et de conclure un armistice.

Cet officier-général fut reçu aux avant-postes français par le général Belliard, chef d'état-major du prince Murat, et chargé de ses pouvoirs. Le résultat de leur conférence fut une convention d'armistice, sous le titre de capitulation proposée par l'armée russe, et il est remarquable que le baron de Wintzingerode, en y déclinant ses titres, s'annonçait comme traitant au nom de l'empereur de Russie, et d'après son autorisation.

Les conditions stipulées étaient « que l'armée « russe quitterait l'Allemagne, et se mettrait « de suite en marche par la route qu'elle avait « prise pour s'y rendre, et par journées d'é- « tape; qu'alors le prince Murat suspendrait sa « marche sur la Moravie; que ces conditions « ne pourraient être exécutées qu'après la « ratification de l'empereur Napoléon, et, « qu'en attendant, l'armée russe et le corps « d'armée du prince resteraient dans les « mêmes positions qu'ils occupaient. Enfin, « dans le cas de non acceptation, on devait « se prévenir quatre heures avant de rompre « l'armistice. »

Cette convention, signée à *Hollabrünn*, le 15 novembre au soir, fut envoyée à l'empereur Napoléon, à *Schoenbrünn* (distance de dix-huit lieues). Quelque diligence que fît l'officier qui en était porteur, on ne pouvait avoir sa réponse que douze à quinze heures après son départ; et en ajoutant les quatre heures stipulées pour la reprise des hostilités, il y avait au moins, depuis la négociation entamée, vingt heures de sus-

pension d'armes assurées à l'armée russe. C'était tout ce qu'avait voulu Kutusow. « J'avais, dit-il, en rendant compte à son « souverain du nom duquel il avait abusé, « j'avais uniquement en vue de gagner du « temps, pour trouver le moyen de sauver « l'armée, et de m'éloigner de l'ennemi. L'ad-« judant-général Wintzingerode m'envoya « un duplicata de cet acte pour le même « objet (sa ratification). Je retardai de vingt « heures ma réponse, et sans accepter en « aucune manière cette convention, je con-« tinuai ma retraite avec l'armée, et m'éloi-« gnai de deux marches de l'armée française. « Quoique je visse le corps du prince Ba-« gration exposé à une perte certaine, je dus « me trouver heureux de pouvoir sauver « l'armée en sacrifiant ce corps. »

Murat s'était laissé séduire par les belles paroles de Wintzingerode; flatté de l'honneur d'avoir terminé par une capitulation si humiliante pour l'ennemi, une campagne dans laquelle il avait, avec le titre de lieutenant de l'empereur, joué le rôle le plus

brillant, il était tombé dans le piége qu'il avait lui-même tendu à l'ennemi. Napoléon, plus clairvoyant, rejeta avec dépit cette fausse proposition, blâma sévèrement l'aveugle confiance et la légèreté de son lieutenant, et lui ordonna d'attaquer sur-le-champ l'arrière-garde russe, de la pousser l'épée dans les reins, afin d'obliger le général Kutusow à s'arrêter pour la soutenir. Il ordonna au général Caffarelli de porter sa division sur la route de *Znaim*, et dirigea sur *Hollabrunn* toute la garde impériale avec son artillerie. Il partit lui-même de *Schoenbrünn* quelques heures après, espérant encore, non plus d'entourer, mais d'atteindre et de battre cette armée avant qu'elle se fût élevée à la hauteur de *Brünn*.

Dès que le prince Murat eut reçu, le 16 novembre vers midi, la réponse de l'empereur, il fit prévenir le prince Bagration que la convention n'était point ratifiée ; et comme il venait d'être informé que le gros de l'armée russe, au lieu de rester en position, avait profité des dix-huit heures de sus-

pension d'armes pour continuer sa marche, il résolut d'attaquer sur-le-champ, ne doutant pas que Bagration ne profitât aussi de la nuit pour s'échapper et rejoindre son armée.

Les Russes avaient pris position en arrière du village de *Schoengraben*, au-delà du défilé du hameau de *Grund*, qu'ils avaient retranché à la hâte, et dont les maisons étaient garnies de leur infanterie. Une partie de leur artillerie était sur la chaussée, en tête du défilé, et le reste en avant de leur droite. Le prince Murat avait avec lui à *Hollabrunn*, outre sa réserve de cavalerie, le corps du maréchal Lannes, composé de la division de grenadiers d'Oudinot, et de celle du général Suchet. Le maréchal Soult, avec deux de ses divisions, celles des généraux Legrand et Vandamme, n'était qu'à une demi-lieue de distance entre *Gellerdorf* et *Hollabrunn*. Avec une telle supériorité de forces, Murat, presque au déclin du jour, ne balança pas à engager l'affaire, et fit ses dispositions pour déborder et envelopper l'ennemi.

Après un échange de boulets et quelques escarmouches de cavalerie légère et de tirailleurs, pour faire replier les avant-postes, le maréchal Lannes fit avancer en deux colonnes la division de grenadiers d'Oudinot pour attaquer de front, et par la gauche, le centre et l'aile droite des Russes. Cette double attaque était soutenue par la division Suchet, marchant pour tourner l'aile droite. Le maréchal Soult dirigea sur la gauche de l'ennemi la division Legrand, formée sur deux colonnes; l'une, composée d'infanterie légère, devait tourner le village de *Grund* jusqu'à la chaussée, pour couper toute retraite à l'ennemi, tandis que l'autre aborderait son aile gauche. La division Vandamme fut placée en réserve pour soutenir au besoin l'attaque des grenadiers et celle du général Legrand.

Le général Oudinot, à la tête de la brigade de ses grenadiers, que commandait sous ses ordres le général Laplanche Mortière, fondit sur les Russes qui, ayant l'avantage de position, soutinrent avec fermeté ce premier

choc. Leurs obus ayant mis le feu au village de *Schoengraben*, où se trouvaient des granges remplies de paille, et le vent chassant vers les Français des tourbillons de fumée, en même temps que l'incendie éclairait leurs mouvemens, cet accident favorisa au commencement de l'action le prince Bagration, et le préserva d'être entièrement enveloppé; mais pendant que sa ligne était débordée par sa droite, et que les grenadiers d'Oudinot enfonçaient le centre et poussaient dans le village de *Grund* tout ce qui était devant eux, le général Legrand faisait déployer ses deux brigades, et attaquait vivement ceux qui tenaient encore à la tête du village. A mesure que ses troupes s'engageaient dans le défilé, les Russes, refoulés de l'autre côté, se portaient sur celles-ci. La mêlée devint générale; on se battait corps à corps, et la nuit plus obscure dans les intervalles des feux, augmentait la confusion.

Pressés de tous côtés, les Russes, après avoir fait la plus opiniâtre résistance, furent entièrement défaits; les rues du village de

*Grund*, les cours, les jardins étaient jonchés de leurs cadavres et de leurs blessés. Ils parvinrent cependant, à la faveur de l'obscurité de la nuit, à rallier ceux qui avaient échappé au massacre; ils mirent en tête de cette colonne des officiers qui parlaient français, et quelques prisonniers qu'ils avaient faits. Marchant ainsi vers la colonne qui leur coupait la retraite, ils crièrent : *Que faites-vous? c'est sur vos gens que vous tirez ; nous sommes Français !* Plus de huit cents hommes se sauvèrent par cette ruse. Un autre corps russe usa du même moyen au moment d'être chargé; au cri, *C'est nous, ne tirez pas*, les Français s'arrêtèrent, et reçurent à bout touchant une décharge meurtrière; indignés, ils s'élancèrent avec fureur sur les Russes, et les taillèrent en pièces.

Le combat dura jusqu'à onze heures du soir. Le prince Murat resta maître du champ de bataille, de dix-huit cents prisonniers, et de douze pièces de canon. L'action fut très-chaude sur tous les points; d'un et

d'autre côté les officiers de tous grades eurent l'honneur de combattre comme les plus braves grenadiers. On cita parmi les Français le général Dupas, le général Legrand, l'adjudant-commandant Ricard, le fourrier d'Aigrois, qui arracha l'aigle du 3e régiment des mains des Russes, etc. Le général Oudinot, déjà couvert d'honorables cicatrices, fut grièvement blessé, ainsi que ses deux aides-de-camp ; le général d'artillerie Fouché, et plusieurs officiers supérieurs, furent aussi blessés. La cavalerie poursuivit l'ennemi jusqu'au-delà de *Guntersdorf*, et ramena trois cents prisonniers.

Cette affaire, dans laquelle les grenadiers russes rivalisèrent d'intrépidité avec les Français, fit beaucoup d'honneur au prince Bagration ; il se dévoua pour le salut des siens, garda sa position, soutint en plaine, avec six à sept mille hommes, l'effort d'une armée de vingt-cinq mille hommes ; et cédant enfin un champ de bataille glorieusement défendu pendant six heures, il se retira, et rejoignit l'armée avec le reste de

ses braves soldats. Trois mille étaient tombés en combattant, ou avaient été faits prisonniers. L'empereur Napoléon, arrivé à *Hollabrunn* peu après la fin du combat, ne s'y arrêta que quelques heures, et se rendit le même jour 17 novembre à *Znaim*, où le prince Murat venait d'entrer avec son avant-garde.

Le général Kutusow ayant cette fois encore su éviter la bataille, rien ne s'opposait plus à sa jonction avec la seconde armée russe; il était vraisemblable qu'elle s'effectuerait sous la place de *Brünn*, où l'on savait que l'empereur Alexandre, venant de *Berlin*, devait rencontrer l'empereur d'Autriche. Cette conjecture donna lieu à de nouvelles dispositions. En s'avançant en Moravie, sur une nouvelle ligne d'opération, Napoléon était obligé de garder ses derrières, de tenir une forte garnison à *Vienne*, de veiller sur la Hongrie, de fermer à l'archiduc Charles les débouchés de la Styrie, de couvrir son flanc gauche, inquiété du côté de la Bohême par les débris du corps de

l'archiduc Ferdinand, et bientôt, peut-être, par une armée prussienne. Il n'avait plus, par rapport à l'armée alliée qui se formait devant lui, la supériorité du nombre; et comme il fallait combattre et vaincre pour assurer ses conquêtes, et pouvoir dicter la paix, il dut, sans négliger aucun des points que nous venons d'indiquer, concentrer et tenir sous sa main ce qui lui restait disponible. Voici comment il pourvut à tout avec autant de hardiesse que de prudence, avant de quitter son quartier-général de *Znaim*, autour duquel les troupes des divers corps arrivés de nuit, après une double marche, se trouvaient amoncelées et mêlées.

Le prince Murat reçut ordre de pousser des partis de cavalerie jusqu'à *Pohrlitz*, pour éclairer la route de *Brünn*, chassant devant lui l'arrière-garde russe, et faisant prisonniers une foule de traîneurs de cette armée excédée de fatigue. Ce fut là que le général Sébastiani, avec sa brigade de dragons, ayant chargé en suivant la chaussée et dépassé quelques corps russes, fit, dans

la journée du 18 novembre, quinze cents prisonniers.

Le maréchal Lannes fit prendre position à la division de grenadiers, dont le maréchal Duroc eut le commandement pendant l'absence du général Oudinot, ainsi qu'à la division Suchet, à *Prost-Meritz*, deux lieues en avant, et sur la gauche de *Znaim*. Napoléon leur accorda la rare faveur d'un jour de repos.

Le maréchal Soult, après avoir aussi fait séjourner près de *Znaim*, sur la rive droite de la Taya, ses deux divisions qui avaient combattu à *Schoengraben*, les porta par *Jalowitz* sur *Nikolsbourg*, où la division Saint-Hilaire vint le joindre. Ce corps d'armée se trouva ainsi complétement rallié, et formant, comme au commencement de la campagne, le centre dans l'ordre de bataille.

Le corps du maréchal Davoust, qui formait l'aile droite, était disloqué; une seule de ses divisions, celle du général Caffarelli, se trouvait à *Znaim*; celle du général Gudin était à *Neustadt*, sur la route de Carinthie,

et le maréchal qui était d'abord resté à *Vienne* avec la division Friant, avait marché sur *Presbourg* avec la cavalerie légère du général Vialanes. Le comte de Palfy, qui y commandait, lui déclara, au nom de l'archiduc palatin de Hongrie, que si les Français ne commettaient aucun excès, il ne serait fait à leur approche aucune résistance, qu'il ne serait effectué aucune insurrection. L'empereur Napoléon accepta cette espèce de neutralité, et exigea seulement que la ville de *Presbourg* fût occupée par ses troupes. Le maréchal Davoust y entra, établit la bonne harmonie, et sut la maintenir.

La garnison de *Vienne* fut relevée quelques jours après par les divisions Gazan et Dupont, que le maréchal Mortier eut ordre d'y envoyer, pour y être casernées, et faire le service de la place, garder les ponts et les établissemens publics. La division batave fut employée à garder le pont de *Krems*, et se cantonna à *Stein* et à *Mautern*.

Le maréchal Bernadotte qui, se trouvant à deux marches en arrière du général Kutu-

sow, n'aurait pu le joindre que dans le cas où la tête des colonnes russes aurait été dépassée, eut ordre de traverser *Znaim*, d'y laisser une division, et de porter tout le reste de son corps d'armée à *Budwitz*, destiné ainsi à former l'aile gauche de la grande armée en Moravie.

Le général Baraguey d'Hilliers, après les affaires d'*Ulm*, avait passé à la rive gauche du Danube avec sa division de dragons à pied vers la frontière de Bohême. Il avait forcé un corps de trois mille Autrichiens à quitter la position de *Walder-Munchen*, où ils s'étaient retranchés; et après s'être emparé de plusieurs magasins, il s'était avancé jusqu'à *Pilsen*, et n'était qu'à vingt lieues de Prague; il eut ordre de s'y maintenir, de continuer cette utile diversion, et de se mettre en communication avec le maréchal Bernadotte.

Pour ne pas compliquer cet exposé, nous ne rappellerons point les ordres qui, à la même époque, furent donnés au général Marmont, ainsi qu'au maréchal Ney. Il n'y

eut presque rien de changé aux instructions qu'ils avaient reçues; et comme ces deux corps restèrent détachés jusqu'à la fin de la campagne, leur position et l'objet de leurs opérations trouveront mieux leur place, lorsque nous ramènerons nos lecteurs sur le théâtre de la guerre d'Italie.

Après avoir disposé toutes ses troupes de manière à pouvoir les rassembler en vingt-quatre heures, et s'être rendu maître de toutes les communications, Napoléon porta son quartier-général à *Pohrlitz*, point d'intersection des deux routes de Bohême et de Moravie. Il y reçut le rapport du prince Murat, de l'évacuation de la place de *Brünn* et du fort de *Spielberg* qui la commande. L'empereur d'Autriche en était parti depuis deux jours avec toute sa cour, pour se retirer à *Olmütz*. L'empereur Alexandre avait été l'y joindre après avoir rencontré à son passage à *Brünn* le général Kutusow, et s'être félicité avec lui du succès de sa retraite comme d'une victoire, et de la réunion de ses armées.

La tête des colonnes de l'armée du général Buxowden était arrivée à *Driwitz*, près de *Wischau*. L'armée combinée, dont Kutusow prit le commandement général, se trouva forte de cent quatre bataillons, dont vingt autrichiens, et cent cinquante-neuf escadrons, dont cinquante autrichiens et quarante de cosaques. Les troupes autrichiennes étaient sous les ordres du prince Jean de Lichtensten; l'infanterie se composait de sixièmes bataillons organisés depuis la prise d'*Ulm*, et de ce qui restait des corps des généraux Kienmayer et Meerfeld. L'archiduc Ferdinand avait réuni en Bohême des troupes de nouvelle levée avec les débris de la cavalerie qu'il avait ramenée de Souabe, et couvrait avec ce corps la droite de l'armée combinée; la totalité était à peu près de quatre-vingt-dix mille hommes. Les Russes attendaient encore une division de la garde impériale, qu'amenait le grand-duc Constantin, frère de l'empereur, et un autre corps sous les ordres du général Bennigsen.

Ces forces, comme nous l'avons fait observer, étaient certainement supérieures à celles que leur opposait l'empereur Napoléon, et l'on devait penser que les alliés marcheraient au-devant de lui pour livrer bataille, sans lui laisser le temps de s'établir; mais leurs troupes étaient si fatiguées, surtout celles de Kutusow, et les Autrichiens, qui depuis deux mois n'avaient cessé de marcher et de combattre, qu'ils n'osèrent pas d'abord prendre l'offensive contre un tel adversaire. Il fut décidé, dans un conseil de guerre tenu à *Wischau*, que l'armée combinée se cantonnerait autour d'*Olmütz* pour laisser reposer les troupes, et attendre les derniers renforts.

Napoléon, au contraire, continuant son mouvement, s'approcha autant qu'il fut possible de l'ennemi. Il ordonna au prince Murat de rallier toute sa cavalerie, de faire soutenir ses dragons par les cuirassiers, et de pousser vivement au-delà de *Brünn*, sur la route d'*Olmütz*, les arrière-gardes des alliés, qui couvraient leur mouvement

rétrograde vers cette place. Le corps du maréchal Lannes occupa celle de *Brünn*, et se cantonna en s'étendant par sa gauche sur la route de *Zwitau*. Le quartier-impérial et la garde sous les ordres du maréchal Bessières furent établis à *Brünn*, où les Autrichiens avaient abandonné des magasins considérables, des munitions de guerre, des ressources de toute espèce.

Le corps d'armée du maréchal Soult, composé de trois divisions, et dont le nombre de combattans présens sous les armes était d'environ vingt-trois mille hommes, plus du tiers de forces que Napoléon pouvait dans ce moment présenter à l'ennemi, fut tout entier dirigé de *Nikolsbourg* par *Grosnimtschitz* sur *Austerlitz*, point important (et pour nous servir ici très à propos de l'expression technique), point véritablement *stratégique*; c'est celui où s'entrecoupent, presque à angle droit, les deux principales communications dans cette partie de la Moravie; celle de *Nikolsbourg* à *Olmütz*, et celle de *Brünn* avec la Hongrie par

*Goeding* et *Hollitsch*, séjour favori de l'empereur François II. La position que prit le maréchal couvrait parfaitement toute la droite de celle de *Brünn*, à trois et quatre lieues de distance : elle le rendait maître de tous les débouchés par lesquels l'ennemi pouvait se présenter; il soutenait par sa gauche l'avant-garde du prince Murat, et faisait éclairer par ses troupes légères, en avant de sa droite, tout le cours de la March, depuis *Kradisch*, jusqu'au confluent de la Taya. Le maréchal chargea surtout le colonel Franceschi du 8e régiment de hussards, son ancien aide-de-camp, de cette mission importante; il l'envoya en partisan à plus de trois marches de l'armée, sur la frontière de Hongrie ; excellent moyen de regarder au loin, d'éventer les projets de l'ennemi, et de recueillir des renseignemens plus sûrs que les rapports souvent mensongers des espions. Mais combien sont rares les officiers doués à la fois d'autant de vigueur, de prudence et de bon jugement militaire qu'en avait le brave Franceschi !

Le choix de cette position, dont le maréchal Soult saisit au premier coup d'œil tous les avantages, fut une heureuse inspiration de Napoléon. Il pressentit, avec raison, que les alliés manœuvreraient par leur aile gauche pour tâcher de couper sa communication avec *Vienne*, et se porteraient d'abord sur le plateau collineux d'*Austerlitz*. Ayant été lui-même, peu de jours après son arrivée à *Brünn*, reconnaître cette partie du pays, où les divisions du corps du maréchal Soult étaient cantonnées, « Messieurs, dit-il aux « généraux et aux officiers supérieurs qui « le suivaient, regardez bien ceci; étudiez « ce terrain, car sous peu de jours ce sera « votre champ de bataille. »

Telle était la position respective de l'armée française et de l'armée des alliés en Moravie, à l'époque du 20 novembre 1805, jour de l'entrée de Napoléon dans la place de *Brünn*. Après le combat de cavalerie qui eut lieu le lendemain, et dont nous rendrons compte en reprenant le fil de notre narration, il n'y eut, pendant huit à dix

jours, presque point d'autre hostilité; on eût dit qu'un égal besoin de repos avait tacitement fait conclure une trève. Ce temps fut de part et d'autre employé à se réparer, à s'apprêter pour un choc décisif. Si l'armée combinée recevait de nouveaux renforts, les corps français se grossissaient aussi par la rentrée d'une foule de traîneurs et d'hommes légèrement blessés qui se hâtaient de rejoindre leurs corps. Si la place d'*Olmütz* était un point d'appui, celle de *Brünn*, mise avec l'activité française en état de défense, ainsi que la citadelle du *Spielberg*, offraient un obstacle respectable.

Profitant aussi de cette espèce de suspension d'hostilités, nous nous permettons de suspendre ici l'attention et l'intérêt de nos lecteurs, pour les reporter vers le Tyrol et l'Italie, afin que, lorsque nous reviendrons à mettre sous leurs yeux le dernier acte de cette immense campagne, ils connaissent tous les événemens qui le précédèrent et en amenèrent le dénoûment.

---

## CHAPITRE XI.

*Suite des opérations en Italie. — Passage de l'Isonzo. — Blocus de* Venise. — *Retraite des Autrichiens dans la Carniole. — Défaite et prise du corps du prince de Rohan à* Castel-Franco, *par le lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr. — Entière évacuation du Tyrol. — Jonction des archiducs Charles et Jean. — Jonction des armées françaises, d'Allemagne et d'Italie. — Violation de la neutralité de Naples. — Débarquement des Russes et des Anglais.*

Après le passage du Tagliamento, qui s'acheva sans obstacle le 13 novembre, le maréchal Masséna fit poursuivre l'arrière-garde autrichienne sur la route de *Palma-Nova.* Sa cavalerie légère ne put l'atteindre que vers le soir; elle soutint à peine un léger combat, et se retira précipitamment. Le lendemain 14 novembre, le maréchal

se disposait à aller lui-même reconnaître cette place et en faire l'investissement, lorsque ses premières découvertes lui apprirent que les ponts levis étaient baissés, et que l'ennemi l'avait évacuée. *Palma-Nova* est une forteresse de neuf fronts bastionnés, parfaitement régulière tant au dehors qu'au dedans, située au milieu d'une plaine unie; ses fronts sont bien tracés et d'environ cent quatre-vingts toises de côté extérieur, couverts par des demi-lunes et par un bon chemin couvert; les fossés pouvant être inondés au moyen du canal d'Udine, dérivé du torrent de la Torre, et les fortifications ayant été réparées depuis peu de temps, la place était susceptible d'une longue défense. Son évacuation et celle d'Udine ne laissèrent plus aucun doute sur la résolution de l'archiduc Charles d'abandonner l'Italie. N'ayant pas défendu *Palma-Nova*, il n'était pas vraisemblable qu'il voulût s'arrêter sur l'Isonzo. Le maréchal continua sa poursuite; le général Espagne, à la tête de l'avant-garde, après avoir marché toute la nuit, traversa

*Gradisca* deux heures avant le jour; et suivant toujours la grande route qui remonte la rive droite de l'Isonzo, il prit poste à *Lucenigo,* à deux milles de *Gorizzia,* situé sur la rive gauche. M. l'archiduc y avait laissé une forte arrière-garde, avait fait brûler tous les ponts, et paraissait disposé à défendre le passage, pour donner le temps à son artillerie et à ses bagages, déjà engagés dans les gorges, de passer la haute montagne de *Hazeberg,* que les neiges et les glaces rendaient très-difficile. Ce prince occupait, avec le gros de son armée, l'excellente position de *Priewald,* espèce de contrefort qui barre une étroite vallée à l'endroit où se réunissent les routes de *Trieste* et de *Fiume* à *Laybach.* La route entre *Gorizzia* et *Priewald* offrait à chaque pas des postes favorables à la défense, et par conséquent une entière sécurité pour la retraite de l'arrière-garde laissée à *Gorizzia.*

Le maréchal Masséna ayant porté son quartier-général à *Gradisca,* fit ses dispositions pour forcer le passage de l'Isonzo,

et tenter d'enlever au moins une partie de l'arrière-garde qui occupait *Gorizzia*. C'était une entreprise difficile : l'Isonzo prend sa source dans les Alpes Juliennes, sur l'une des crêtes qui forment la vallée de la Drave : resserré dans son cours supérieur, il devient un torrent très-rapide au sortir des montagnes. Il a quatre-vingts toises de large à la hauteur de *Gorizzia*, mais très-peu de profondeur; les gués sont incertains et périlleux : on passe dans des bacs. Trois divisions, celles des généraux Molitor, Gardanne et Partouneaux, et les cuirassiers partant de *Mariano-Fratte* et *San-Lorenzo*, se rendirent à *Lucenigo*, où se trouvaient déjà les chasseurs du général Espagne. Cette masse de troupes reçut l'ordre d'effectuer de vive force le passage de l'Isonzo, au bac, près du village, et vis-à-vis de *Gorizzia*. Pendant que cette forte attaque de front occuperait l'ennemi, les divisions des généraux Duhesme et Serras, suivies par la division de dragons, ayant déjà passé l'Isonzo au bac de *Sagrado*, au-dessous de *Gradisca*, remon-

taient la rive gauche pour s'emparer du pont de *Rubia*, près du confluent dans l'Isonzo du torrent de Vipano, qui coule de l'est à l'ouest. Au-delà de ce torrent, la division Duhesme devait marcher par *St.-Andrea* sur *Gorizzia*, et la division Serras, avec les dragons, devaient se porter par *Morna* sur *Vertoïba*, pour couper la retraite à l'ennemi.

Cette disposition, d'ailleurs bien combinée, n'eut pas tout le succès que s'en était promis le maréchal; l'éloignement des points de départ, et les reconnaissances des passages, retardèrent beaucoup le mouvement de l'aile droite; les trois divisions formant l'aile gauche prirent position en face du bac. Pendant que le capitaine du génie Beaufort d'Hautpoul reconnaissait le gué sous le feu de l'ennemi, les soldats impatiens se précipitèrent dans l'Isonzo, traversèrent le gué, et se répandirent sur la rive gauche. Le général Frimont, qui commandait le corps autrichien laissé à *Gorizzia*, fit avancer de l'artillerie sur le rideau qui borde le fleuve;

la canonnade s'engagea vivement et avec avantage du côté des Autrichiens, à cause de la meilleure position de leurs batteries. Le général Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie française, plaça lui-même quelques pièces sur un point plus favorable et masqué par des saules, et qui, prenant la batterie des Autrichiens au rouage, démonta plusieurs pièces, et les força de la retirer. La division Duhesme avait déjà passé l'Isonzo au gué de *Sagrado*, et marchait vers *Rubia*. Le chef d'escadron Ordonneau, à la tête des éclaireurs, s'empara du pont sur le Vipano, et fit prisonnier un piquet de hussards qui se préparaient à l'incendier. Les troupes qui suivaient ce piquet arrivèrent trop tard; elles furent repoussées, et la division française déboucha dans la plaine de *St.-Andrea*. Elle trouva en avant de ce village une ligne d'infanterie et de cavalerie en bon ordre, couverte sur son front par d'anciennes redoutes élevées pendant la campagne de 1796, et qui étaient garnies de canon. Ses voltigeurs les enlevèrent. Le

général Duhesme ayant trop d'avance sur la division du général Serras pour en être soutenu, et voyant que la nuit s'approchait, se borna à tenir l'ennemi occupé par ses tirailleurs, pendant que le général Serras débouchait de *Morna* pour tourner la gauche. Les troupes bivouaquèrent dans les positions qu'elles occupaient, et devaient, à la pointe du jour, attaquer de tous côtés, afin d'envelopper tout ce qui serait resté dans *Gorizzia*: mais le général Frimont, qui avait rempli son but et gagné la journée, n'attendit pas le développement et le résultat inévitable de cette double attaque; il profita de la nuit pour évacuer *Gorizzia*, et se retira sur *Schenpass* et *Czernizza*.

Ainsi, à l'époque du 18 novembre, un mois seulement après l'ouverture de la campagne, le maréchal Masséna avait rejeté jusqu'au-delà des frontières de l'état vénitien, une armée plus forte que la sienne, et commandée par le meilleur général qu'eussent les alliés; il l'avait poursuivie et l'avait forcée de se diviser et de lui abandonner tout le

plat pays. M. l'archiduc n'avait conservé que *Venise*, où il avait jeté vingt-cinq bataillons.

Cependant le maréchal n'avait encore reçu aucune nouvelle certaine des opérations de la grande armée; l'ennemi occupant toutes les routes intermédiaires, il ignorait non-seulement la prise de *Vienne*, mais aussi la position des maréchaux Ney et Augereau, qui, en pénétrant dans le Tyrol, devaient appuyer et couvrir son flanc gauche. Ne pouvant juger avec précision de leurs progrès, il supposait, avec raison, que l'archiduc Jean, s'il était forcé d'évacuer le Tyrol, se retirerait sur *Villach* par le *Pusterthal.* L'armée d'Italie se trouvait à peu près parvenue à cette hauteur; mais les paysans tyroliens, levés en masse, et soutenus par quelques détachemens, interceptaient toutes les communications, et la poursuite de l'armée du prince Charles n'avait pas permis de jeter sur la gauche, dans les montagnes, des partis assez forts pour s'éclairer au loin. Un des aides-de-camp du maréchal,

le chef de bataillon Pelet, qu'il chargea de porter à l'empereur la nouvelle du passage du Tagliamento et de l'occupation de *Palma-Nova*, dut passer par *Milan*, traverser la Suisse, et aller jusqu'à *Strasbourg* prendre la route tracée pour les estafettes.

D'un autre côté, les nouvelles de *Venise* et de *Trieste* annonçaient l'arrivée prochaine de renforts russes par la Dalmatie; et le prince Charles, en semant ces bruits, publiait qu'il marchait au-devant de ces renforts. Le général Verdier qui, depuis sa blessure, commandait à *Livourne*, venait de mettre cette ville en état de siége, et annonçait l'apparition d'une escadre anglaise avec un nombreux convoi. On savait aussi que vingt-cinq mille Russes et Anglais réunis en Sicile, étaient attendus dans le royaume de Naples, dont l'occupation par le corps d'armée du général Gouvion Saint-Cyr avait été abandonnée sur la foi du traité de neutralité.

Dans cet état de choses, Masséna ne voulut point, avant d'avoir assuré ses derrières,

porter le gros de son armée au-delà de l'Isonzo, et s'engager dans un pays de montagnes très-difficile, où l'ennemi, à cause de la rigueur de la saison et de l'affection des habitans, sur son propre territoire, aurait tous les avantages de la guerre de postes. Ces considérations très-judicieuses déterminèrent le maréchal à arrêter au moins pour quelque temps la marche de ses troupes; il les concentra et les fit cantonner entre *Udine* et *Gorizzia :* il se contenta de faire suivre l'ennemi par une avant-garde commandée par le général Espagne, composée de quatre régimens de chasseurs à cheval, douze compagnies de voltigeurs, un bataillon de grenadiers et une compagnie d'artillerie légère. Il fit observer son flanc gauche jusqu'aux sources de l'Isonzo et du Tagliamento, et fit occuper les têtes des vallées de la Save et de la Drave. Le général Lacour, détaché avec une brigade de dragons, eut ordre de se porter à la *Chiusa di Pletz*, au haut de la vallée de l'Isonzo, de s'assurer de ce passage, de descendre ensuite

sur *Villach* pour reconnaître la vallée de la Drave, et de s'étendre aussi loin qu'il le pourrait sans se compromettre, pour avoir des nouvelles de la grande armée. Nous verrons dans peu quelle importance eut cette mission, qui fut parfaitement remplie. Enfin, le général Serras fut chargé, avec deux régimens, de s'emparer de la ville et du port de *Trieste;* il y entra le 19 novembre, et fit poursuivre sur la route de *Laybach* la garnison qui, à son approche, avait évacué le château, et se retirait vers *Privald* pour rejoindre le gros de l'armée de M. l'archiduc.

Pendant que ses troupes se reposaient, réparaient leurs habillemens et leurs armes, le maréchal Masséna s'occupait de bien établir sur l'Isonzo sa nouvelle base d'opérations, et de faire des apprêts, afin de se porter rapidement en avant, lorsqu'il serait convenable de le faire, soit par *Laybach*, soit par *Villach* et *Klagenfürth*. La place de *Palma-Nova* fut armée et approvisionnée; on travailla à mettre *Gradisca* et *Osopo* en état de défense; les ponts furent reconstruits

et fortifiés ; le pays fut, dans toutes les directions, reconnu, exploré et levé par les ingénieurs géographes.

Affermi dans cette position, le maréchal y trouvait encore l'avantage de soutenir le blocus de *Venise,* formé d'abord, comme nous l'avons dit, par la division du général Verdier, et renforcé depuis peu de jours par les troupes que le général Gouvion Saint-Cyr y avait amenées après avoir évacué le royaume de Naples. Ce lieutenant-général vint lui-même à *Gradisca* la veille du passage de l'Isonzo, prendre les ordres du maréchal et le commandement de l'aile droite, entièrement employée au blocus. Ce corps détaché fut composé de deux divisions et d'une réserve : la première division sous les ordres du général Reynier, formée des troupes venues de Naples, était forte de six mille hommes d'infanterie et de mille chevaux; la seconde, sous les ordres du général Leschi, était de quatre mille hommes d'infanterie italienne et quatre cents chevaux. La réserve était de trois mille hommes d'in-

fanterie et de six cents chevaux; en tout environ quinze mille combattans.

Le général Saint-Cyr, parti de *Barletta* le 9 octobre avec son corps d'armée fort de dix-sept mille hommes, en avait laissé de cinq à six mille dans les places de *Pescara* et d'*Ancône*, menacées par l'expédition que préparaient les Russes dans les ports des *Sept-Iles;* il avait marché avec le reste, et était arrivé à *Padoue* du 15 au 16 novembre. Dès qu'il eut reçu à *Gradisca* les instructions du maréchal Masséna, déjà à trente lieues de *Venise*, il se hâta de retourner à son corps d'armée pour en fixer l'organisation et l'emplacement. Pour observer et couper les seuls débouchés par lesquels l'ennemi pût, avec sa nombreuse garnison, faire quelque entreprise sur la terre ferme, en-deçà des lagunes, il établit sa ligne obliquement par rapport à celle du nouveau canal de la Brenta (*Taglio di Brenta novissimo*), appuyant sa gauche à *Mestre* et sa droite à *Bovolenta*, la ligne passant de *Mestre* par les villages d'*Oriago*,

*Mera*, *Dolo*, *Stra* et *Legnaro*. Son quartier-général était à *Stra*, à deux lieues de *Padoue*, sur la rive droite de la Brenta. Quoique cette ligne eût de six à sept lieues d'étendue, les troupes pouvaient être, en moins de quatre heures, rassemblées sur le point où l'ennemi se serait présenté en force.

Le blocus était à peine ainsi formé depuis trois ou quatre jours, lorsque le 23 novembre le lieutenant-général Saint-Cyr fut informé par le général Schilt, commandant à *Padoue*, qu'un employé arrivant de *Bassano* annonçait que la veille une colonne autrichienne, forte de sept cents chevaux et trois cents hommes d'infanterie, était entrée dans cette ville, et qu'elle devait être suivie par un régiment avec de l'artillerie et des bagages. Cet avis fut confirmé peu d'instans après par un rapport des commandans de place de *Véronne* et de *Vicence*, qui annonçait qu'un corps de huit à dix mille Autrichiens s'avançait par le Trentin sur *Bassano*.

Nous ne saurions mieux faire connaître

la résolution que prit sur-le-champ le général Saint-Cyr, qu'en transcrivant ici sa courte dépêche au maréchal Masséna, datée de *Stra*, le 2 frimaire (23 novembre).

« Je reçois en ce moment le rapport que « je vous envoie. Je laisse la division Lecchi « en position, la droite à *Bovolento*, et la « gauche à *Saonara*; son avant-garde à *Piove* « *di Sacco*, et la brigade du général Digonnet « à *Mestre*, pour observer la garnison de « *Venise*; et je marche avec le reste de mes « troupes pour aller à la rencontre de l'en- « nemi. Je compte me rendre aujourd'hui à « *Campo-San-Pietro*, et demain je m'assu- « rerai positivement quel est ce corps. »

En effet, une faute grave qu'avait faite le général Loison en n'exécutant qu'imparfaitement les dispositions que lui avait prescrites le maréchal Ney, avait donné au prince de Rohan, contre toute espérance, l'occasion de forcer son passage à *Botzen*, et, continuant sa retraite, d'entrer par *Lavis* dans le *Val-Sugana*, pour déboucher par la vallée de la Brenta.

Nous ne développerons pas ici la combinaison du maréchal Ney pour couper toute retraite aux corps de troupes autrichiennes qui se trouvaient encore dans le Tyrol occidental après la prise d'*Inspruck*, et la retraite de l'archiduc Jean sur le Brenner; nous aurons occasion de le faire en achevant de rendre compte de la conquête du Tyrol, et de la jonction des armées des deux archiducs.

La détermination du prince de Rohan est digne d'éloge; car s'il eût réussi, cette retraite serait citée entre les faits de guerre les plus remarquables. Parvenu jusqu'à *Castel-Franco*, il n'avait plus que sept à huit heures de marche pour arriver sur les derrières de la gauche de la ligne de blocus, et sans doute que son attaque combinée avec un effort de la garnison de *Venise* aurait couronné cette audacieuse entreprise. Voici comment la précision et la prestesse des manœuvres du général Saint-Cyr la firent échouer. Ayant sous les yeux le rapport fait au maréchal Masséna, par ce général

duquel on peut dire avec vérité, *eodem animo scripsit quo dimicavit*, il a écrit comme il a combattu, nous nous garderons d'altérer cette excellente relation.

Le lieutenant-général Saint-Cyr écrivait au maréchal Masséna de *Castel-Franco*, le 3 frimaire (24 novembre) :

« Le corps autrichien dont je vous ai « annoncé hier l'arrivée, vient de l'armée « d'Allemagne. Dans le Tyrol, il avait été « coupé deux fois par le corps du maréchal « Ney, et s'était heureusement échappé.

« Le prince de Rohan qui le commandait, « croyait qu'en faisant encore un grand « effort, il traverserait notre ligne, et arri- « verait aux lagunes de *Venise* pour se réu- « nir aux corps de troupes qui occupent « cette place, et qui, étant prévenus par lui, « devaient le protéger dans ce dessein. Je « ne leur ai pas laissé le temps de se bien « entendre. Hier, le général Reynier, avec « sa division, moins la brigade Digonnet, « a couché à *Novale*. Je me suis rendu à « *Campo-San-Pietro* avec la brigade polo-

« naise commandée par le général Peyri.
« L'ennemi est arrivé le même soir à *Castel-*
« *Franco*. J'ai ordonné dans la nuit, au
« général Reynier, d'attaquer à la pointe du
« jour l'ennemi à *Castel-Franco*, tandis que,
« avec la brigade polonaise, je le tournerais
« par sa droite. L'ennemi nous a prévenus;
« il a attaqué au point du jour le général
« Reynier avec une vigueur désespérée.
« Plusieurs fois culbuté, il est revenu à la
« charge, jusqu'au moment où, avec la bri-
« gade polonaise, je l'ai attaqué par-der-
« rière et mis entre deux feux; alors il s'est
« mis en déroute, et a fui jusqu'à *Castel-*
« *Franco*, où nous sommes arrivés aussitôt
« que lui, par l'avantage que nous avions
« d'être sur ses derrières. Ce qui n'a pas été
« tué ou pris en bataille, a demandé à capi-
« tuler.

« Ce corps était d'environ sept mille hom-
« mes d'infanterie et douze cents chevaux;
« il était plus fort que le corps dont j'ai pu
« disposer pour le combattre. Mais les trou-
« pes ont montré une si grande valeur, que

« la victoire n'a pas été long-temps dou-
« teuse; six mille hommes, mille chevaux,
« le général prince de Rohan, commandant
« le corps, plusieurs colonels, beaucoup
« d'officiers, sept drapeaux, douze pièces
« de canon, leurs caissons, et beaucoup de
« bagages, sont restés en notre pouvoir.

« Une colonne de Croates doit, dit-on,
« déboucher des montagnes, et faisait partie
« de ce corps. Je laisse ici les Polonais pour
« les attendre, et je retourne avec la divi-
« sion Reynier devant *Venise*, présumant
« que demain M. de Bellegarde pourrait faire
« une sortie, et ce, pour dégager le corps
« du prince de Rohan.

« Nous avons retrouvé ici les prisonniers
« que les Autrichiens avaient faits sur nous
« à *Bassano*, *Castel-Franco*, et sur la divi-
« sion du général Loison.

« Le général Reynier s'est conduit avec
« la bravoure et l'intelligence dont il a déjà
« donné tant de preuves. Sa division a fait
« deux mille cinq cents prisonniers; il donne
« les plus grands éloges à la conduite des

« chefs des 10$^{e}$ et 56$^{e}$ de ligne, ainsi qu'au « chef de bataillon Clavel, commandant « le bataillon suisse. Le chef de brigade « Grabinski, et les chefs de bataillon Bia- « lowski et Clopski, méritent aussi les plus « grands éloges. »

Deux jours après cette brillante affaire, les troupes du général Saint-Cyr reprirent leurs positions sur la ligne de blocus. Les Autrichiens n'avaient rien tenté; mais pendant toute la journée du 24, ils n'avaient cessé de faire des signaux sur toute la ligne, jusqu'à *Brondolo :* ils n'avaient pu entendre le canon, à cause de la trop grande distance; et, persuadés que le prince n'était pas encore assez près, ils n'avaient fait aucun mouvement pour déboucher et marcher à lui.

Sur le premier avis que reçut le maréchal Masséna de l'apparition de ce corps autrichien dans la vallée de l'Adige, il dut croire que l'archiduc Jean, poussé par le maréchal Ney, et n'ayant pu se retirer par la vallée de la Drave, aurait pris la réso-

lution désespérée de descendre en Italie avec toutes les troupes qui lui restaient par le seul chemin qui lui fût ouvert ; il aurait eu, dans ce cas, le dessein de débloquer *Venise* et de marcher sur les derrières de l'armée française avec cinquante bataillons, pendant que l'archiduc Charles aurait repris l'offensive. Cette conjecture, que divers rapports et l'ignorance absolue de ce qui se passait au-delà des montagnes rendaient assez vraisemblable, décida le maréchal à faire, sans quitter sa position centrale sur l'Isonzo, des dispositions relatives à celles qu'aurait pu faire l'ennemi. Pendant que l'avant-garde s'avançait sur la route de *Laybach*, le maréchal envoya le reste de la division Gardanne pour soutenir le général Lacour qui était encore à *Tarvis*, et le général Lenchantin qui gardait les débouchés du Tagliamento; il fit ensuite partir les grenadiers, deux brigades des divisions Duhesme et Serras, une brigade de dragons et les cuirassiers, pour se porter à marches forcées sur la Piave; il s'y rendit lui-même, après

avoir laissé au général Duhesme le commandement des troupes qui restaient sur l'Isonzo. Ces sages précautions furent inutiles; le combat de *Castel-Franco* dissipa tous les nuages. Le prince Charles, depuis *Vicence* jusqu'à *Gorizzia*, n'ayant qu'une marche d'avance sur l'armée française, et traversant un pays ouvert, avait dû précipiter sa retraite. Mieux informé que ne pouvait l'être son adversaire, de ce qui se passait sur le Danube et dans le Tyrol, il devait craindre, s'il faisait tête à l'ennemi et se laissait forcer à combattre, que celui-ci ne gagnât ses flancs et ne lui coupât le chemin des montagnes; mais aussi, dès que le gros de l'armée autrichienne, ayant passé l'Isonzo, fut entré dans les défilés de la Carniole, l'archiduc ne se contenta plus, comme dans le pays ouvert, d'arrêter l'impétuosité de la poursuite des Français par des canonnades et de légers combats : son arrière-garde tint ferme dans chacune des positions successives qu'offrait l'aspérité du terrain, et les défendit pied à pied. La première attaque

du général Espagne sur les hauteurs de *Czernizza* fut repoussée; ses voltigeurs l'emportèrent à la baïonnette. Le lendemain, 19 novembre, en continuant sa marche, il rencontra un obstacle plus sérieux; le général baron de Vincent occupait avec quatre mille hommes d'infanterie, quinze cents chevaux et du canon, la position de *Goiazza*. Après quelques heures de combat, ce général voyant sa droite débordée par une brigade de chasseurs que commandait le général Merlin, se replia en bon ordre sur sa réserve derrière le ruisseau d'*Heydenchafft*; il combattit encore vivement dans cette position le reste de la journée, et ne la quitta que pour prendre à une lieue plus loin celle des hauteurs de *Vipano* qui ferme la vallée. Ainsi, après s'être battu pendant deux jours, le général Espagne n'avait pu gagner que trois lieues de chemin, et trouvait, en s'avançant vers le col de *Rabetscheniza*, ou position de *Paivald*, de plus grands obstacles à franchir.

Le maréchal Masséna, informé qu'une

partie de l'infanterie autrichienne s'était jetée dans la vallée d'Idria pour gagner *Laybach*, tandis que M. l'archiduc, avec le reste de son armée, son artillerie et ses bagages, avait continué de suivre la grande route, renforça son avant-garde, en y envoyant le 5ᵉ régiment d'infanterie; il ordonna au général Espagne de s'arrêter, de prendre position en arrière d'*Heydenchafft*, d'observer ses flancs, et de faire reconnaître le col retranché de *Rabetscheniza*, en avant de *Paivald*.

Ce col est élevé sur la sommité des Alpes Juliennes qui lient le mont *Hemus* à la grande chaîne *Alpine*, en séparant le bassin de la Méditerranée et celui de la mer Noire. Ses pentes sont très-rapides, et la route, quoique praticable pour les voitures, est extrêmement roide du côté de l'ouest, où elle passe sur le contre-pont à droite du torrent. Celle sur la pente opposée est fort belle.

Le prince Charles avait fait occuper ce col par plusieurs redoutes fermées, très-bien disposées pour se flanquer, découvrir les

pentes de la montagne, et enfiler la route qui est presque le seul accès praticable. La gauche de ces retranchemens était appuyée au torrent de Meschinick, dont les berges sont très-escarpées, et la droite au *Bimbaumer*, montagne couverte de bois. La neige et les glaces augmentaient encore la difficulté d'aborder ces retranchemens. Toutefois, la force de cette position ne devait s'estimer que d'après le temps nécessaire pour manœuvrer sur ses flancs. Le prince y laissa une forte arrière-garde après avoir passé le col avec beaucoup de peine. Son parc d'artillerie et ses équipages s'étaient mis en désordre, et les rampes étant encombrées, il fut obligé de faire brûler ou jeter dans les précipices un assez grand nombre de voitures; il perdit aussi beaucoup de soldats par l'abus des liqueurs fortes, toujours mortel dans ces hautes régions.

L'archiduc Charles étant enfin arrivé avec le gros de son armée à *Laybach*, au point de séparation des deux routes, et des grandes communications des vallées de la Save à celle

de la Drave, rien ne pouvait plus arrêter sa marche ni empêcher sa réunion avec l'archiduc Jean, qui, en même temps, arrivait à *Klagenfurth*, et y ralliait les troupes qu'il avait pu retirer du Tyrol.

En quittant le théâtre de la guerre d'Italie, où, comme on le voit, la campagne était au 20 novembre à peu près terminée, nous devons achever de dire à nos lecteurs comment le maréchal Ney acheva la conquête du Tyrol, pendant que Napoléon, maître de *Vienne*, poursuivait les alliés jusqu'aux frontières de la Moravie. Dès le 6 novembre, l'archiduc Jean, après avoir évacué *Inspruck*, avait pris position sur le Brenner; il avait ordonné au général de Chateler de se porter avec sa division sur *Radstadt*, dans la haute vallée de l'Ens. Pour s'assurer de cette communication, il avait aussi envoyé au général Jellachich et au prince de Rohan l'ordre d'évacuer le Vorarlberg, de se retirer par *Nauders*, *Glurens*, *Meran* et *Botzen*, et de se réunir au général Hiller. Dans l'attente de l'exécution de ces ordres

tardifs, l'archiduc fit tenir jusqu'au 13 novembre la position du Brenner par le corps du général Saint-Julien.

Le maréchal Ney, pour prévenir cette jonction, porta une de ses deux divisions sur *Sterzing*, pendant que deux régimens d'infanterie, les 50e et 59e de ligne, et le 3e régiment de hussards, remontant la vallée de l'Inn, se dirigeaient par *Nauders* sur *Schlanders*, pour tâcher de couper toute retraite au prince de Rohan, qui fut sommé de mettre bas les armes. Quant au corps de Jellachich, on a vu qu'il avait été forcé de capituler, par le général Maurice Matthieu, le 14 novembre. L'attaque du Brenner devait avoir lieu le 15; mais dès la veille, après une affaire d'avant-postes, l'archiduc Jean, qui savait les progrès du maréchal Masséna, jugea qu'il ne pouvait attendre plus longtemps la réunion dont il s'était flatté, sans risquer de voir coupée la seule communication qui lui restait; il se retira en échelons par le Pusterthal ou vallée de la Drave.

Pour bien expliquer ce mouvement au

centre du Tyrol allemand, nous satisferons sans doute pleinement nos lecteurs en rapportant ici cette partie du rapport du maréchal Ney; car c'est fortune pour les historiens contemporains, pour ceux-là même qui ont été les témoins des événemens qu'ils rapportent, que de pouvoir, en mettant en scène les principaux acteurs, les faire parler eux-mêmes d'après leurs actes authentiques.

« Je fus informé que le général Saint-
« Julien avait évacué le Brenner le 23 bru-
« maire (14 novembre), et qu'après s'être
« réuni à *Mühlbach* au corps de l'archiduc
« Jean et du général Hiller, il se retirait
« par *Prunecken* sur *Klagenfurth* à marches
« forcées, afin de ne pas être coupé. Les
« nouveaux renseignemens que je reçus à
« *Mühlbach* le 24 (15 novembre), me firent
« juger que les divisions du Vorarlberg cher-
« cheraient à prendre la même direction, et
« qu'elles tomberaient en notre pouvoir, si
« elles nous trouvaient en possession du
« point important de *Botzen*, où se réunis-
« sent les trois grandes vallées et toutes les

« communications de la Carinthie, de l'Italie « et du Vorarlberg. J'ordonnai en consé- « quence au général Loison de s'y porter « avec la brigade Rognet et la cavalerie lé- « gère du colonel Colbert. Je fis marcher « sur-le-champ le général Vondeweit sur « *Brixen* avec les 25e et 27e régimens, et ne « tardai pas à diriger sur le même point le « général Mahler et le 59e régiment, qui reçut « ordre de redescendre la vallée de l'Inn.

« Par ces dispositions, je portais toutes « les troupes disponibles sur le point impor- « tant, et je les soutenais successivement « par tous les moyens que je pouvais réunir.

« Le 50e régiment fut détaché pour re- « monter la vallée de l'Inn, harceler l'en- « nemi, et compléter son investissement du « côté de *Meran*. Le colonel La Martinière « entra le 24 à *Landeck*, au moment où « l'ennemi en sortait. Il prit six pièces de « canon et beaucoup de bagages. Son déta- « chement marcha successivement jusqu'à « *Schlanders*, où il était déjà le 27 brumaire « (18 novembre).

« Ce mouvement du 30ᵉ devait être d'abord « soutenu par le 59ᵉ; mais je me décidai à « porter ce régiment sur *Brixen*.

« Au lieu de suivre mes instructions, et de « porter six bataillons à *Botzen*, le général « Loison n'y conduisit le 26 brumaire (17 « novembre) qu'un bataillon du 76ᵉ régi- « ment, les grenadiers de sa division, et un « détachement du 25ᵉ. Cette petite troupe « fut encore dispersée à *Morizing*, *Saint-* « *Colman*, *Botzen*, etc., quoique ce général « fût informé de l'avant-garde de l'ennemi « à *Terlan*, et des efforts qu'il faisait pour « déboucher.

« Le prince de Rohan ayant concentré « son mouvement avec les Tyroliens, fit « attaquer nos avant-postes le 27 (18 no- « vembre), à trois heures après midi, et les « repoussa jusqu'au pont de l'Adige; l'en- « nemi se déployant alors à droite et à gau- « che, chercha à tourner les troupes qui le « défendaient. Malgré leur fermeté, ces trou- « pes assaillies par les habitans même de la « ville, et par des forces supérieures, furent

« forcées d'abandonner leur poste ; elles « se retirèrent avec ordre, reçurent à la « baïonnette plusieurs charges de cavalerie, « tuèrent beaucoup de monde et vinrent « prendre position derrière *Botzen*. Au « même instant toute la vallée parut cou- « verte de feux et de paysans armés ; ce « mouvement inattendu, opéré sur les der- « rières de nos troupes, décida une marche « rétrograde.

« Attaqués de toutes parts, nos soldats ont « marché sur les Tyroliens avec audace, les « ont dispersés, et se sont retirés jusqu'à « *Colman* et *Plausen*.

« Le prince de Rohan a profité de ce mo- « ment favorable pour filer sur *Lawis*, où il « a passé la nuit.

« J'arrivai le 28 (19 novembre) à *Brixen*, « et donnai de suite l'ordre de se porter « sur *Botzen* le lendemain à six heures du « matin ; les paysans, au nombre de douze « cents, commençaient à tirailler avec la tête « de la colonne près de *Colman*, lorsqu'on « parvint à leur faire entendre le langage de

« la raison, et à les renvoyer dans leurs « foyers ; nous arrivâmes le soir même à « *Botzen*.

« Le 30 (21 novembre) au matin, je por- « tai sur *Trente* un détachement commandé « par le colonel Colbert, avec ordre d'éclai- « rer les mouvemens du prince de Rohan, « qui me paraissaient dirigés sur *Venise* ; je « le chargeai d'informer de ces mouvemens « les troupes de l'armée d'Italie, afin de les « arrêter si cela était possible.... »

Nous avons dit plus haut comment ce corps autrichien, auquel l'imprévoyance du général Loison avait ouvert un passage, continua sa marche par la vallée de la Brenta sur *Bassano*, et fut battu et pris par le général Saint-Cyr ; il nous suffit de le rappeler à nos lecteurs, qui trouveront en entier, aux Pièces justificatives, la dépêche dont nous avons seulement donné ici l'extrait.

Le maréchal Ney, avec tout le reste de ses troupes, poursuivit dans le Pusterthal le corps d'armée de l'archiduc Jean qui se reti-

rait en très bon ordre ; il était alors composé du fond de quatre divisions que ce prince avait pu rallier pendant qu'il tenait la position du *Brenner ;* c'étaient, celle du général Hiller, qui, ayant évacué le Tyrol italien, était remontée par *Botzen*, avant le passage du prince Rohan ; celle du général Chateler revenant de *Radstadt ;* celles du général Mitrowski et du général Saint-Julien. Ces divisions furent disposées en échelons à distance d'une marche, formant chacune deux têtes qui devaient au besoin servir d'avant-garde ou d'arrière-garde, dans le cas où quelques troupes de l'armée de Masséna parviendraient à couper la route entre deux divisions. L'archiduc Jean établit successivement la division du général Mitrowski à *Cortina* et *Mena* sur les débouchés de la Piave ; il détacha le général Siegenthal avec douze bataillons pour occuper la position de *Tarvis*. Sa dernière arrière garde fut poursuivie jusqu'à *Lientz*, d'où le général Chateler fut détaché vers *Murau* et *Judenbourg*, pour repousser les partis du corps d'armée du général Marmont

qui se répandaient dans la haute vallée de la Mur.

La retraite de l'archiduc Jean devant les forces très-inférieures du maréchal Ney fut si prompte, que la tête de ses échelons arriva le 17 novembre à *Villach* après une marche de cinquante lieues dans ces âpres montagnes: le 20, toute son armée fut réunie à *Klagenfurt,* et le Tyrol fut entièrement abandonné aux Français. Il est assez remarquable que l'armée de l'archiduc Jean marchait, du côté du nord, au revers de la même chaîne de montagnes, au pied desquelles, du côté du sud, marchait parallèlement l'armée du maréchal Masséna, et que l'un et l'autre observant les débouchés, ignoraient également leur position respective. Ainsi, le jour même de l'attaque de l'arrière-garde de l'archiduc Charles sur l'Isonzo, l'archiduc Jean se trouvait à *Villach* à peu près à quinze lieues de distance nord et sud de *Gorizzia.*

La communication entre les deux archiducs, de *Klagenfurth* à *Laybach,* étant établie, ils combinèrent, sans obstacle, leur

marche ultérieure pour opérer la jonction de leurs armées : le prince Charles par *Trojanasdorf*, *Cilly* et *Windish-Feistritz*, et le prince Jean par *Volkermarckl-Windish-Gratz* et *Windish-Feistritz*. La jonction fut effectuée à quatre lieues de *Marbourg* sur la Drave; l'archiduc Charles établit d'abord son quartier-général à *Kraniksfeld* à deux lieues de *Marbourg*; il fit repousser les coureurs du général Marmont qui, étant entré à *Gratz* quelques jours auparavant, avait envoyé des reconnaissances jusqu'à la Drave, et se préparait à marcher sur *Marbourg*. L'armée autrichienne extrêmement fatiguée prit position, la droite à *Marbourg*, la gauche à *Gonowitz*, la réserve à *Pettau*, et son arrière-garde à *Cilly*, où l'archiduc Charles retourna et fit ses dispositions pour continuer sa retraite: il était alors informé de la prise de *Vienne*, des premières opérations en Moravie, et de la jonction des armées russes; il devait penser que les conseils des deux empereurs les engageraient à temporiser, à manœuvrer par

leur gauche pour se rapprocher de la *Hongrie*, afin d'y réunir toutes les forces, toutes les ressources qui auraient mis les alliés en mesure de reprendre un peu plus tard l'offensive, avec l'avantage du nombre et celui que leur offraient les localités.

Dans cette vue, l'archiduc Charles, pendant les trois jours de repos qu'il accorda à son armée, avant de lui faire prendre la route de *Hongrie*, pourvut à la défense de la Croatie : il ordonna au comte de Bellegarde, qu'il avait laissé à la position retranchée de *Prévald*, de se retirer d'abord sur *Neustadt*, et enfin sur *Harlstadt*, avec les vingt-huit bataillons et les douze escadrons qui étaient sous ses ordres : la plus grande partie de ces troupes étaient depuis peu de jours sorties de *Venise*, et avaient été transportées par mer à *Aquila* et à *Trieste*, un peu avant que le général Serras se portât sur cette place ; le comte de Bellegarde avait évacué la ville de *Venise*, et laissé seulement une forte garnison dans les îles de *Chioggia*, et de *San-Secondo*; il avait immédiatement quitté *Trieste*, et avait re-

joint l'armée de l'archiduc Charles au camp de *Prévald*.

Aussitôt que le maréchal Masséna fut informé que le col de *Rabettcheniza* était abandonné, et que l'ennemi s'était retiré par les deux chemins d'*Idria* et de *Laybach*, le général Espagne reçut l'ordre de se porter en avant, et de laisser seulement à *Prévald* un poste assez fort pour observer les routes de *Trieste* et de l'Istrie, souvent inquiétées par les hussards et les Croates. L'avant-garde française arriva à *Laybach* le 29 novembre, et poussa devant elle pour la dernière fois les arrière-gardes de l'ennemi qui se retirait sur *Cilly* et sur *Neustadt*. Le maréchal, qui n'avait encore aucune nouvelle de la Grande-Armée, chargea un officier de son état major, le chef d'escadron Jamin, de pénétrer avec un petit détachement de dragons dans la vallée de la Drave, de tâcher de passer entre les postes ennemis, et de pousser sa reconnaissance vers la Mur aussi loin qu'il le pourrait. Ce brave officier (le même qui, depuis général et major des grenadiers à

cheval de la garde, périt glorieusement sur le champ de bataille de *Waterloo*) remplit avec autant de bonheur que d'intelligence cette périlleuse mission. Il rencontra un poste autrichien près de *Knittenfeld,* le chargea, eut deux de ses dragons tués et son cheval blessé, passa à travers, et poursuivit sa route. Il arriva à *Brugg,* où il trouva les premiers postes du général Marmont, et porta lui-même à l'empereur Napoléon la nouvelle de la prochaine jonction des deux armées françaises d'Allemagne et d'Italie. Dans le même temps, le général Lacour, avec sa brigade de dragons, et le général Lanchantin qui le soutenait avec le 101e régiment d'infanterie, descendaient de la *Chiusa di Pletz* et de *Tarvis* à *Villach* dans la vallée de la Drave. Ces postes étant déjà abandonnés, ils arrivèrent sans rencontrer d'obstacles, jusqu'à *Klagenfurth.*

Le maréchal Masséna se trouvait ainsi en mesure de communiquer avec le corps du général Marmont, et de combiner ses mouvemens avec ceux de la Grande-Armée,

selon les circonstances et les ordres qu'il recevrait de l'empereur. Le centre de son armée et son quartier-général étaient à *Lay-bach*; il n'étendit pas son aile gauche au-delà de la Drave. Sa droite, en avant de *Trieste*, était encore observée et inquiétée par divers corps de troupes légères. Trois bataillons de Croates attaquèrent vivement l'avant-garde du général Serras à *Materia*. Ce général reçut ordre d'attaquer lui-même, et de rejeter au-delà de *Fiume* un corps de trois à quatre mille hommes avantageusement posté dans les défilés des hautes montagnes qui entourent le golfe de Quarnero, et à travers lesquelles ont été ouvertes à grands frais, sous le règne de Joseph II, les belles routes de la Croatie.

Le général Serras faisant éclairer sa gauche par la brigade du général Guillet, se porta d'abord avec celle du général Gilly sur *Lippa*, à l'embranchement de la route de *Laybach*, pour s'assurer de cette communication par *Adelsberg* avec l'avant-garde et le centre de l'armée. L'ennemi

occupait le col de *Marcelli* et *Saint-Mathia*, sur la route du golfe, au-dessus de *Fiume*. Avant de gravir le col, le général Serras le fit tourner, et fit attaquer *Castua* par son infanterie légère, à laquelle il ordonna d'y retenir l'ennemi par une vive fusillade, sans chercher à le forcer. Lorsque l'affaire y fut bien engagée, il attaqua lui-même à la baïonnette le poste de *Marcelli*, qui se défendit bien, mais qui fut enlevé. Il poursuivit vivement les fuyards, et entra dans *Fiume* avec eux : tout ce qui était à *Castua* fut contraint de mettre bas les armes. La division française réunie occupa *Fiume* et *Buccari* sur la route de Croatie. Cette affaire fut conduite avec beaucoup de vigueur et d'intelligence; elle coûta peu d'hommes aux Français. Les Autrichiens, au contraire, y laissèrent beaucoup de morts, et douze cents prisonniers.

Là se terminèrent les opérations de l'armée française dans l'Italie supérieure. Leur objet principal était rempli; toutes les forces que Napoléon avait mises en mouvement au

commencement du mois d'octobre, étaient à la fin de novembre, deux mois après l'ouverture de la campagne, parfaitement en ligne; la droite aux rivages du golfe Adriatique, et la gauche aux frontières de la Moravie. Là seulement, les alliés ayant la supériorité du nombre, pouvaient balancer la fortune.

Nous devons nous hâter d'offrir à nos lecteurs le tableau du mémorable événement qui couronna cette campagne; et cependant, nous ne quitterons pas l'Italie sans avoir parlé de la violation de la neutralité par la cour de Naples, et de la diversion tardive faite dans ce royaume par les Russes et les Anglais.

Les deux puissances du second ordre, le roi de Prusse et le roi des Deux-Siciles, qui n'avaient point encore pris une part active à la guerre de la coalition contre la France, n'en avaient été détournées que par le danger auquel ces deux souverains étaient plus prochainement exposés, de supporter les premiers tout le fardeau de la guerre, s'ils se fussent ouvertement déclarés. Mais il était

facile de voir que le cabinet de Londres s'était assuré de leurs intentions, et qu'il leur avait, pour ainsi dire, permis de les cacher sous le manteau de la neutralité, aussi long-temps que cette dissimulation serait utile à la réussite du plan général conçu par M. Pitt. Deux parties importantes de ce plan étaient les grandes diversions à opérer aux deux points les plus éloignés du principal théâtre des opérations, au nord par les bouches de l'Elbe, et au sud par le golfe de Naples. L'Angleterre concourait par sa marine à ces deux opérations : l'objet de la première était de reconquérir le Hanovre; celui de la seconde, d'arrêter les progrès du maréchal Masséna, en jetant une armée sur son flanc et sur ses derrières. Nous ne parlerons ici que de cette dernière expédition; celle du nord trouvera sa place dans les dernières négociations de la cour de *Berlin*.

Depuis que le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr avait évacué le royaume de Naples, conformément au traité de neutralité, la cour ne couvrait plus que d'un voile très-

léger ses intelligences avec les ennemis de la France; ils étaient ouvertement accueillis et protégés, surtout par la reine qui n'avait jamais dissimulé son aversion contre les Français, et qui, disciple fidèle du fameux secrétaire de *Florence*, ne se crut jamais liée par les traités que la force imposait à la faiblesse. La Sicile était devenue la place d'armes des Anglais; les réclamations du ministre français, M. Alquier, n'étant plus soutenues par la présence d'un corps d'armée, étaient à peine écoutées, et restaient sans réponse. On connaissait les apprêts faits à *Corfou* pour l'embarquement des nombreuses troupes russes rassemblées dans les îles Ioniennes; c'était pour donner le change sur leur destination, que les généraux autrichiens avaient fait répandre la nouvelle de la prochaine arrivée à *Venise* de ces auxiliaires. Une escadre anglaise escortant un nombreux convoi, s'était montrée dans les eaux de l'île d'Elbe.

Enfin les alliés jetèrent le masque : cette même escadre, renforcée de quelques vais-

seaux russes, mouilla dans le golfe de Naples; et le fort Saint-Elme ayant répondu aux signaux de reconnaissance, elle s'approcha sans opposition avec quatre-vingt-dix bâtimens de transport chargés de troupes. Le lendemain, treize mille six cents Russes, parmi lesquels se trouvaient deux mille Albanais, furent débarqués à Naples sous le commandement du général Andress, et cinq mille six cents Anglais débarquèrent à *Castellamare*. Tout était préparé sur ces deux points pour les recevoir; le roi s'était engagé à joindre à cette armée toutes les troupes napolitaines, environ quarante mille hommes, dont la plus grande partie était déjà dans les Abruzzes, ou en marche pour s'y rendre.

Toutes ces forces devaient être réunies sous le commandement en chef du général russe de Lascy; qui depuis six mois était à Naples avec son chef d'état-major, le général Hoppermann, et s'occupait secrètement de la topographie militaire du pays et des apprêts de l'expédition. L'artillerie napolitaine (organisée avant la révolution par

d'excellens officiers français, à l'instar de l'artillerie française) avait été récemment augmentée; on recrutait avec activité dans tout le royaume pour compléter les contingens des milices.

Le projet du général Lascy était de déboucher par les Abruzzes, et de porter le gros de son armée en Toscane, d'où, selon les circonstances, il se serait jeté au-delà du Pô sur les derrières du maréchal Masséna, aurait coupé ses communications et secondé les efforts des Autrichiens pour reprendre l'offensive. Les mouvemens des escadres anglaises sur les côtes de Toscane, d'autres débarquemens sur les côtes de l'Adriatique, entraient dans ce plan général du succès duquel les alliés n'espéraient rien de moins que le renversement de la domination de Napoléon en Italie.

La cour de Naples poussa la dissimulation jusqu'à désavouer par un acte public, même après le débarquement, la part qu'elle avait prise à cette violation du traité de neutralité. La légation de France ayant à l'instant

même fait abattre les armes et le pavillon, et M. Alquier ayant demandé ses passeports, le premier ministre Louis de Médici publia, au nom du roi, une proclamation dans laquelle il s'exprimait ainsi : « L'arrivée de « l'escadre anglo-russe dans cette rade ayant « donné lieu, *au grand déplaisir de sa ma-* « *jesté sicilienne,* au bruit que la légation et « le consulat français avaient retiré les ar- « mes de leur souverain ». Un tel manquement de foi, qui ne pouvait être coloré par aucun prétexte, ne saurait être blâmé trop sévèrement. On ne peut donner aux souverains de plus funeste conseil que celui de s'affranchir spontanément des engagemens contractés en leur nom : le coup qu'ils portent ainsi de leurs royales mains à la morale publique, est à la fois un sacrilége; et c'est aussi un suicide du pouvoir, car l'histoire offre peu d'exemples de son impunité.

M. Alquier, en se retirant à Rome auprès du cardinal Fesch, alors ambassadeur de France près le Saint-Siége, se hâta d'informer le vice-roi à *Milan*, et le général Verdier à

*Livourne*, de ce qui se passait à Naples. Il les prévenait que toutes les troupes débarquées allaient se mettre en marche. Le danger était pressant; les moyens de défense étaient faibles et disséminés, toutes les ressources ayant été réservées à l'armée du maréchal Masséna qui se trouvait alors en Carinthie, poursuivant l'armée de l'archiduc Charles, et hors de mesure de concourir à la défense intérieure du royaume d'Italie.

Le prince vice-roi prit sur-le-champ, avec autant d'activité que de prudence, les plus justes mesures et réunit des forces suffisantes pour arrêter cette invasion inattendue des Anglo-Russes et des Napolitains; le résultat de ces dispositions est très-clairement développé dans la dépêche que ce prince adressa au maréchal Masséna à ce sujet, et que nous n'avons pas manqué de comprendre dans les pièces justificatives; il ordonna d'abord au lieutenant-général Saint-Cyr, qui venait de reprendre sa position devant *Venise*, après avoir battu et détruit le corps du prince de Rohan, de n'y

laisser qu'un petit corps d'observation, et de se rendre à *Bologne* le plus tôt possible, avec le plus grand nombre de troupes dont il pourrait disposer : il dirigea aussi sur *Bologne* les troupes françaises et italiennes qu'il retira des places dont elles formaient les garnisons, et les fit remplacer par des bataillons de gardes nationales. Indépendamment de cette réserve de dix-huit mille hommes de troupes de ligne, en y comprenant celles du général Saint-Cyr, le prince Eugène rassemblait sur le même point vingt-cinq mille hommes de gardes nationales, dont dix mille des milices des états de Parme. Enfin, les troupes que le général Saint-Cyr avait laissées à *Ancône*, sous les ordres du général Grenier, et celles que le général Verdier rassemblait à *Livourne*, devaient manœuvrer selon les mouvemens de l'ennemi.

Nous croyons avoir successivement exposé toutes les parties du vaste plan de guerre continentale, dirigé par le cabinet de Londres. On doit reconnaître que ce plan fut

tracé par une habile main, et combiné de manière que si les armées des deux empereurs étaient réunies avant de rien entreprendre, et que leur supériorité numérique eût servi seulement à gagner du temps, en balançant les succès, toutes les puissances du second ordre eussent été forcées de prendre une part active aux opérations. C'est cette profonde combinaison que Napoléon pressentit, et qu'il déjoua par sa marche sur *Ulm*; marche si savante et si rapide, qu'elle était au-delà de tous les calculs. Après la destruction d'une armée de cent mille hommes (plus du tiers de leurs forces), après la perte de la capitale et des plus belles provinces de la monarchie autrichienne, les alliés se flattaient encore de réparer en un jour, et par une seule victoire, leurs fautes et leurs disgrâces, et de reprendre ensuite l'exécution du plan avorté.

---

## CHAPITRE XII.

*Suite des opérations en Moravie. — Position respective des armées entre* Brünn *et* Olmütz. — *Négociations simulées. — Les alliés prennent l'offensive. — Le prince Bagration fait replier l'avant-garde française. — Napoléon concentre ses forces. — Dispositions des deux armées en présence. — Bataille d'*Austerlitz. — *Défaite des alliés. — Retraite des Russes. — Entrevue des empereurs Napoléon et François II. — Armistice; négociations ouvertes à* Presbourg. — *Nouvelles dispositions de Napoléon. — Traité de paix entre la France et l'Autriche.*

Le mouvement très-hardi qu'avait fait l'empereur Napoléon en se portant sur *Brünn* avec sa réserve, et jetant vers *Austerlitz* le corps entier du maréchal Soult sur le flanc de l'ennemi, avait forcé les alliés à lui

abandonner la place de *Brünn*. Elle eût été, sans doute, un appui très-utile pour le ralliement de l'armée combinée, si elle eût été mise en état de défense. Ce fut une grande faute que celle d'avoir négligé un point si important entre *Vienne* et *Olmütz*, puisqu'en s'éloignant du Danube, on transportait le théâtre de la guerre au cœur de la Moravie. Napoléon, qui saisit au premier aspect de cette position centrale tout ce qu'elle lui offrait d'avantages, se hâta de l'étendre, et ordonna au prince Murat de pousser aussi loin qu'il le pourrait l'arrière-garde du général Kutusow. Cette arrière-garde, renforcée par une partie de la cavalerie de la seconde armée russe du général Buxowden, qui s'était avancée en-deçà de *Wischau*, présenta une ligne de cinq à six mille chevaux, et tint ferme sur une position élevée près de la maison de poste de *Posorzitz*. Les premières charges des troupes légères françaises furent repoussées; le colonel Durosnel (le même qui fut depuis l'un des aides-de-camp de Napoléon) attaqua

le premier, fut blessé et renversé de son cheval. Murat fit alors avancer la division de cuirassiers du général d'Hautpoul, qui chargea vigoureusement les cuirassiers et les dragons russes, et leur fit perdre du terrain. Le maréchal Bessières, à la tête de quatre escadrons de la garde, acheva de les culbuter, et les rejeta au-delà de la jonction des routes d'*Olmütz* et d'*Austerlitz*. Ce combat fut très-vif, et tout à l'avantage de la cavalerie française. Les Russes laissèrent environ deux cents de leurs cuirassiers ou dragons d'élite sur le champ de bataille, et se retirèrent sur *Wischau*, qu'ils abandonnèrent le lendemain.

L'armée combinée, qui s'était d'abord, comme nous l'avons dit, réunie à *Wischau*, en était partie le jour même de cet engagement pour rétrograder et se concentrer sur *Olmütz*. Elle occupa le 23 novembre une belle position en arrière d'*Ollschau*, à une lieue de la place; le centre coupait la grande route; la droite s'étendait sur les hauteurs, en arrière de *Tobolau*, et la gauche

s'appuyait à la March. Le corps autrichien, sous les ordres du prince Jean de Lichtenstein, formait la réserve, et bivouaquait sur les hauteurs de *Schabelin*, pour assurer le passage et le point de retraite au-delà de la March. On avait construit plusieurs ponts sur cette rivière, entre *Nimlau* et *Olmütz*, pour faciliter ce mouvement en cas de revers.

Cette position défensive, soutenue par la forteresse, offrait de grands avantages. Comme elle était élevée depuis les hauteurs de *Nimlau* jusqu'à la droite, on pouvait, en cas d'attaque, découvrir à une lieue devant soi la ligne de bataille et les manœuvres de l'ennemi; la pente cependant était douce et favorable aux feux rasans de l'artillerie sur tout le front de la position. Derrière ces hauteurs, de larges ravins, peu profonds, et des ondulations de terrain, offraient des abris, et les moyens de cacher de fortes colonnes, et de manœuvrer hors de vue. Quelques points dominans étaient propres à l'emplacement de batteries, et se trouvaient assez rapprochés pour se flanquer récipro-

quement. Un marais couvrait la droite et une partie du centre; une petite rivière (la Blata) coulait au pied des hauteurs, et formait un retranchement naturel pour les tirailleurs.

L'avant-garde, sous les ordres du prince Bagration, était à *Prosnitz*, et celle des Autrichiens, sous les ordres du général Kienmayer, à *Kralitz*. Les alliés avaient poussé de forts partis sur leur gauche, pour couvrir leurs communications avec la Hongrie. Ces partis repoussèrent celui que le maréchal Soult avait envoyé, sous les ordres du colonel Franceschi, sur *Goeding* et *Hradish*, pour éclairer les rives de la March, et se rendirent maîtres du cours de la rivière dans cette partie. Le général Kutusow détacha aussi de sa droite quelques troupes légères, qui marchèrent sur *Zwittau*, pour se mettre en communication avec celles de l'archiduc Ferdinand, qui était alors à *Czalau*.

Après la jonction des deux armées de Kutusow et de Buxowden, les alliés pouvaient et n'osèrent pas marcher sur *Brünn*

et sur *Austerlitz* avant que Napoléon eût achevé son mouvement et se fût affermi dans ces positions. C'eût été une résolution audacieuse; celle qui prévalut dans le conseil tenu par les deux empereurs à *Wischau* était plus sage. L'arrivée prochaine des dix bataillons et des dix-huit escadrons de la garde russe, qu'amenait le grand-duc Constantin, et qui furent rendus à *Olmütz* le 25 novembre, était d'une grande importance. On attendait aussi un renfort de dix mille Russes, sous les ordres du général Essen, et l'armée combinée devait sous peu de jours se trouver forte de plus de quatre-vingt-dix mille hommes. Au lieu de vouloir assez inutilement reconquérir la partie de la Moravie occupée par les Français, cette armée, presque d'un tiers plus forte que celle que Napoléon pouvait réunir, sûre de n'être point attaquée dans son excellente position devant *Olmütz*, pouvait temporiser, préparer son mouvement vers la Hongrie, en feignant de manœuvrer par sa droite, et ne reprendre l'offensive qu'après

sa jonction avec l'archiduc Charles, que rien ne pouvait plus empêcher. Une armée de cent soixante mille hommes, ayant derrière elle toutes les ressources de la Hongrie, marchant sur *Vienne*, et manœuvrant sur les deux rives du Danube, aurait certainement obligé les Français à évacuer la Moravie et l'Autriche inférieure. Ce plan de guerre était le plus raisonnable; c'était aussi celui que l'empereur Napoléon redoutait le plus, parce que la Prusse n'aurait pas manqué d'y prendre part, et que ses armées, soldées par l'Angleterre, et déjà en mouvement, n'avaient que quelques marches à faire pour se porter sur le haut du Danube, couper la ligne d'opération de la Grande-Armée française, et rendre, en cas de revers, sa retraite très-difficile, sinon désastreuse.

Napoléon, ne se dissimulant pas ce danger et la gravité des circonstances, désirait d'être attaqué et de combattre sur le terrain qu'il occupait, et qu'il avait si bien étudié; il fit tous ses efforts et mit beaucoup d'habileté

pour y attirer l'ennemi ; il feignit de craindre ce qu'il souhaitait ardemment ; il resserra ses cantonnemens, fit retrancher tous les points qui en étaient susceptibles ; il ne permit pas la moindre entreprise sur les avant-postes des alliés, et se borna à faire bien observer leur flanc gauche sur la March : certain de réunir à temps toutes ses forces sur le champ de bataille qu'il avait reconnu et déterminé, il laissa le corps du maréchal Bernadotte à *Iglau,* sur la route de Bohême, n'ayant que deux marches à faire au premier avis pour arriver à son poste, à la gauche de la ligne de bataille. La division Caffarelli, détachée du corps du maréchal Davoust, était à *Pohrlitz,* et le maréchal lui-même, avec une de ses divisions, celle du général Friant, avait ordre de se rendre à l'abbaye de *Raygern,* à deux lieues seulement de la ligne dont il devait former la droite. La 3e division de ce corps d'armée, celle du général Gudin, occupait *Presbourg,* et se trouvait ainsi à trois fortes marches du point de concentration. Tout fut prévu, même la

perte de la bataille : la ligne de retraite était, dans ce cas, doublement indiquée, soit sur le Danube par le pont de *Krems* soigneusement gardé ; soit vers la Bohême, par *Iglau.*

Immobiles dans leurs positions respectives, sous *Olmütz* et sous *Brünn* à quinze lieues l'une de l'autre, n'ayant qu'une marche d'intervalle entre leurs avant-gardes, les deux armées s'observaient et se mesuraient. Celle des alliés, après l'arrivée de la réserve du grand-duc Constantin, se trouva forte de quatre-vingt-dix mille hommes ; l'armée française n'en pouvait opposer que soixante-cinq mille. Le matériel de l'artillerie était dans une proportion fort inégale, et l'avantage du nombre de pièces était au moins d'un tiers de plus du côté des alliés.

Les choses en étant à ce point qu'une bataille décisive était imminente, on dut s'étonner de voir arriver à *Brünn* deux plénipotentiaires autrichiens, les comtes de Giulay et de Stadion, *chargés de proposer à l'empereur Napoléon d'ouvrir avec lui des négociations pour la paix, aussitôt que les*

*mesures pour y parvenir auraient été concertées avec l'empereur Alexandre.* (Nous nous servons ici des propres expressions du comte de Stahremberg, ambassadeur d'Autriche, dans un mémoire communiqué à la cour de Londres, et depuis indiscrètement publié par le ministère anglais.) Napoléon ne put croire à la sincérité de ces ouvertures, il les considéra comme une ruse de guerre; il répondit que si les deux empereurs demandaient un armistice, il y pourrait consentir, et qu'alors seulement, on pourrait poser les bases d'une négociation; qu'en attendant, les plénipotentiaires devaient se rendre à *Vienne* pour en conférer avec son ministre des affaires étrangères le prince de Bénévent, qui venait d'y arriver.

Ces négociateurs furent suivis de près par le ministre prussien d'*Haugwitz*, qui, retenu à *Iglau* avec toutes sortes d'égards et d'honneurs par le maréchal Bernadotte à qui l'ordre en avait été donné, feignait un vif empressement de remplir sa mission que la politique tortueuse du cabinet de Berlin

avait à dessein retardée. Napoléon ne lui laissa pas le temps de développer ses griefs sur la violation de la neutralité, bien moins encore les motifs et les conditions du menaçant *ultimatum* arrêté à *Postdam* avec l'empereur Alexandre. Après une courte audience, il le congédia et l'envoya à *Vienne*, s'en expliquer avec M. de Talleyrand.

Il était évident que l'arrivée des renforts avait enflé le cœur des ennemis. L'impassibilité, l'attitude défensive du conquérant, avaient persuadé, surtout aux généraux russes, que les affaires des Français étaient embarrassées; qu'ils étaient moins forts qu'ils n'affectaient de le paraître; enfin, qu'il suffirait de marcher contre eux avec des forces supérieures, pour imposer la paix, ou les forcer à la retraite. Telle était en effet l'opinion, tels étaient les discours au quartier-général des empereurs. Napoléon s'en assura mieux par le rapport que lui en fit son aide-de-camp, le général Savary, qu'il y envoya pour complimenter l'empereur Alexandre. Il fut accueilli par ce monarque

et par le prince Constantin, et put juger de la confiance présomptueuse de tous les chefs de l'armée. Ils entraient, sans s'en apercevoir, dans les combinaisons de l'empereur Napoléon; ils tombèrent même plus tôt qu'il ne l'espérait, par une circonstance particulière, dans le piége qu'il leur avait tendu.

Pendant que l'armée française, abondamment pourvue de vivres, se restaurait dans de bons cantonnemens, et qu'une discipline sévère, secondant une administration bien organisée, ménageait les ressources de cette riche partie de la Moravie, l'armée alliée, au contraire, manquait presque totalement de vivres sous les remparts d'*Olmütz*. On n'avait point formé de magasins, et les réquisitions, moyen si violent dans son propre pays, avaient, en peu de jours, épuisé les villages de la contrée. L'indiscipline et les excès allaient croissant avec la rareté des subsistances; les ressources des provinces éloignées ne pouvaient parvenir que très-difficilement, les Russes ayant enlevé tous les chevaux sur leur passage, et effrayé la popu-

lation. Les troupes murmuraient, les officiers, moins endurcis que leurs soldats, souffraient davantage des privations, et demandaient qu'on les menât à l'ennemi. Le conseil assemblé jugea qu'il était impossible de soutenir plus long-temps l'armée dans la position d'*Ollschau*, et il fut décidé qu'on se porterait en avant. Ce mouvement offensif fut résolu le 24 novembre, précisément le jour et au moment même où les plénipotentiaires portaient au quartier-général français des paroles de paix; l'armée devait se mettre en marche le lendemain; mais le manque de vivres força de différer encore de deux jours. Quelques critiques ont prétendu que ce retard avait été la première cause du désastre de l'armée combinée, parce que le corps du maréchal Bernadotte, qui n'arriva sur le terrain que la veille de la bataille, n'aurait pu s'y trouver, si les alliés eussent marché deux jours plus tôt. C'est une fausse conjecture; les ordres étaient donnés d'avance; les heures de marche étaient comptées; les avis étaient donnés avec la plus grande

célérité au moindre mouvement de l'avant-garde russe; il ne pouvait donc y avoir de surprise, et la réunion aux points indiqués était infaillible. Nos lecteurs se convaincront de cette vérité, s'ils veulent parcourir les extraits du livre d'ordres, et les dispositions générales dictées par Napoléon.

Le 27 novembre l'armée combinée se mit en marche pour se rapprocher de son avant-garde. Le prince Bagration, qui la commandait, reçut l'ordre de ne faire ce jour-là aucun mouvement, afin de dérober à l'ennemi celui du gros de l'armée, et de ne pas troubler sa sécurité. L'armée combinée marcha sur cinq colonnes, et par des routes à peu près parallèles; les deux premières, sous les ordres des lieutenans-généraux Wimpfen et Langeron, formaient l'aile droite : elles suivirent le pied des montagnes de moyenne hauteur qui séparent la Schwartza de la March. La troisième colonne, centre de l'armée, sous les ordres du lieutenant-général Przybyszewsky, suivit la grande route de *Brünn*, se maintenant un peu en arrière de

l'aile droite. Les quatrième et cinquième colonnes formant l'aile gauche, sous le commandement du prince Jean de Lichtenstein, marchaient un peu plus en arrière en se refusant pour laisser gagner du terrain à l'aile droite. Le général Kutusow, qui se tenait à la colonne du centre, ignorant, ainsi qu'il l'avoua lui-même, la véritable position de l'armée française, dirigeait la marche de ses colonnes avec beaucoup de précaution, et de manière à déborder la gauche de l'ennemi, s'il le rencontrait. Mais bientôt, informé que l'avant-garde française n'avait fait aucun mouvement, et n'avait même pas été renforcée, il ordonna au prince Bagration de l'attaquer.

Le général Treilhard, qui occupait *Wischau* avec deux régimens de cavalerie légère, voyant qu'il allait être enveloppé par trois divisions, se hâta de l'évacuer, conformément aux ordres qu'il avait reçus; mais quelques bataillons d'infanterie légère conduits par le prince d'Olgorouki pénétrèrent si vivement dans la ville, déjà tournée

par la cavalerie autrichienne du général Kienmayer, qu'une centaine de chevaux et trois officiers tombèrent entre les mains des Russes. Le prince Murat fit avancer une partie de sa réserve pour protéger la retraite du général Treilhard sur *Rausnitz*. Ce petit succès, et la prompte retraite de la première avant-garde française, excita l'ardeur et la confiance des Russes; le soir même ils attaquèrent *Rausnitz*. Ce poste, devant lequel le prince Bagration déploya toutes ses troupes et son artillerie, lui fut aussi abandonné après une vive résistance. Le prince Murat se retira sur la hauteur en arrière de la maison de poste de *Posorzitz*, toujours serré en bon ordre, cédant le terrain, et attirant l'ennemi.

Le lendemain 28 novembre l'armée alliée continuant sa marche dans le même ordre, et suivant le chemin que lui avait frayé son avant-garde, vint se former en-deçà de *Wischau*; sa droite à *Lutsch* et *Nosalowitz*, et sa gauche à *Kutscherau*; le centre et le quartier-général à *Wischau*; l'avant-

garde de Bagration à *Dragowitz*, sur la route, et à deux lieues d'*Austerlitz*.

Ce fut là que les généraux alliés commirent la faute que l'empereur Napoléon avait prévue, et qu'il leur avait, pour ainsi dire, inspirée. Persuadés qu'il se retirait, et qu'il ne hasarderait point une grande bataille en avant de *Brünn*, ils se déterminèrent tout à coup à manœuvrer par leur gauche, qu'ils avaient d'abord refusée. Leur dessein était sans doute de marcher sur *Nicolsbourg*, et de couper les communications de l'armée française avec *Vienne*, pour la rejeter en Bohême. Mais il était trop tard, et ils étaient déjà trop engagés pour hasarder un mouvement de flanc à la vue d'un ennemi si vigilant, dont ils ne connaissaient pas les dispositions : ils perdirent un temps précieux, et bouleversèrent leur ordre de bataille. Si (comme l'observe Napoléon lui-même dans les notes très-instructives qu'il a dictées, et qui furent publiées en 1806, sur la relation dédiée à l'armée autrichienne, par un militaire témoin de ce grand événement,

et qu'on attribua au feu général Stutterheim); si, disons-nous, « en partant d'*Olmütz* les alliés avaient prononcé de suite « leur mouvement sur leur gauche, afin de « donner, avec leur nombreuse cavalerie, « dans les cantonnemens d'infanterie du « maréchal Soult, pour les empêcher de se « réunir sur le plateau d'*Austerlitz*, ou, au « moins, pour leur faire des prisonniers, « cette manœuvre, bonne par elle-même, « mais qui fut mal combinée, aurait du « moins empêché que leur défaite fût aussi « complète. »

Le 29 novembre le maréchal Soult abandonna *Austerlitz* à l'avant-garde du général Kienmayer, et le prince Bagration porta la sienne à la poste de *Posorsitz*; l'armée combinée bivouaqua sur les hauteurs de *Kutscherau*. Marchant toujours sur sa gauche, elle fut placée le 30, la droite à *Niemschau* et *Hodiegitz*, où Kutusow établit son quartier-général; le centre, où se trouvaient les deux empereurs, à *Krizanowitz*; la gauche, à *Herspitz*; la cavalerie

et la réserve du grand-duc Constantin en arrière dans la vallée de Marhofen.

Enfin, le 1er décembre, veille de la bataille, l'armée combinée, continuant son mouvement, se plaça de la manière suivante :

Première colonne (vingt-quatre bataillons russes), sous les ordres du lieutenant-général Doctorow, sur deux lignes, sur les hauteurs d'*Austeriadeck*, ayant un régiment dans le village d'*Aujezd*.

Deuxième colonne (dix-huit bataillons russes), commandés par le lieutenant-général Langeron, sur les hauteurs de *Prazen*, sur deux lignes, à la droite de la première colonne.

Troisième colonne (dix-huit bataillons russes), sous les ordres du lieutenant-général Przybyszewski, sur les hauteurs, à la droite de *Prazen*.

Quatrième colonne (douze bataillons russes), commandés par le lieutenant-général Miloradowitch, et quinze bataillons autrichiens aux ordres du général Kollowrath,

commandant toute la colonne, sur deux lignes, en arrière de la troisième colonne.

Cinquième colonne (quatre-vingt-deux escadrons), commandés par le lieutenant-général prince de Lichtenstein, sur les hauteurs en arrière des troisième et quatrième colonnes.

Le corps de réserve du grand-duc (dix bataillons et dix-huit escadrons), sur les hauteurs en avant d'*Austerlitz*; la droite à la route de *Brünn*, la gauche vers *Krzenowitz*.

L'avant-garde du prince Bagration (douze bataillons et quarante escadrons), dont quinze de cosaques, étendant sa gauche au-delà d'*Hollubitz* et de *Blasowitz*, et sa droite jusqu'au pied des montagnes, vers la vallée de *Sytwitz*.

L'avant-garde du corps détaché de Kienmayer (cinq bataillons, vingt-deux escadrons autrichiens, et dix escadrons de cosaques), en avant d'*Aujezd*.

On voit, par cet ordre de bataille, que l'armée alliée avait en ligne cent quatorze

bataillons et cent soixante-douze escadrons; ce qu'on peut, en y comprenant l'artillerie, évaluer à quatre-vingt-dix mille combattans, dont quinze mille de cavalerie.

Aussitôt que Napoléon avait été informé que les alliés prenaient l'offensive, et marchaient à lui, il avait successivement fait replier ses avant-postes et son avant-garde tout entière.

Le maréchal Soult reçut ordre de se retirer d'*Austerlitz*, et de venir prendre position, avec ses trois divisions, en arrière du bois de *Turas*, entre *Sokolnitz* et *Schlapanitz*.

Le maréchal Bernadotte eut celui de se rendre à *Brünn* avec ses divisions françaises, et de laisser à *Iglau* le général de Wrede avec ses Bavarois et les troupes de *Wurtemberg*, pour faire tête au corps que l'archiduc Ferdinand avait réuni en Bohême, et qui, prévenu du mouvement de l'armée combinée, ne pouvait manquer d'attaquer.

Les troupes légères qui observaient la March furent repliées.

Les trois divisions du corps du maréchal

Davoust furent rappelées et dirigées sur la position; celle du général Gudin, qui venait de s'établir à *Presbourg* avec la brigade de cavalerie légère de Lasalle, ne put, malgré la rapidité de sa marche, arriver qu'à *Nicolsbourg* le jour de la bataille; mais elle s'y trouva très-utilement placée. Celle du général Friant, qui occupait le pays et gardait les communications entre *Nicolsbourg*, *Vienne* et la March, fut ralliée; et, comme nous l'avons dit plus haut, portée à l'abbaye de *Raygern*. La troisième, celle du général Caffarelli, qui était à *Pohrlitz*, continua de faire partie du corps du maréchal Lannes, et eut ordre de le joindre immédiatement.

Le maréchal Mortier, resté à *Vienne* avec les divisions Dupont et Gazan, qui avaient si vaillamment combattu sous ses ordres à *Diernstein*, et s'étaient depuis bien rétablies, se tint prêt à marcher au soutien du général Marmont, dans le cas où l'archiduc Charles le repousserait en-deçà des montagnes, pour se porter sur *Vienne*.

Après avoir arrêté ces dispositions générales pour réunir en quelques heures et avoir sous sa main en une seule masse toutes les troupes qui devaient combattre, l'empereur Napoléon fit établir son bivouac sur une hauteur, à droite de la grande route à deux lieues et demie de *Brünn*, un peu en avant de *Bellowitz*, entre les deux ruisseaux qui se réunissent à *Puntowitz*.

De ce point, qui dominait toute la position, on pouvait, malgré les ondulations du terrain, apercevoir les mouvemens de l'ennemi, et juger de la direction de ses colonnes; tandis que la ligne française bordant la petite rivière qui coulait devant son front, lui était entièrement cachée par les villages très-rapprochés, les petits étangs, les bouquets de bois qui formaient une chaîne d'obstacles, et comme un camp naturellement retranché.

Napoléon se rendit le 29 novembre à ce bivouac, qu'on appela la *Butte de l'empereur*. Il détermina d'abord sa ligne de bataille, coupant perpendiculairement la grande route

d'*Olmütz*, la droite au lac de *Menitz*, la gauche au pied de la masse de montagnes qui séparent le bassin de la Schwartza de celui de la March, ayant devant elle et pour appui le *Bosenitz-Berg*, montagne détachée et escarpée que Napoléon fit retrancher et armer d'une forte batterie. Cette montagne, qui lui rappelait une position d'Égypte toute semblable, et sur laquelle il avait aussi fait élever des retranchemens, s'appelait *le Santon*, à cause d'un tombeau que les Turcs y avaient autrefois construit.

Nous venons de dire qu'entre ces deux points d'appui, le front du centre était couvert en grande partie par des ruisseaux encaissés, et des terrains marécageux qui faisaient de chaque village un défilé difficile.

Il n'y avait encore sur cette ligne, le 30 novembre, que le corps du maréchal Lannes, sous les ordres duquel avait passé la division Caffarelli ; le corps du prince Murat, la garde impériale, et les trois divisions du corps du maréchal Soult, formant, comme on le verra, en partie le centre, en partie la droite de

l'ordre de bataille. Le corps du maréchal Bernadotte n'arriva que le 1er décembre au soir, et la division Friant, conduite par le maréchal Davoust, après avoir fait une marche de trente-six lieues en quarante heures, arriva dans la nuit du 1er au 2, à l'abbaye de *Raygern*. . . .

Ce même jour 30 décembre, Napoléon fit une reconnaissance au-delà de ses avant-postes. Comme il parcourait les hauteurs de *Prazen*, en comparant cette position avantageuse, élevée, et bien découverte à celle qu'il lui avait préférée, il dit aux généraux qui l'accompagnaient, ces paroles remarquables, parce qu'elles renferment tout son dessein et le secret de sa victoire : « Si « je voulais, dit-il, empêcher l'ennemi de « passer, c'est ici que je me placerais ; mais « je n'aurais qu'une bataille ordinaire ; si, « au contraire, je refuse ma droite en la « retirant vers *Brünn*, et que les Russes « abandonnent ces hauteurs, ils sont perdus « sans ressource. »

Bien éloignés de croire à la possibilité d'un

tel désastre, les généraux alliés ne voyaient dans ce qu'ils pouvaient apercevoir des dispositions de l'empereur Napoléon, qu'une vaine démonstration défensive qui marquait sa retraite; ils ne songeaient qu'à le retenir dans sa position par le déploiement de leurs forces pour achever de l'envelopper. Une reconnaissance que fit le prince Murat et sa retraite précipitée après avoir échangé quelques boulets, les affermit dans cette opinion. Napoléon ne négligea rien pour accroître leur sécurité; il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie qui lui envoya son adjudant-général le prince Dolgorouki, jouissant près de son maître de la plus haute faveur. Contre son usage, il alla lui-même le recevoir aux avant-postes : cet officier put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité; le placement des grandes gardes très-rapprochées, l'ardeur avec laquelle on travaillait à se retrancher, lui persuadèrent que les fiers conquérans d'*Ulm* et de *Vienne* étaient à demi-battus. Il s'enhardit à élever

le ton, à donner des conseils, à déprimer la conduite des Autrichiens. Napoléon contint son indignation qu'il exprima depuis, dans la publication de ses bulletins, avec trop d'amertume; et Dolgorouki, donnant à cette apparente impassibilité un tout autre motif, alla redire et propager parmi les siens les fausses impressions qu'il avait reçues.

Voulant mettre nos lecteurs à portée de se bien représenter les mouvemens préparatoires dans les deux armées, et comment fut amené l'engagement général qu'on ne pourrait bien entendre sans ces explications, nous avons commencé par celle des manœuvres de l'armée alliée jusqu'à la journée du 1er décembre, veille de la bataille, et que le général Kutusow employa à couronner les hauteurs en s'approchant le plus possible de la ligne française, pour mieux couvrir son mouvement à gauche. Il nous reste à fixer, avec la même précision, l'emplacement des différens corps de l'armée française à la même époque, le 1er décembre au soir. Ayant inséré dans le XIIIe Volume de cet ouvrage

le tableau de la composition des corps d'armée et des divisions, nous indiquerons seulement, comme nous l'avons fait pour l'armée combinée, le nombre de bataillons et d'escadrons, et le total des combattans. Nous allons suivre la ligne française de la gauche à la droite; c'est-à-dire du pied des montagnes au lac de Menitz.

Aile gauche (dix-huit bataillons et huit escadrons), sous les ordres du maréchal Lannes.

La brigade de chasseurs du général Milhaud, et celle de hussards du général Treilhard, étaient à *Bosenitz,* en avant du Santon ou *Bosenitz-Berg,* observant la vallée où l'ennemi avait jeté quelques escadrons de cosaques.

Le 17[e] régiment d'infanterie légère, détaché de la division Suchet, fut chargé de défendre le poste retranché du Santon avec une batterie de dix-huit pièces de fort calibre. Le commandement de ce poste important fut confié au général Claparède. Napoléon, en l'y plaçant lui-même, ordonna à

ce général de le défendre jusqu'au dernier homme. Les quatre autres régimens de cette division s'appuyaient au Santon, se prolongeaient à droite, traversaient la grande route d'*Olmütz,* et se trouvaient en première ligne masquées derrière un ravin.

La division Caffarelli, en-deçà du ruisseau, à gauche de la route.

Le 1er corps, commandé par le maréchal Bernadotte (dix-huit bataillons et huit escadrons), arrivant d'*Iglau,* fut, d'après l'ordre de bataille, destiné à former une réserve, et bivouaqua derrière la division Caffarelli, à droite et à gauche de la route.

Les grenadiers du général Oudinot (qui, malgré la blessure qu'il avait reçue au combat d'*Hollabrünn,* vint reprendre le commandement de ses braves, et le partagea avec le grand-maréchal Duroc, qui l'avait momentanément remplacé), (dix bataillons), à droite de la route, en avant du bivouac de l'empereur, à la hauteur de la division Caffarelli, destinés à la réserve.

La cavalerie de réserve (quarante-quatre

escadrons), sous les ordres du prince Murat, à gauche et à droite de la route, derrière la 2e ligne d'infanterie et des grenadiers.

La garde impériale, dernière réserve (dix bataillons et neuf escadrons), sous les ordres du maréchal Bessières, en arrière du bivouac de l'empereur.

Centre, 4e corps d'armée (trente et un bataillons et six escadrons), sous les ordres du maréchal Soult. Trois divisions; la division Vandamme, en arrière de *Girschikowitz;* la division Saint-Hilaire, en arrière de *Pontowitz;* l'une et l'autre de ces divisions, occupant le plateau en avant de *Schlapanitz*, et couvrant les débouchés des villages; la division Legrand, en position en arrière de *Kobelnitz*, couvrant ce débouché, et occupant les villages de *Sokolnitz* et de *Telnitz;* la cavalerie légère du général Margaron, en reconnaissance sur les hauteurs de *Prazen*, se repliant ensuite en arrière de *Sokolnitz*.

Aile droite, 3e corps (dix bataillons et douze escadrons), sous les ordres du maréchal Davoust; la division Friant arrivant à

l'abbaye de *Kloster-Raygern*, ainsi que la division de dragons du général Bourcier.

Pendant que Napoléon resserrait ainsi sa ligne de bataille et ses réserves dans le moindre espace possible pour mieux cacher son dessein, les alliés, au contraire, manœuvraient à découvert, et comme s'ils eussent craint que cette armée qui leur paraissait faible, compromise, et presque entourée, n'échappât à leur vigilance : leur projet était gigantesque, et la ruine de la Grande-Armée leur paraissait infaillible.

L'archiduc Ferdinand, à la tête de vingt mille hommes, faisait une diversion sur *Iglau*; il poussa même jusque vers *Znaïm* le général Wrede qui commandait les Bavarois, et qui, quoique inférieur en nombre, rendit de très-beaux combats, et fit une retraite honorable. D'un autre côté, le général Meerfeldt arrivait de Hongrie avec un renfort de quatre mille hommes; le général Essen, avec dix mille, n'était plus qu'à une journée : enfin l'archiduc Charles arrivait à marches forcées; et pour assurer le succès

de sa diversion sur *Vienne*, on se hâtait d'entourer et d'écraser les réserves qui restaient à Napoléon.

Dans cette funeste confiance, les alliés exécutèrent en plein jour leur mouvement de flanc, ou changement de front par leur gauche. Napoléon en fut informé par les reconnaissances du général Margaron sur les hauteurs de *Prazen* : il aperçut bientôt du haut de son bivouac, et sans doute, comme il le dit lui-même, *avec une indicible joie*, l'armée russe à deux portées de canon de ses avant-postes, défilant sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française, qui paraissait ne pas oser sortir de sa position. Ne doutant plus de l'avantage que lui donnait la téméraire confiance de l'ennemi, il dicta sur-le-champ la proclamation suivante, qui, en peu d'instans, fut répandue dans les rangs, et lue par tous les soldats : elle est surtout remarquable, en ce qu'elle fait connaître, en peu de mots, le plan de la bataille, et qu'une telle communication, lorsqu'elle n'est pas intempestive, est un des plus sûrs

moyens de succès chez une nation aussi intelligente que la nation française.

Au bivouac, le 10 frimaire an XIV
(1er décembre 1805).

« Soldats,

« L'armée russe se présente devant vous « pour venger l'armée autrichienne d'*Ulm*. « Ce sont ces mêmes bataillons que vous « avez battus à *Hollabrünn*, et que depuis, « vous avez constamment suivis jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont « formidables, et pendant qu'ils marcheront « pour tourner ma droite, ils me prêteront « le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même tous « vos bataillons; je me tiendrai loin du « feu, si avec votre bravoure accoutumée « vous portez le désordre et la confusion « dans les rangs ennemis : mais si la vic- « toire était un moment incertaine, vous « verriez votre empereur s'exposer aux pre- « miers coups; car la victoire ne saurait « hésiter dans cette journée, surtout où il « y va de l'honneur de l'infanterie française,

« qui importe tant à l'honneur de toute la « nation. »

On put juger de l'ardeur des soldats, et jusqu'à quel point cette proclamation les avait électrisés, lorsque Napoléon voulant visiter, le soir, à pied, et sans se laisser annoncer, tous les bivouacs de son armée, fut reconnu dès les premiers pas. Comme au cri d'alerte, avertis par les acclamations de leurs camarades, les soldats se levèrent joyeux autour de leurs feux; avides de le voir, ils firent éclater leur enthousiasme. Quelques-uns ayant allumé des torches de paille, cet exemple fut promptement imité sur toute la ligne qui, en un instant, présenta le spectacle d'une immense et magnifique illumination. C'était la veille de l'anniversaire du couronnement de Napoléon; quel augure pour la victoire! quelle fête préparée à grands frais fut jamais si brillante? et que peut-on comparer à cette réjouissance militaire sur le champ de bataille, que des milliers de braves allaient, dans quelques heures, arroser de leur sang? quel triomphe

touchant, et quels souvenirs! Ah! sans doute, on doit pardonner l'ivresse de la gloire à celui qui sut exciter dans l'âme du soldat de si généreux transports. « Tu n'auras « pas besoin de t'exposer, lui dit un des « plus vieux grenadiers, en s'approchant de « lui; je te promets, au nom des grenadiers « de l'armée, que tu n'auras à combattre « que des yeux, et que nous t'amènerons « demain les drapeaux et l'artillerie de l'ar- « mée russe, pour célébrer l'anniversaire de « ton couronnement. »

L'empereur Napoléon, de retour à son bivouac, expédia ses derniers ordres : il fit entrer en ligne la cavalerie du prince Murat, qui appuya sa gauche à la division Caffarelli. Le corps du maréchal Bernadotte ne fit aucun mouvement pendant la nuit; mais il reçut ordre de marcher sur *Girschikowitz*, pour former le centre de la ligne, aussitôt que les troupes du maréchal Soult se seraient ébranlées. Celui-ci, avec ses trois divisions, forma donc l'aile droite; le maréchal Davoust, détaché à son extrémité avec la seule

infanterie de la division Friant et les dragons du général Bourcier, devait fermer la ligne au point d'appui sur les lacs, à *Telnitz*, précisément au point où l'ennemi, dans l'intention de déborder l'aile droite des Français, dirigeait ses premiers efforts. Enfin, l'empereur fixa lui-même son poste de bataille et celui de son état-major à la tête de la réserve, qu'il composa des dix bataillons de sa garde, et des dix bataillons des grenadiers d'Oudinot. Cette réserve était rangée sur deux lignes, en colonne par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans ses intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde.

Dès l'entrée de la nuit, un détachement des chevau-légers autrichiens d'Oreilly (première avant-garde du général Kienmayer) s'était présenté devant *Telnitz*, et avait repoussé les postes d'infanterie que le général Legrand y avait jetés pour éclairer sa droite. Ce général ayant fait avancer un bataillon du 3e régiment, reprit le village, et fit quelques prisonniers.

Vers deux heures du matin, une colonne d'infanterie autrichienne, soutenue par un nombreux parti de cavalerie, parut devant *Telnitz*, et attaqua immédiatement le village : le trouvant défendu avec vigueur, cette infanterie prit position, et fit avancer son canon. Le général Legrand porta alors les deux autres bataillons du 3e régiment au soutien du premier.

L'empereur Napoléon avait bien jugé que le mouvement des ennemis sur leur gauche avait pour but de déborder son aile droite; et ne doutant pas qu'au point du jour ils n'y portassent leur principale attaque, il avait ordonné au maréchal Soult de porter, pendant la nuit, ses divisions en avant des défilés, et de les placer de manière qu'au premier ordre elles pussent marcher à l'ennemi. En conséquence, une brigade de la division Legrand, composée du 3e régiment de ligne et des tirailleurs du Pô, soutenue par la cavalerie du général Margaron et six pièces de canon, fut chargée de la défense de *Telnitz* et de *Sokolnitz*. Le reste de la

division se forma sur deux lignes en colonne d'attaque, en avant du village de *Kobelnitz*. La division Saint-Hilaire, avec une compagnie d'artillerie légère, se forma sur trois lignes en colonne d'attaque, en avant du village de *Puntowitz;* et la division Vandamme fut formée dans le même ordre, en avant et à droite du village de *Girschikowitz*.

Les divisions des généraux Suchet et Caffarelli, sous les ordres du maréchal Lannes, étaient aussi prêtes à se porter en avant : elles étaient, ainsi que les grenadiers du général Oudinot, formées sur deux lignes; l'une en bataille, l'autre en colonne par bataillon : l'artillerie dans les intervalles.

Tels furent du côté des Français les événemens et les dispositions qui précédèrent la bataille générale du 2 décembre. Napoléon, en la préparant avec une profonde habileté, n'eut, quant à la conduite de l'action, d'autre dessein arrêté que celui de saisir l'occasion d'aborder avec des masses, et d'enfoncer les colonnes ennemies qui,

par l'obliquité de leur direction, en quittant les hauteurs, se désunissaient, s'affaiblissaient en s'allongeant, et prêtaient le flanc à ses attaques. Nous devons donc, avant d'entrer dans le détail des manœuvres respectives et de l'issue des divers engagemens pendant la bataille, faire connaître le plan des alliés, et leurs dispositions pour l'exécuter.

Il faut dire d'abord que les généraux russes ne connurent jamais exactement la véritable position de l'armée française; l'activité avec laquelle ils voyaient son aile gauche se retrancher et se serrer au *Bosenitz-Berg* ou *Santon;* le mouvement qu'ils avaient remarqué la veille dans cette partie de la ligne, et qui était occasionné par l'arrivée du corps du maréchal Bernadotte; la position même du bivouac de l'empereur Napoléon, leur avait fait croire qu'il avait dégarni son centre pour renforcer sa gauche, qu'ils avaient jusqu'alors menacée. Les fumées qu'ils avaient remarquées plus au loin du côté de *Turas,* leur avaient fait supposer

que la droite était appuyée aux petits étangs et marécages qui sont derrière *Sokolnitz* et *Kobelnitz*, et que les réserves étaient encore plus en arrière; ils voulaient donc, en évitant les défilés de *Wellowitz* et de *Schlapanitz*, qu'ils croyaient couvrir presque tout le front de l'armée française, passer par *Kobelnitz*, *Sokolnitz* et *Telnitz*, et porter leurs principales masses sur sa droite; ils ne doutaient pas qu'elle ne fût culbutée sur le centre, qu'elle n'y portât le désordre, et que ce centre ne fût aussi renversé sur l'aile gauche, que l'avant-garde du prince Bagration et toute la cavalerie du prince de Lichtenstein, étaient chargées de contenir. L'armée française étant ainsi successivement dépostée et battue, selon le principe de l'ordre oblique, toutes leurs masses se seraient réunies en avant de *Latein*, et la cavalerie, passant les défilés, aurait achevé la défaite.

Pour parvenir à ce but, les corps en colonnes de l'armée austro-russe, dont nous avons plus haut fait connaître la formation,

reçurent le 1er décembre, à minuit, les ordres et les directions ci-après :

La 1re colonne (vingt-quatre bataillons russes), sous les ordres du lieutenant-général Doctosow, marchait des hauteurs d'*Hosteriadeck* par *Telnitz* sur les petits étangs.

La 2e colonne (dix-huit bataillons russes), sous les ordres du lieutenant-genéral Langeron, partait des hauteurs de *Prazen*, forçait la vallée entre *Sokolnitz* et *Telnitz*, et devait s'aligner avec la 1re colonne.

La 3e colonne (dix-huit bataillons russes), sous les ordres du lieutenant-général Przybyszenski, partait des hauteurs de la droite de *Prazen*, et passant près du château de *Sokolnitz*, se portait, avec les deux autres colonnes, sur les mêmes étangs, en arrière de *Kobelnitz*.

La 4e colonne (douze bataillons russes et quinze bataillons autrichiens), sous les ordres du lieutenant-général Kollowrath, suivait le mouvement de la 3e colonne, et devait, au-delà des deux étangs de *Kobelnitz*, s'aligner à sa droite.

Le corps du général Kienmayer (cinq bataillons autrichiens et trente-deux escadrons) protégeait les mouvemens de la 1re colonne, observait le point de *Raygern* et le cours de la Schwartza, et devait ensuite occuper le bois de *Turas*.

Le corps du prince de Lichtenstein (quatre-vingt-deux escadrons) partait du pied de la hauteur, en arrière de la 3e colonne; c'est-à-dire de la droite des hauteurs de *Prazen*, passait entre *Blasowitz* et *Kruhe*, pour protéger la formation et la marche des colonnes de la droite, et devait s'avancer ensuite des deux côtés de la chaussée.

Le corps du prince Bagration (douze bataillons et quarante escadrons) gagnait les hauteurs de *Bosenitz* pour tourner l'aile gauche des Français, et placer avantageusement son artillerie de position.

Le corps du grand-duc Constantin (dix bataillons et dix-huit escadrons) partait des hauteurs d'*Austerlitz*, en arrière de *Blasowitz*, pour soutenir la cavalerie du prince de Lichtenstein et le corps du prince Bagration.

Le général en chef Kutusow était au centre avec la 4e colonne : le général d'infanterie Buxhowden commandait la gauche de l'armée, et marchait avec la première colonne. Ils étaient si loin de penser que leur plan d'attaque pût être dérangé, et que Napoléon fût en mesure d'attaquer lui-même, qu'ils négligèrent d'observer les défilés qui n'étaient qu'à deux portées de canon des têtes de leurs colonnes, et que les divisions du maréchal Soult avaient déjà franchis.

Ce mouvement audacieux, comme on peut l'observer, en jetant un coup d'œil général sur la position des deux armées, portait la plus forte masse de l'armée française, au centre d'une demi-circonférence, sur laquelle les troupes des alliés se trouvaient disséminées, de manière que, bien qu'inférieurs en nombre, les Français devaient se trouver réellement plus forts à l'extrémité de chaque rayon. Ce principe conduit à la véritable solution du problème du meilleur ordre de bataille; l'empereur Napoléon l'a presque toujours appliqué avec succès.

Le 2 décembre, à sept heures du matin, l'armée combinée quitta les hauteurs de *Prazen:* chacune des quatre colonnes d'infanterie s'avançant vers les points indiqués, leur divergence mettait entre elles de grands intervalles, à mesure qu'elles s'approchaient de la vallée de *Telnitz*, *Kobelnitz* et *Sokolnitz*. Les Français ne pouvaient distinguer leurs mouvemens vers la gauche, du côté d'*Augezd*, parce qu'ils marchaient dans le fond de la vallée de la Littawa. Mais au premier rayon du soleil brillant qui éclaira cette mémorable journée, malgré le brouillard encore épais dans les fonds, ils aperçurent les hauteurs de *Prazen*, qui se dégarnissaient de troupes : le mouvement des alliés était bien prononcé. Napoléon, avant de donner au maréchal Soult l'ordre d'attaquer, lui dit : « Combien vous faut-il de « temps pour couronner les hauteurs de *Pra-* « *zen?* — Moins de vingt minutes, répondit « le maréchal, car mes troupes sont placées « dans le fond de la vallée : couvertes par les « brouillards et la fumée des bivouacs, l'en-

« nemi ne peut les apercevoir. — En ce cas, « dit-il, attendons encore un quart d'heure. »

Le canon tonnait déjà sur *Telnitz*; le corps de Kienmayer, la 1re, la 2e colonne russe et une partie de la 3e, s'éloignant du vrai champ de bataille, s'avançaient par un long détour pour envelopper l'armée française dans une position où elle n'était pas. A la pointe du jour le général Kienmayer, qui avait ordre de forcer le défilé de *Telnitz* pour frayer le chemin à la 1re colonne, fit attaquer d'abord par deux bataillons du régiment de Szekler, le 3e régiment d'infanterie française, posté sur une hauteur, en avant du village, en portant sa cavalerie sur les flancs pour contenir celle, moins nombreuse, du général Margaron, qui paraissait de l'autre côté. Après avoir éprouvé une vigoureuse résistance, et perdu beaucoup d'hommes, les Autrichiens pénétrèrent dans le village. Le général Legrand fit soutenir le 3e régiment par le 26e d'infanterie légère. Les Autrichiens repoussés, se maintinrent sur la hauteur : la fusillade devint très-vive; on se battait avec

fureur depuis une heure, lorsque le général Buxhowden, débouchant d'*Aujezd* avec sa 1re colonne, fit renouveler l'attaque par trois bataillons autrichiens soutenus d'une brigade russe. A l'approche de forces si supérieures, les deux régimens français évacuèrent le défilé, et se formèrent en bataille au-delà, sur le revers des coteaux.

Le général Buxhowden, au lieu de profiter de ce premier avantage, et de passer le défilé, voulut attendre que sa 2e colonne parût entre le pied des hauteurs et le village de *Sokolnitz*. Le général Margaron, avec sa cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère, contenait encore la tête de la colonne russe dans le défilé; il fit prévenir le maréchal Davoust qui, parti de *Raygern* avec les trois brigades de la division Friant, s'était d'abord dirigé sur *Turas*, et ensuite, d'après de nouveaux ordres, sur *Sokolnitz*. Le maréchal changea sur-le-champ le point de direction, et se porta sur *Telnitz*; il détacha le 1er régiment de dragons pour soutenir les troupes de la division Legrand qui, après avoir fait

une belle défense, avaient été forcées de se replier, et pressa la marche de son infanterie.

Dès que le général Heudelet, qui commandait la première brigade, fut arrivé à la hauteur de *Telnitz*, il s'y précipita. Le 15e régiment d'infanterie légère et le 108e de ligne combattirent corps à corps pendant plus d'une heure avec tant d'intrépidité, et leurs attaques furent conduites avec tant d'intelligence par le général Heudelet, sous les yeux du général Friant et du maréchal Davoust, que, malgré la supériorité du nombre et la plus forte résistance, les troupes du général Buxhowden furent contraintes de céder et d'abandonner le village jonché de morts. Les Russes y perdirent cinq pièces de canon et deux drapeaux; ils allaient mettre bas les armes, lorsque le 26e régiment d'infanterie de la division Legrand vint se placer derrière le ruisseau, en avant duquel combattait le 108e régiment; et ne distinguant pas les couleurs, à cause du brouillard qui couvrait encore la vallée, il fusilla vivement

la brigade Heudelet. L'ennemi reprenant les armes, profita de ce désordre; le général autrichien Nostiz chargea, avec les hussards de *Hesse-Hombourg*, l'infanterie française déjà parvenue au-delà du village, sur la hauteur où le combat avait commencé. Des troupes fraîches arrivèrent promptement pour soutenir cette nouvelle attaque, regagnèrent le terrain deux fois perdu, et rentrèrent dans *Telnitz*. Les brigades de cavalerie du prince Maurice de Lichtenstein, et du général Stuttenheim, passèrent alors le défilé; mais n'étant pas suivies par la première colonne russe, qui attendait que sa communication fût établie avec la seconde, ces deux brigades ne s'engagèrent pas plus avant. Le général Heudelet rallia sa troupe, et garda le débouché vers la plaine : le général Bourcier, avec sa division de cavalerie, empêchait l'ennemi, par des charges faites à propos, de se porter en avant du village, et tenait ferme sous un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie.

Pendant ce combat près de *Telnitz*, les

2^e^ et 3^e^ colonnes russes ayant quitté les hauteurs de *Prazen*, s'étaient portées sur *Sokolnitz*. Un seul régiment de la division Legrand les arrêta devant ce défilé. Après une longue canonnade, qui abîma le village, elles y pénétrèrent, s'y croisèrent avec beaucoup de confusion; et poursuivant le mouvement prescrit par les dispositions générales, sans s'inquiéter de ce qui pouvait se passer à la 4^e^ colonne sur leurs derrières, elles marchèrent pour déborder la droite du général Legrand.

Le maréchal Davoust, qui avait réuni ses trois brigades, voyant que la ligne allait être coupée, ordonna au général Friant d'attaquer les Russes qui débouchaient de *Sokolnitz* et se formaient sur les hauteurs. Le général Lochet les aborda avec le 48^e^ régiment que le général Friant fit appuyer par la brigade du général Kister et par le 111^e^ régiment; les Russes furent culbutés, poursuivis, et le village de *Sokolnitz* fut repris: six pièces de canon et deux drapeaux furent enlevés par le 48^e^ régiment; mais les Russes

renouvelant leurs attaques avec des troupes fraîches, toutes celles de la division Friant furent successivement et plusieurs fois employées à arrêter ses efforts. Cependant, l'ennemi s'étant rendu maître du défilé, était parvenu à déborder la droite de cette division, lorsque le général Friant fit un changement de front, et avec ses trois brigades parfaitement ralliées, chargea la colonne russe qui, cette fois, fut enfoncée, et laissa la plaine couverte de ses morts.

On se battit toute la journée autour de *Telnitz* et de *Sokolnitz* avec le même acharnement. Quartorze bataillons français arrêtèrent sur ces deux points les trois premières colonnes de l'armée combinée ; le maréchal Davoust y soutint avec une admirable constance les attaques réitérées de forces plus que doubles de celles qu'il leur pouvait opposer.

L'affaire générale s'étant d'abord engagée entre l'aile gauche des alliés et la droite de l'armée française, nous avons cru devoir exposer sans interruption ce qui s'y fit de

plus remarquable, avant de parler des attaques et des manœuvres du maréchal Soult, au centre, qui décidèrent la victoire, et de celles de l'aile gauche, qui ne laissèrent pas aux deux empereurs l'espoir de la voir balancer un seul instant. On verra, à la fin de cette relation, de quelle importance furent, pour le succès de la journée, les combats de *Telnitz* et de *Sokolnitz*.

La 4^e^ colonne, qui formait le centre de l'armée combinée, et qui était commandée par le lieutenant-général Kollowrath, se mit en mouvement vers huit heures pour donner aux colonnes de la gauche le temps d'évacuer et de forcer les défilés de *Telnitz* et de *Sokolnitz;* celles-ci en mouvement depuis la pointe du jour, étaient déjà entièrement séparées de cette 4^e^ colonne, centre de l'armée alliée. L'empereur de Russie et le général Kutusow arrivèrent à la tête de la colonne au moment où elle se portait en avant après avoir rompu par peloton à gauche; elle était précédée à peu de distance par une avant-garde de deux bataillons

russes du corps du général Miloradowich, qui marchait en tête, et qui fut dirigée sur la hauteur de *Prazen*, que la 3ᵉ colonne venait de quitter.

Le maréchal Soult ayant reçu à huit heures l'ordre d'attaquer, ordonna au général Saint-Hilaire, dont la division était formée en avant du village de *Puntowitz*, de marcher sur trois lignes, de passer un ravin qui descend de *Prazen* sur *Kobelnitz*, et de s'emparer du plateau en arrière et à gauche de *Prazen*, où l'on avait reconnu que s'appuyaient la gauche du centre et la droite de la gauche de l'ennemi; il lui fut expressément recommandé de ne diriger aucunes troupes sur *Prazen*, quoique ce village fût fortement occupé par l'ennemi.

Le général Vandamme, dont la division était en avant du village de *Girschikowitz*, aussi formée sur trois lignes, eut ordre en même temps de marcher à l'ennemi, d'attaquer son centre, en se rapprochant du village de *Prazen*, mais d'en rester à une bonne portée pour isoler les troupes enne-

mies qui seraient en tête du village, et le mettre ainsi entre les deux divisions.

Comme le général Saint-Hilaire devait avoir le plus de troupes à combattre, la brigade du général Levasseur de la division Legrand fut laissée en réserve en avant de *Kobelnitz* pour le soutenir, empêcher que l'ennemi ne se portât sur ses derrières, et s'opposer au mouvement de troupes qu'il eût pu faire de *Sokolnitz* sur *Kobelnitz*.

L'ordre de combat pour ces deux divisions, fut de rester constamment sur deux lignes d'infanterie de bataille, et une d'infanterie légère, et de conserver les bataillons en colonne par division, à distance de peloton, afin de pouvoir promptement former le carré contre la cavalerie, et opérer les mouvemens avec plus de rapidité.

Ce ne fut qu'en atteignant la hauteur de *Prazen*, que l'avant-garde de la 4[e] colonne russe aperçut dans le fond cette grande masse d'infanterie française, et se hâta d'occuper le village, où se trouvait encore la queue de la 3[e] colonne. Surpris de se voir attaquer au

milieu de ses combinaisons et de ses mouvemens, le général Kutusow sentit combien il lui importait de soutenir les hauteurs de *Prazen;* elles pouvaient seules couvrir les derrières de sa 3e colonne qui, suivant ses premières dispositions, s'aventurait de plus en plus; et en effet, la position de ce plateau devait décider de la journée : c'était la clef de la grande position que l'armée alliée venait de quitter; et la situation respective des colonnes de l'aile gauche était telle que leur sort dépendait de la conservation du plateau.

La grande faute était commise; elle était irréparable. Il ne restait plus au général Kutusow d'autre ressource que celle de reprendre son propre terrain; il lui fallait repousser les attaques de cette même armée qu'il avait cru trouver immobile dans sa position défensive, et paralysée de terreur. S'il ne remportait une première victoire, il ne pouvait plus reprendre un plan offensif, uniquement basé sur une fausse supposition. Toutefois, si les généraux alliés avaient

manqué de prévoyance, ils montrèrent, du moins, beaucoup de résolution. Le général en chef, Kutusow, donna sur-le-champ ses ordres pour occuper le plateau de *Prazen,* et faire face à l'ennemi. Il renforça l'avant-garde qui occupait le village, fit former en bataille, et déploya sur les hauteurs à droite et à gauche sur deux lignes, l'infanterie du général Miloradowich, et plaça une forte masse en arrière du village; en même temps il fit demander un renfort de cavalerie au prince Jean de Lichtenstein, qui lui envoya quatre régimens russes.

Les deux divisions françaises marchèrent à l'ennemi avec autant de calme et dans un ordre aussi parfait que si elles eussent été sur un terrain d'exercice; celle du général Saint-Hilaire fut la première à engager le combat; le 10e régiment d'infanterie légère sous les ordres du général Moraud, passa le ravin de *Prazen,* et se porta rapidement sur le plateau à gauche et en arrière du village. Il culbuta la première ligne et s'empara de la position. Le général Saint-Hilaire, qui

dirigeait particulièrement cette attaque, fit soutenir le mouvement de son infanterie légère, par sa brigade de droite composée des 14e et 36e régimens sous les ordres du général Thiébaut, tandis qu'il tenait en réserve sa brigade de gauche commandée par le général Varé (43e et 55e régimens) pour observer l'avant-garde que l'ennemi avait jetée dans le village de *Prazen*, et empêcher qu'elle ne prît en flanc l'infanterie légère et la brigade de droite. Cette brigade de réserve ne devait s'engager que lorsque la division du général Vandamme se serait mise en ligne. Mais aussitôt que ces deux régimens aperçurent la déroute de la première ligne ennemie, il fut impossible de contenir leur ardeur : ils s'élancèrent sur la masse d'infanterie russe placée en arrière, la prirent en flanc, la renversèrent et enlevèrent ses canons.

La division Vandamme formée, ainsi que celle de Saint-Hilaire, sur trois lignes, arriva dans ce moment à hauteur de cette brigade du général Varé, et attaqua immédiatement avec tant de détermination, d'en-

semble et de rapidité, que la première et la seconde ligne russe furent successivement enfoncées et perdirent leur artillerie; la cavalerie qui les soutenait fut entraînée et ne put arrêter cet élan. Six bataillons, dont trois autrichiens, avantageusement placés sur un mamelon qui domine tout le plateau, y soutinrent bravement un véritable assaut livré par le 4e régiment de ligne et le 24e d'infanterie légère conduits par le général Schinner : ces six bataillons furent presque entièrement détruits.

L'empereur de Russie, qui pendant ce combat meurtrier était resté avec son infanterie de la 4e colonne, faisait, avec le général Kutusow, tous ses efforts pour remédier au désordre; ils firent porter en avant les bataillons russes qui se trouvaient en quatrième ligne, pour charger ceux de la division Vandamme qui avaient pénétré le plus avant, et les firent soutenir par deux mille chevaux. Le général Kollowrath reçut ordre de former une semblable attaque sur la gauche, afin d'arrêter la droite de la division

Saint-Hilaire, et de déloger ainsi les Français des hauteurs dont ils s'étaient emparés.

Ces efforts furent infructueux; le maréchal Soult n'eut point à faire de nouvelles dispositions pour les repousser; il suffit à ses généraux de division d'exécuter celle qu'il leur avait prescrite, *de rester constamment sur deux lignes de bataille*. En effet, le général Vandamme, dont le front était menacé, établit ainsi sa brigade de gauche : deux bataillons en bataille, et deux autres prêts à former le carré. Le 28e régiment fut gardé en réserve pour soutenir les deux attaques. La division formant l'équerre résistait par sa gauche à la droite de l'ennemi, et par sa droite, elle achevait, de concert avec la gauche de la division Saint-Hilaire, d'enfoncer tout le centre des Austro-Russes, et rejetait leurs bataillons dispersés au-delà d'*Hostiéradeck* et dans les prairies marécageuses de *Krenowitz* et d'*Aujezd*.

De son côté, le général Saint-Hilaire, pressé par les attaques réitérés de M. de Kollowrath qu'une brigade détachée de la 3e colonne

venait de renforcer, se maintenait sur le plateau de *Prazen* toujours combattant dans le même ordre avec une héroïque fermeté : l'ennemi entreprit trois attaques successives sur cette ligne vraiment formidable ; mais sans l'attendre de pied ferme, les bataillons français, gardant leur alignement et leurs intervalles, marchaient à sa rencontre, le renversaient et enlevaient chaque fois les canons qu'il mettait en batterie. C'était la brigade russe du général Kaminski, renforcée par deux régimens de grenadiers tirés de la seconde colonne, qui combattait de ce côté avec une constance digne d'un meilleur sort.

Cependant, le maréchal Soult s'apercevant que l'ennemi réunissait de nouvelles forces sur les hauteurs d'*Aujezd*, et qu'il faisait filer une colonne par le revers de la montagne, fit soutenir la droite de la division Saint-Hilaire par une brigade de la division Legrand restée en réserve en avant du village de *Kobelnitz*, sous les ordres du général Levasseur. Cette brigade eut ordre d'avancer, d'attaquer la colonne ennemie qui se por-

tait sur les derrières de la division Saint-Hilaire, de faire ensuite un changement de direction à droite, et de s'établir à la droite de la division. Ce mouvement s'exécuta avec autant de célérité que d'intelligence; l'ennemi fut de nouveau repoussé. Le général Saint-Hilaire, qui, quoique blessé, n'avait pas quitté le champ de bataille, profita de ce moment pour ordonner un changement de front à droite, l'aile gauche marchant en avant, en chargeant l'ennemi.

Pour assurer le succès de cette disposition très-hardie, le maréchal Soult fit soutenir la gauche du général Saint-Hilaire par la division de dragons du général Boyer que l'empereur Napoléon venait de lui envoyer pour soutenir ses attaques; cette manœuvre décisive réussit complètement; l'ennemi abandonnant les hauteurs, fut se reformer dans les vignes au revers de la montagne; la position fut enlevée, et le général Saint-Hilaire l'occupa avec sa division.

Le général Vandamme qui s'était maintenu sur la hauteur à la droite de *Prazen* contre

les attaques du général Miloradowich, reçut ordre de se préparer à faire un changement de direction à droite avec toutes ses troupes, pour se porter sur les hauteurs et le village d'*Aujezd*, sur le flanc droit et les derrières des premières colonnes qui avaient formé l'aile gauche de l'armée combinée. Il fut en même temps prévenu qu'une division du maréchal Bernadotte, commandée par le général Drouet, que l'empereur Napoléon avait déjà fait avancer, allait le remplacer dans sa position.

Ainsi, après deux heures de combat, les alliés perdirent les hauteurs de *Prazen* et toute l'artillerie qu'ils y montrèrent. Dès ce moment, ils n'eurent plus d'espoir de rétablir la bataille; mais avant de dire quelle en fut pour eux la désastreuse issue, faisons voir comment Napoléon acheva la défaite de leur centre et de leurs réserves, en les séparant de leur aile droite, battue à son tour, mise en désordre, et de laquelle ils ne purent tirer que d'inutiles secours.

Peu d'instans après que le maréchal Soult

eut reçu l'ordre de démasquer son attaque, Napoléon ordonna au maréchal Bernadotte de déboucher de *Girschikowitz*, et de porter ses deux divisions, celle du général Rivaud sur sa gauche, celle du général Drouet sur sa droite, en les dirigeant vers les hauteurs de *Blasowitz*; il se porta lui-même, avec son escorte, au-delà du ruisseau, et à droite en avant du village.

La cavalerie du prince Murat se mit en bataille sur plusieurs lignes, à la gauche du corps du maréchal Bernadotte, et marcha entre *Girschikowitz* et *Kruh*.

Le maréchal Lannes avait reçu l'ordre de porter ses deux divisions en avant sur sa gauche, en s'appuyant au Santon dans la direction de *Bosenitz*, pour démasquer la cavalerie du prince Murat. La division du général Suchet, qui se trouvait ainsi au commencement de l'action, en première ligne de toute l'armée, céda sa droite à la division du général Caffarelli. L'une et l'autre se conformant à l'ordre général pour le combat, s'avançaient sur deux lignes : la première en

bataille, la seconde en colonnes d'attaque, avec l'artillerie dans les intervalles; ce fut surtout à cette excellente disposition, la plus propre à résister à une nombreuse cavalerie, que l'aile gauche de l'armée française dut ses succès.

Là, comme sur toute la ligne, les manœuvres pour attaquer commencèrent à la pointe du jour, et n'étonnèrent pas moins l'ennemi que celles du maréchal Soult sur les hauteurs de *Prazen*. A sept heures du matin, le général Kellermann s'avança pour couvrir la division Suchet; il s'établit sur son front et sur celui de la division Caffarelli avec sa division de cavalerie légère. Dès que le lever du soleil permit de distinguer les masses, une forte canonnade s'engagea sur tous les points, depuis le pendant des hauteurs, entre *Prazen* et *Blasowitz*, jusqu'à l'extrémité de l'aile droite des alliés. Cette canonnade fut très-meurtrière pour les deux partis; les alliés avaient sur les Français l'avantage des positions élevées, mais rasantes. Ceux-ci tiraient avec plus de justesse

et de vivacité. Plusieurs batteries russes furent promptement démontées.

Le grand-duc Constantin, qui avait dû former avec toute la garde impériale russe la réserve de la droite des alliés, avait quitté les hauteurs d'*Austerlitz* pour se porter sur celles de *Blasowitz* et de *Kruh*; il devait se trouver en arrière de la cavalerie du prince Jean de Lichtenstein qui, en arrivant sur la ligne de bataille, devait se former à la gauche du corps du prince Bagration, pour se rendre maître de la plaine devant *Schlapanitz*. Mais cette masse de cavalerie qui, la veille, avait été placée derrière la 5e colonne, ne pouvait marcher que par son flanc droit pour arriver à son point d'attaque; elle fut arrêtée dans sa marche par les colonnes d'infanterie qui la croisèrent en se portant en avant pour descendre des hauteurs. Il résulta de cette confusion que le grand-duc, à peine arrivé devant *Blasowitz*, se trouva en première ligne, et bientôt engagé avec les tirailleurs du corps du maréchal Bernadotte et ceux de la cavalerie légère du général Kellermann.

Le prince de Lichtenstein, en arrivant sur la gauche du grand-duc, voyant la garde pressée vivement par la cavalerie de Kellermann, se hâta de mettre la sienne en bataille. Comme il avait, pendant sa marche, détaché le général Uwarow avec dix escadrons pour couvrir le flanc gauche du prince Bagration, le régiment de Uhlans du grand-duc Constantin, l'un des plus beaux de l'armée russe, se trouva en tête de la colonne; il déploya et chargea le premier. La cavalerie du général Kellermann fut ramenée jusqu'à la première ligne de l'infanterie française, et passa dans les intervalles des bataillons pour se rallier en arrière; les Uhlans s'abandonnant dans cette poursuite, et traversant ces mêmes intervalles, furent arrêtés, mis en déroute, et presque détruits par les feux de file croisés des bataillons de la première et de la seconde ligne. Plus de quatre cents Uhlans restèrent sur la place. Le général Essen, qui conduisait cette charge, et qui, pour se trouver à la bataille, avait devancé de quelques heures l'arrivée du

renfort qu'il amenait, fut blessé à mort. Ceux qui purent se retirer de ce terrible feu, allèrent se reformer derrière le corps du prince Bagration, qui s'était porté en avant de la maison de poste de *Posorzitz*, et avait fait occuper par son infanterie les villages de *Kruh* et d'*Hollubitz*.

Le maréchal Lannes continuait à gagner du terrain par sa gauche; la division du général Suchet se dirigeant sur *Kowolowitz* pour déborder la droite de l'ennemi, et celle de Caffarelli suivant la chaussée.

Ces manœuvres et ces combats de l'aile gauche de l'armée française ne sont pas moins remarquables que ceux du centre et de l'aile droite, où l'infanterie agit presque seule avec une vigueur et une précision que nous croyons n'avoir jamais été surpassées dans aucune bataille rangée. Celle d'*Austerlitz* offre aux militaires désireux de s'instruire dans cet art difficile, les objets d'étude les plus variés, et des exemples d'application des meilleurs principes de tactique : c'est pourquoi nous nous sommes attachés à dé-

velopper et à raisonner les mouvemens des deux partis.

On doit, sans doute, admirer le génie de Napoléon et la justesse de ses vues dans la distribution des différentes armes, selon la nature du terrain et les desseins de l'ennemi, qu'il avait si bien pénétrés; mais il faut laisser à ses illustres lieutenans tout l'honneur de la conduite de l'action et du meilleur emploi de leurs troupes, chacun pour la part qui lui était dévolue; celle du maréchal Lannes, du maréchal Bernadotte et du prince Murat, entre *Blasowitz* et le pied des montagnes, fut aussi glorieuse, aussi brillante, quoique moins promptement décisive, que celle du maréchal Soult sur les hauteurs de *Prazen*.

On doit surtout observer qu'à la gauche du centre, entre *Prazen* et *Blasowitz*, et depuis ce village jusqu'au grand ravin formé par la petite rivière d'Oworoschna, le terrain uni et découvert était favorable aux manœuvres de la cavalerie. Napoléon avait bien prévu que le général Kutusow y jette-

rait la sienne pour éviter les défilés, et profiter, en cas de succès, du débouché de la grande route. Il porta donc aussi la plus forte masse de ses troupes à cheval dans cette partie du champ de bataille ; mais en l'opposant à celle de l'ennemi, il eut soin de la faire soutenir par les quatre divisions d'infanterie des corps du maréchal Lannes et du maréchal Bernadotte, formées, comme nous l'avons dit, sur deux lignes : la première en bataille, et la seconde en colonne par bataillon ; la cavalerie légère en avant du front, protégée par l'artillerie ; la grosse cavalerie formée sur plusieurs lignes en arrière de l'infanterie. Dans cet ordre, les deux armes se prêtant un mutuel appui, défiaient tous les efforts de la nombreuse cavalerie des alliés. Une charge leur avait-elle réussi, leurs escadrons à demi rompus venaient se briser contre cette inébranlable infanterie, et mis en désordre, comme le furent les Uhlans du grand-duc, ils étaient chargés à leur tour, et rejetés au-delà de leur ligne ; étaient-ils, au contraire, obligés de plier, ils ne pouvaient plus rega-

gner le terrain perdu, parce que les lignes d'infanterie s'avançaient en combattant. Cette manœuvre, plusieurs fois exécutée sur différens points, eut constamment la même issue, le même succès pour les Français.

*Blasowitz*, attaqué par la droite du maréchal Lannes et par la gauche du maréchal Bernadotte, fut emporté. Ce fut là que le brave colonel Castex fut tué. Les divisions de cavalerie des généraux Kellermann et Valther, fournirent successivement plusieurs belles charges, et enlevèrent huit pièces de canon. Un corps de dragons russes ayant débordé la droite de la division Caffarelli, perça jusqu'à la seconde ligne, entre le 17e régiment et le 61e. Le général de Billy qui les commandait, ayant fait former les carrés, cette troupe fut écrasée sous le feu de mousqueterie; le général Nansouty saisit ce moment pour charger avec ses cuirassiers, et culbuta tout ce qui se trouva devant lui.

Les Russes perdirent ainsi les hauteurs de *Blasowitz* et le plateau élevé qui est près de *Kruh*. Le prince de Lichtenstein, après

avoir fait par sa gauche de vaines tentatives pour couvrir le terrain entre *Blasowitz* et *Prazen*, porta une partie de sa cavalerie sur sa gauche, pour protéger la retraite de la 4e colonne. Le grand-duc regagna les hauteurs entre *Prazen* et *Krzenowitz*.

Vers midi, les 17e, 30e et 61e régimens (division Caffarelli) chargèrent à la baïonnette, et culbutèrent, après une vive résistance, l'infanterie de la gauche du prince Bagration, qui avait essayé de couvrir son front par le ravin perpendiculaire à la route, et qui descend vers *Blasowitz*; ils firent quinze cents prisonniers, et prirent sur les hauteurs de *Kruh* six pièces de canon qu'ils tournèrent sur l'ennemi. *Kruh* et *Hollubitz* furent abandonnés, et les troupes qui avaient défendu ces deux villages contigus se retirèrent au-delà du ruisseau de *Welzpitz*.

Le maréchal Lannes s'apercevant qu'il n'y avait plus d'ensemble ni d'accord dans les mouvemens de l'ennemi, et que l'infanterie du prince Bagration, qui, dès le commencement de l'action, s'était emparée de *Bose-*

*nitz*, était fort ébranlée, ordonna très à propos à la division Suchet, et à une partie de celle de Caffarelli qui s'y était réunie, de faire un changement de front, l'aile droite en avant. Cette manœuvre fut exécutée avec autant de célérité que de précision. Pendant que les bataillons de la première ligne, serrés en masse, rompaient la ligne ennemie, et la jetaient sur la droite, en s'avançant entre la gauche du prince Bagration et la cavalerie du général Uwarow, la seconde ligne de la division Suchet se déployait, reprenait *Bosenitz*, et le maréchal Lannes faisait établir une batterie de dix-huit pièces de canon sur le plateau dominant entre *Bosenitz* et *Kowalowitz*.

La cavalerie du général Uwarow ayant gagné par sa droite le plateau de *Posorzitz*, le prince Murat rapprocha de la gauche les divisions des généraux Walther et d'Hautpoul; le combat s'engagea; les brigades des généraux Sébastiani et Roger chargèrent la cavalerie d'Uwarow, et la repoussèrent derrière son infanterie; celle-ci tint ferme, mais

le général d'Hautpoul s'avança sur elle avec sa division de cuirassiers, fournit une charge en muraille, l'enfonça, prit un drapeau, onze pièces de canon, et fit douze à quinze cents prisonniers.

Les débris de l'infanterie de l'aile droite des alliés, dépostés de toutes les positions avantageuses, s'étaient réunis en une seule masse, que de nouvelles charges de cavalerie ne purent réduire à mettre bas les armes. Le général Suchet porta alors ses bataillons, tous à la fois, au pas de charge, sur cette masse qui ne put soutenir un si rude choc. Ce ne fut plus qu'un champ de carnage; l'artillerie fut enlevée, près de deux mille Russes furent faits prisonniers; le reste fut mis en fuite et se jeta dans la vallée de *Kowalowitz*. Le prince Bagration et le général Uwarow, ne pouvant arrêter plus long-temps les progrès rapides de l'aile gauche des Français, cédèrent entièrement le champ de bataille, et rallièrent leurs troupes sur les hauteurs de *Rausnitz*. Le maréchal Lannes et le prince Murat reçurent de Napoléon l'ordre

d'arrêter leurs divisions à la hauteur de *Posorzitz*. Le prince Bagration se retira sur *Austerlitz*, et laissa à découvert la route d'*Olmütz*, sur laquelle la plus grande partie des équipages de l'armée russe ne tarda pas à être enlevée.

On voit que les deux corps formant l'aile gauche de l'armée française, livrèrent, pour ainsi dire, une bataille séparée, et qu'au lieu d'être rejetée sur le centre, et en-deçà de la route d'*Olmütz* par un grand effort de l'aile droite des alliés, ceux-ci n'ayant à leur gauche aucun point d'appui, se trouvèrent, à la fin de l'action, avoir fait, en rétrogradant, une demi-conversion, de manière que les troupes du maréchal Lannes et du prince Murat, pour faire face à l'ennemi, s'il eût tenu sur les hauteurs d'*Austerlitz*, se seraient formées sur le même terrain qu'il occupait au commencement de la bataille.

Pendant cinq heures de combat de pied ferme ou la baïonnette croisée, une foule de braves se signalèrent par des actions d'éclat; l'histoire militaire n'en devrait laisser au-

cune en oubli, et les vainqueurs et les vaincus ont droit à cette commémoration. Mais pouvons-nous soutenir l'attention et l'intérêt du lecteur sur l'ensemble de la bataille, si nous nous laissons entraîner à les en distraire à chaque pas, par le récit de tant de glorieux faits d'armes? Que du moins le petit nombre de ceux que nous citons comme de mémorables exemples de vertus guerrières, attestent nos regrets de ne pouvoir les mentionner tous dans ce précis. Le général français Valhubert, mortellement blessé, rappela aux grenadiers qui accoururent pour l'enlever, l'ordre de l'empereur de ne pas quitter le champ de bataille pour secourir les blessés, et les renvoya à leur poste; le soir, ayant été transporté à *Brünn*, il écrivit à l'empereur: « Je voudrais avoir fait plus pour vous; dans « une heure je ne serai plus; je n'ai donc « pas besoin de vous recommander ma femme « et mes enfans. »

Le capitaine Horry Duparc, du 64e régiment, appelé par le major pour remplacer le chef de bataillon qui venait d'être blessé,

avait auprès de lui son fils, officier d'une grande espérance. Au même instant un boulet qui tua le cheval du major emporta ce jeune homme, dont les deux frères étaient déjà morts au champ d'honneur. « C'est le « dernier de mes fils, s'écria le malheureux « père, mais ce n'est pas le moment de le « pleurer ; je me dois tout entier à mon « pays. » Il prit le commandement du bataillon, et se précipita dans les rangs de l'ennemi.

Ne pouvant décrire à la fois, et faire clairement concevoir tout ce qui se passait aux mêmes heures sur ce vaste champ de bataille, nous avons narré sans nous interrompre les manœuvres et les combats de l'aile gauche des Français jusqu'à la fin de la journée, et les pertes et la retraite précipitée des alliés; il nous reste maintenant à faire connaître les vigoureux, mais inutiles efforts qu'ils tentèrent pour rétablir le combat au centre, en y sacrifiant leur réserve, et enfin comment la défaite et la destruction de leur aile gauche complétèrent la victoire de Napoléon.

Lorsque le général Vandamme, après le succès de sa brillante attaque sur les hauteurs, à la droite de *Prazen*, eut reçu du maréchal Soult l'ordre de faire son changement de direction à droite, en l'exécutant et cédant sa position à la division du général Drouet, que le maréchal Bernadotte y dirigeait, il dut rappeler le 1er bataillon du 4e régiment de ligne et le 2e du 24e d'infanterie légère qui s'étaient emportés à la poursuite de l'ennemi. Ces deux bataillons furent tout à coup arrêtés par une nouvelle ligne d'environ deux mille chevaux, soutenus par une masse d'infanterie et par beaucoup d'artillerie; c'était la réserve de la garde impériale russe commandée par le grand-duc Constantin, dont l'avant-garde venait d'être repoussée de *Blasowitz*; ces deux bataillons furent chargés sur leur flanc gauche par la cavalerie de la garde impériale russe, au moment où ils se plaçaient en colonne pour former le carré; quoique mis en désordre, ils combattirent vaillamment, mais ils furent renversés, percés de coups de lance et dispersés.

Deux sous-officiers qui portaient l'aigle du 4ᵉ régiment, furent tués, un troisième grièvement blessé : l'aigle fut enlevée.

L'empereur Napoléon, qui était à peu de distance sous *Blasowitz*, en avant de sa réserve, impatiente de combattre, fut bientôt informé de cet événement. Il ordonna sur-le-champ au général Rapp de se mettre à la tête de ses Mamelucks, de deux escadrons de chasseurs, et d'un escadron de grenadiers de sa garde, et de se porter au-devant de l'ennemi. (Nous laissons parler ici le général Rapp lui-même, d'après une note écrite de sa main, d'un style aussi simple qu'énergique, et qui renferme un récit fidèle de l'engagement qui eut lieu entre les troupes des deux gardes impériales) :

« Je fis mon mouvement dans un clin « d'œil; je partis au galop, et à deux portées « de canon j'aperçus le désordre de nos « troupes; quelques fuyards me confirmè« rent ce qui s'était passé; c'est-à-dire que « la cavalerie russe était au milieu de nos « carrés, sabrant nos soldats. Nous aper-

« çûmes derrière ce champ de carnage la ré-
« serve ennemie, composée de fortes masses
« d'infanterie et de cavalerie, qui arrivait.
« Je mis mes troupes en bataille à mi-portée
« de fusil de l'ennemi qui, de son côté, quitta
« notre infanterie sabrée pour se ranger en
« bataille. Quatre pièces d'artillerie arri-
« vèrent au galop, et furent mises en bat-
« terie devant moi; j'avais à ma gauche le
« brave colonel Morlan et le brave général
« Dallemagne. J'adressai ces propres paroles
« à ma troupe : Vous voyez ce qui se passe
« là bas; il faut sauver nos camarades. Je
« chargeai de suite l'artillerie russe, qui fut
« enlevée. La cavalerie de la garde russe nous
« attendit de pied ferme : nous l'enfonçâmes;
« elle fut mise en déroute, et se sauva en
« désordre; repassa, ainsi que nous, sur le
« corps de nos carrés enfoncés. Tous ceux
« qui n'étaient pas blessés se relevèrent et
« se rallièrent. Un escadron de grenadiers à
« cheval vint me renforcer pendant que les
« réserves arrivaient au secours de la garde
« russe; je ralliai mes troupes au moment

« où les Russes se formaient de nouveau en « bataille ; j'exécutai une nouvelle charge, « et nous enfonçâmes tout ce qui se trouva « sur notre passage. C'est là où la mêlée dura « cinq minutes : les Russes se battirent avec « une valeur digne d'admiration, mais ne « purent résister au sang-froid et à l'intré- « pidité de nos soldats. Nous nous battîmes « constamment corps à corps, l'infanterie « russe n'osant tirer dans la mêlée. Tout à « coup, la garde russe plia, et alla chercher « un refuge dans son infanterie, qui avait « déposé ses havre-sacs pour mieux se battre. « Nous enfonçâmes tout : le carnage devint « terrible ; le brave colonel Morland fut tué ; « le général Dallemagne, les officiers et sol- « dats se battirent avec une rare intrépidité ; « je reçus un coup de pointe de sabre dans « la tête, qui fit tomber mon chapeau sur « le champ de bataille : mon cheval reçut « cinq blessures. La défaite de la garde im- « périale russe eut lieu en présence de l'em- « pereur Alexandre et de l'empereur d'Au- « triche, qui étaient sur une élévation à peu

« de distance du champ de carnage. Le prince « Repnin, commandant les chevaliers-gar- « des, fut fait prisonnier.... »

Cette défaite fut entière; les drapeaux, les canons tombèrent au pouvoir des Français. Les bataillons et les escadrons de la garde russe, rompus, se rallièrent en se retirant, d'abord au-delà de la petite rivière de Littawa, au-dessus de *Krzenowich,* et ensuite sur *Austerlitz.* La division du général Drouet, qui, pendant l'engagement des deux gardes, avait pris position à la place de celle du général Vandamme, protégea le mouvement des deux bataillons qui avaient donné lieu à ce rude combat; ils rejoignirent leur division. Celui du 4e régiment, qui avait perdu son aigle, fut assez heureux pour s'en venger dans la même journée, en enlevant deux drapeaux à l'ennemi. Le général Vandamme opéra son changement de direction, et vint prendre position à la gauche de la division du général Saint-Hilaire, sur les hauteurs d'*Aujezd.*

Ainsi, l'aile droite et le centre de l'armée

combinée étant battus, en fuite ou en retraite hors du champ de bataille; son aile gauche, et ce qui pouvait rester du centre, se trouvèrent enfermés dans la plaine, entre *Aujezd* et *Sokolnitz*, et dans les défilés de *Telnitz*, ayant à dos les étangs de *Satschan*, et pour toute retraite une digue assez étroite entre les étangs, qui conduit des hauteurs de *Menitz* à *Satschan*. La position de l'ennemi devenait de plus en plus critique; mais il faisait bonne contenance. Une ligne de six mille hommes d'infanterie, qui couvrait une partie du parc d'artillerie, était restée dans les vignes, au bas des montagnes d'*Aujezd*. Elle voulut engager une charge sur la division Saint-Hilaire, et déjà elle gravissait le coteau, lorsque la division du général Vandamme arriva sur le plateau de la chapelle Saint-Antoine. Une brigade de cette division (les 46ᵉ et 57ᵉ régimens), conduite par le général Ferrey, et soutenue par la division de dragons du général Beaumont, marcha à la rencontre de cette infanterie; c'était une partie de la 2ᵉ colonne russe, que

le général Buxhowden amenait trop tard, par *Aujezd*, au secours du centre. Elle fut chargée et mise en déroute; le village d'*Aujezd* fut emporté; plus de trois mille prisonniers, et toute l'artillerie, y furent pris. Le général Buxhowden, avec quelques bataillons, se retira sur *Austerlitz*; le reste de cette infanterie ne trouvant plus d'autre issue, se dispersa : une partie essayant de passer sur les marais gelés, à la tête du lac, s'y enfonça, parce que la glace se rompit; l'autre se rejeta précipitamment sur *Sokolnitz*.

On a vu ci-dessus que les 2e et 3e colonnes des alliés, poursuivant leur marche sur les points d'attaque fixés dans la disposition générale, comme l'avait fait la 1re colonne sur *Telnitz*, s'étaient croisées, et avaient été refoulées et contenues dans le défilé de *Sokolnitz* par la vigoureuse défense du 48e régiment, et les attaques réitérées de la division du général Friant et d'une partie de la division Legrand, dirigées par le maréchal Davoust. Ces trois colonnes, fortes de cin-

quante-cinq bataillons, en n'y comptant point la brigade du général Kamensky, laquelle ne les avait pas suivies, n'avaient eu en tête, depuis le commencement de la journée, qu'environ huit mille hommes, tout au plus le tiers de leur force. Maintenant, vers deux heures, elles se trouvaient entièrement séparées, ignorant le sort du centre et de l'aile droite de leur armée. Il nous reste à dire comment s'acheva leur défaite, ou plutôt leur destruction.

Le maréchal Soult, en même temps qu'il faisait attaquer par la division Vandamme, sur *Aujezd,* la réserve du général Buxhowden, ordonna au général Saint-Hilaire qui, malgré sa blessure, était resté à la tête de sa division, de la porter, ainsi que la brigade Levasseur de la division Legrand, sur le plateau qui domine *Sokolnitz,* d'entrer dans ce village, d'y détruire tout ce qui ferait résistance, et d'opérer sa jonction avec les deux autres brigades de la division Legrand.

Cet ordre fut exécuté avec toute l'ardeur qu'inspirent de premiers succès, et le désir

de fixer la victoire. Le carnage fut épouvantable; huit mille hommes, une grande quantité d'artillerie, de chevaux et de caissons engagés dans le défilé, furent pris ou détruits; la 3e colonne, sous les ordres du général Przibischwsky, avait en partie déjà débouché de *Sokolnitz,* et cherchait à gagner *Kobelnitz,* en filant le long du ruisseau; elle fut sur plusieurs points attaquée sur son flanc gauche, et bientôt détruite. Le général Legrand força un gros de douze à quinze cents hommes qui avaient déjà atteint *Kobelnitz,* à se jeter dans les marais fangeux de *Sokolnitz,* où ils périrent presque tous.

Trois mille Russes, qui avaient passé les deux branches du ruisseau, entre *Telnitz* et *Sokolnitz,* furent aperçus par la cavalerie légère du maréchal Soult. Pendant que celle-ci manœuvrait pour la prendre en flanc, le colonel Franceschi, commandant le 8e de hussards, et qui, venant de *Goeding,* arrivait à l'instant même sur le champ de bataille, avec le petit nombre de chevaux qui avaient pu soutenir cette marche extraor-

dinaire, chargea de front cette masse avec la plus intrépide décision, saisit de sa main l'un des trois généraux qui la commandait, et le somma de faire mettre bas les armes. Les trois généraux, jugeant sans doute par cette témérité, qu'ils étaient entourés, et que leur position était désespérée, se rendirent, eux et leur troupe, à cette poignée de braves. Franceschi les fit sur-le-champ conduire à *Brünn*.

Une autre masse, aussi d'environ trois mille hommes, errait sans guide en remontant le ruisseau; elle rencontra auprès de *Schlapanitz* une brigade des grenadiers du général Oudinot, fut promptement enveloppée, et réduite à mettre bas les armes.

L'empereur Napoléon, suivi de toute l'artillerie et de la cavalerie de sa garde, après avoir franchi la hauteur de *Prazen*, s'était porté sur celle de la chapelle Saint-Antoine, au-dessus d'*Aujezd*. Il y arriva avec cette belle réserve, au moment où le maréchal Soult retirait de sa droite les troupes qui, désormais, y étaient inutiles, pour les porter

à sa gauche par le pied de la montagne, au soutien du général Vandamme, en avant d'*Aujezd*.

Cependant, le général Doctorow avait rallié dans les vignes et dans la plaine, entre *Telnitz* et les lacs, environ douze mille hommes, tant de la 1<sup>re</sup> colonne et des débris des deux autres, que du corps de Kienmayer : il avait une assez forte cavalerie, et mit en batterie environ cinquante pièces. Il fit contre la division du général Vandamme, et la gauche de celle de Saint-Hilaire, un feu prodigieux, auquel répondait l'artillerie du maréchal Soult, soutenue par celle de la garde. On ne peut, à la fin d'une bataille perdue, et dans une position désespérée, faire une plus belle contenance que celle du général Doctorow; elle lui servit à assurer le dernier point de retraite, en faisant passer de l'autre côté de la digue le général Kienmayer, pour s'emparer des hauteurs entre *Satschan* et *Ottnitz*. Pressé sur sa gauche, il retira la cavalerie autrichienne qui s'était portée au-delà de *Telnitz*. Ce fut cette cava-

lerie (les hussards de *Szeckler,* sous le prince Maurice de Lichtenstein, et les chevau-légers d'Oreilly, avec deux régimens de Cosaques sous le général Stutterheim) qui couvrit le flanc de l'infanterie russe, en s'avançant dans la plaine, en-deçà de *Telnitz*. Le général Doctorow jeta un régiment d'infanterie dans ce dernier village qui, bordé de fossés, était pour sa gauche le seul et dernier appui.

Après avoir soutenu pendant près d'une heure le terrible feu des batteries françaises avantageusement placées, les troupes du général Doctorow se voyant de plus en plus resserrées, s'ébranlèrent; la plus grande partie de l'artillerie qu'il avait ralliée, trente-huit pièces de canon, beaucoup de caissons et de canonniers, et deux ou trois mille hommes, ne pouvant se retirer par *Aujezd,* où le général Vandamme était établi, voulurent suivre une ancienne digue submergée qui conduit d'*Aujezd* à *Satschan*. Les guides, persuadés que la glace qui paraissait assez forte, pourrait supporter cet énorme poids, hasardè-

rent d'y conduire ; mais elle se rompit avec fracas ; hommes, chevaux, voitures tout fut englouti. Napoléon vit de la hauteur de la chapelle cet affreux spectacle qui lui rappela celui de la bataille d'*Aboukir*. Le reste de l'infanterie russe, protégé par la cavalerie autrichienne, et par ce qui lui restait d'artillerie, fila en désordre par sa gauche, et se rallia sur un terrain un peu élevé et touchant au lac entre *Telnitz* et *Menitz*.

Le maréchal Davoust fit alors attaquer *Telnitz*, qui fut promptement évacué par l'ennemi ; la division Saint-Hilaire et la division Legrand s'avancèrent dans la plaine entre le cours des ruisseaux et le pied des hauteurs ; la division Friant suivit leur mouvement ; celle de Vandamme, appuyée par l'artillerie et la cavalerie de la garde, et par la division de dragons du général Beaumont, se porta en longeant l'étang, au lac de *Satschan*, sur la droite de l'ennemi ; l'artillerie légère de la garde se mit en batterie sur le rivage, pour pouvoir tirer sur la digue, unique retraite qui restât aux débris de la

colonne du général Doctorow; son infanterie, en s'en approchant et quittant la position où il l'avait ralliée, se mit dans le plus grand désordre, et se précipitant vers le lac, souffrit beaucoup du feu très-vif de l'artillerie légère, qui, toujours soutenue par la cavalerie de la garde, prit la tête de la colonne.

Les hussards de *Szeckler* et les chevau-légers d'Oreilly montrèrent beaucoup d'intrépidité; ils tinrent ferme sur la position que l'infanterie russe venait de quitter, et tentèrent même une dernière charge sur la cavalerie française; elle fut repoussée par les chasseurs de la garde, dont le général Gardanne, gouverneur des pages, avait pris le commandement; il fit prisonnier le général Wimpfen, et força enfin cette brave cavalerie légère autrichienne à profiter du dernier instant qui lui restait pour se sauver, en défilant par la digue de *Satschan* sous le feu meurtrier de l'artillerie.

Les dernières pièces de l'ennemi furent enlevées à la baïonnette, et les deux batail-

lons qui les soutenaient furent détruits; le reste de l'infanterie russe s'enfuit en déroute sur les hauteurs de *Menitz* et ne put se rallier. Poursuivis de tous côtés, et n'ayant plus d'appui, ces malheureux soldats voulurent aussi traverser, sur la glace, l'étang de *Menitz*; ils s'y jetèrent en foule, la glace se rompit, et la plupart y périrent. Ceux qui purent passer, et échapper à ce second désastre, se réunirent au-delà des étangs, à la cavalerie autrichienne. Le général Junot, premier aide-de-camp de l'empereur Napoléon, prit le commandement des chasseurs et des dragons de la garde impériale, et reçut l'ordre de passer la digue et de poursuivre l'ennemi.

Ainsi finit cette mémorable journée; l'armée victorieuse couronna, par ses feux de bivouac, les positions qu'avait occupées la veille l'armée alliée. Le centre et l'aile droite de celle-ci, après des pertes énormes et dans le dernier état de délabrement, se retirèrent en arrière d'*Austerlitz* dans la position de *Hodiegitz*, et vers minuit, marchèrent sur *Czeitsch*, se dirigeant vers la Hongrie. Quant

à l'aile gauche, presque entièrement détruite, prise ou dispersée, à peine quelques bataillons ( moins de six mille hommes ) purent se rallier à la cavalerie autrichienne, et au corps du général Kienmayer qui avait pris poste à *Niskowitz* sur la route de Hongrie, à peu près à trois lieues du champ de bataille. La pluie qui survint, et le dégel subit achevèrent de mettre les débris de l'armée combinée dans la plus grande confusion. Le général Kienmayer, qui seul avait pu conserver son artillerie, fut obligé de l'abandonner.

Comme le savent tous les militaires qui se sont trouvés à de grandes batailles, il est presque impossible de connaître exactement les pertes des deux partis; mais il est certain que dans cette courte et sanglante journée, les pertes que firent les alliés comparées à celles des Français, furent au-delà de tous les calculs de probabilité, surtout si l'on considère que les Français étaient assaillans et moins nombreux; les rapports de leurs états-majors n'accusèrent que huit cents hommes

tués sur le champ de bataille, et six mille blessés; cent cinquante prisonniers furent repris : il y eut beaucoup de chevaux tués, beaucoup de pièces démontées, mais aucune ne tomba au pouvoir de l'ennemi. Une seule aigle fut enlevée: la force de l'armée française était tout au plus de soixante-cinq mille combattans, et les réserves d'infanterie de la garde ni la division de grenadiers ne donnèrent.

L'armée combinée, dont toutes les troupes furent engagées, était de quatre-vingt-deux mille combattans, et le nombre de ceux mis hors de combat fut évalué à plus de quarante mille; parce que l'on compta près de dix mille morts sur le champ de bataille, que dix-neuf mille Russes et six cents Autrichiens furent faits prisonniers, et que vraisemblablement plus de dix mille autres furent blessés, dispersés ou perdus. Quoique le nombre des morts puisse paraître exagéré, on conçoit que les charges réitérés à la baïonnette, le feu de l'artillerie sur des masses resserrées dans les fonds, et les désastres des

lacs, dûrent le rendre très-considérable dans le parti vaincu. Trois lieutenans-généraux, six généraux-majors, vingt officiers supérieurs, et plus de huit cents autres officiers, se trouvèrent parmi les prisonniers; les pertes en matériel ne furent pas moindres, quarante-cinq drapeaux, cent quatre-vingt-six pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie, tous les gros équipages, et une quantité de chevaux furent les trophées et le butin des vainqueurs d'*Austerlitz*.

Napoléon, après avoir vu sur les bords des lacs les derniers rayons du jour éclairer cet affreux spectacle, parcourut le champ de bataille pendant une partie de la nuit, visitant chaque bivouac, hâtant les secours pour les blessés, félicitant, remerciant ses braves d'une victoire si complète et si promptement obtenue. Il s'arrêta après minuit à la maison de poste de *Posorzitz*, à la gauche du champ de bataille, et à l'embranchement de la route d'*Olmütz* et de celle d'*Austerlitz*.

Vers quatre heures du matin, le prince Jean de Lichtenstein, envoyé dès le soir par

l'empereur d'Autriche, arriva, conduit par un aide-de-camp du maréchal Bernadotte, aux avant-postes duquel il s'était présenté en parlementaire; il avait passé presque toute cette nuit obscure et pluvieuse à chercher vainement le quartier-général français. Sa mission était pressée; il venait au nom de son souverain qui commandait l'armée combinée, demander un armistice, et proposer une entrevue, afin d'en régler plus promptement les conditions, en attendant qu'on pût négocier une paix séparée. Napoléon accueillit le prince de Lichtenstein; il voyait avec plaisir que l'empereur d'Autriche sentît la nécessité de se séparer de la coalition, et que les premières paroles de paix lui fussent apportées par un général que l'estime des deux armées, et la juste confiance de son souverain rendaient si digne d'une telle mission. Il ne pouvait cependant arrêter à l'instant le mouvement de ses colonnes, et ne pas recueillir les premiers fruits de sa victoire; il accepta seulement pour le lendemain 4 décembre, l'entrevue avec l'empereur François II, et

promit de se rendre sur la route d'*Austerlitz* à *Goeding*, au point où se trouveraient les avant-postes de l'armée française.

La résolution précipitée qui, avant que les deux empereurs pussent connaître les vrais résultats de la bataille, avait donné lieu à la mission du prince Jean de Lichtenstein, prouvait assez le désordre et l'embarras des alliés. Napoléon se hâta d'en profiter, et dès la pointe du jour, toute l'armée française fut mise en mouvement, à la poursuite de l'ennemi.

Le prince Murat qui, dès le soir, avait poussé des détachemens sur *Rausnitz* et *Wischau*, eut ordre de suivre cette route avec sa cavalerie jusqu'à *Olmütz*, et de faire insulter cette place ; il s'avança jusqu'à *Prosnitz*, et dirigea de gros détachemens sur *Kremsir*.

La division de grenadiers du général Oudinot pris position à *Rausnitz*.

Le maréchal Lannes, avec le reste de son corps, suivit d'abord, sur la route d'*Olmütz*, le mouvement de la cavalerie, et reçut

ensuite l'ordre de se porter par *Buchowitz* sur *Stanitz*, pour gagner le flanc droit des alliés.

Le corps du maréchal Bernadotte, colonne du centre, marcha directement par la route de Hongrie, d'*Austerlitz* à *Goeding*.

Le maréchal Soult, qui avait fait bivouaquer ses trois divisions, la droite à *Menitz*, et la gauche à *Sokolnitz*, et avait porté à *Satschan*, au-delà des étangs, cinq bataillons d'infanterie légère, détacha le général Schinner avec une forte avant-garde, et le dirigea sur *Gaya*. Il reçut l'ordre de marcher avec tout son corps d'armée sur *Urchschutz*, en prenant le chemin de la montagne.

Le maréchal Davoust eut ordre de faire partir sur-le-champ de *Nikolsburg* la division du général Gudin qui, n'ayant pu arriver jusqu'au champ de bataille, se trouvait là très-heureusement placée, et de la porter rapidement à *Goeding*, tandis qu'il y dirigerait lui-même la division du général Friant, en passant par *Auspitz*, afin de gagner le flanc gauche des alliés.

Cette disposition tendait à envelopper l'armée alliée, en resserrant ses flancs, et à couper sa ligne de retraite, ou sur *Goeding,* ou sur *Hradish,* pour s'assurer du parti qu'aurait pris l'ennemi. Le général Bertrand, avec le 21e de chasseurs et le 8e de hussards, soutenus par deux escadrons de la garde, poussa jusqu'à *Buchowitz,* à la rive droite de la Marche, tout près de *Hradish.*

Tous ces ordres de mouvement furent expédiés de la poste de *Posorsitz;* et pendant qu'ils s'exécutaient, l'empereur Napoléon, traversant le champ de bataille, se rendit à *Austerlitz,* au château du prince de Kaunitz, où il établit son quartier-général.

Les alliés ayant quitté la position d'*Hodiégitz,* marchèrent sur *Czeitsch,* route de *Goeding :* ils y arrivèrent dans la matinée du 3 décembre.

Le reste de la colonne du général Doctorow, suivant de son côté la route de Hongrie, rouva à *Niskowitz* le corps du général Kienmayer, qui forma l'arrière-garde de l'armée

combinée. Ce général, à l'approche de l'avant-garde française, se replia sur le prince Bagration qui, pendant que l'armée alliée, sur une seule colonne, filait rapidement sur *Goeding*, tenait la position d'*Urschutz* pour couvrir sa retraite : il y fut attaqué ce même jour, lendemain de la bataille, par les reconnaissances des Français, et se replia, à son tour, sur le général Kienmayer qui se plaça devant lui sur les hauteurs de *Nasedlowitz*.

Le lendemain 4 décembre, l'armée alliée passa la March, et arriva à *Hollitsch* extrêmement affaiblie, ayant encore perdu ou laissé en arrière un grand nombre de soldats; l'empereur Alexandre logea au château d'*Hollitsch*, l'empereur d'Autriche resta à *Czeitsch* pour se rendre à son entrevue avec l'empereur Napoléon.

Il était convenu qu'il y aurait armistice dès la pointe du jour; les postes du général Kienmayer furent cependant attaqués sur les hauteurs de *Nasedlowitz*, et le prince Bagration se retira derrière *Czeitsch*. Le feu cessa bientôt; on s'expliqua pour la suspen-

sion d'armes. Un espace d'une demi-lieue fut laissé libre et neutre entre les avant-postes des deux armées. Les Français avaient pris position et formé plusieurs lignes en avant d'*Urschütz*.

L'empereur Napoléon s'était rendu à ses avant-postes près de *Sarutschitz*, et avait fait établir son bivouac auprès d'un moulin, à côté de la grande route ; il y attendit l'empereur d'Autriche, alla au-devant de lui dès qu'il eut mis pied à terre, et l'invitant à s'approcher de son feu de bivouac : « Je vous « reçois, lui dit-il, dans le seul palais que « j'habite depuis deux mois. — Vous tirez « si bon parti de cette habitation, qu'elle « doit vous plaire, » répondit en souriant François II.

Les officiers de leur suite s'étant éloignés, les deux monarques s'entretinrent seuls pendant près de deux heures. On rapporta, on publia peu de temps après divers traits de leur conversation, de laquelle il n'a pu rester aucun témoignage authentique. On dut conjecturer que Napoléon avait saisi cette

occasion d'imputer à l'Angleterre les malheurs de la guerre, et tout le sang qui venait d'être versé; qu'il expliqua sa conduite politique par l'intérêt général des états du continent, et justifia les vues ambitieuses qui lui étaient reprochées par le besoin d'affermir avec sa couronne les nouvelles destinées de la France. On doit croire aussi qu'il ne fut pas moins flatté de traiter d'égal à égal, et en personne, avec le souverain encore alors le plus puissant, que d'avoir vu fuir devant ses jeunes aigles les vieilles aigles des Césars. Sans doute, cette fois, ce fier conquérant se montra généreux et modéré en accordant la paix, même à de dures conditions; car il pouvait achever la destruction de l'armée combinée. Mais il n'est pas vraisemblable que l'empereur d'Allemagne, en demandant la paix, ait témoigné son mépris pour la conduite de l'Angleterre; bien moins encore l'aurait-il exprimé au nom de son allié l'empereur de Russie. Il faut lire avec méfiance les anecdotes de ce genre, insérées dans les bulletins publiés par Napoléon, et

les considérer comme des ruses de guerre.

François II supporta dignement la mauvaise fortune des armes, et n'abaissa pas son caractère jusqu'à ce désaveu ; il se détermina sans hésiter aux sacrifices qui pouvaient le plus promptement limiter la conquête, faire cesser l'occupation des provinces qu'il pouvait recouvrer, et surtout conserver son armée. Napoléon promit d'arrêter la marche de ses colonnes, et de ne pas poursuivre l'armée russe, sous la condition qu'elle se retirerait en Russie, et que l'empereur Alexandre ferait évacuer immédiatement par ses troupes, l'Allemagne, et la Pologne autrichienne et prussienne. L'empereur d'Autriche engagea sa parole, et invita l'empereur Napoléon à s'assurer directement des intentions de son auguste allié, en lui dépêchant un de ses aides-de-camp.

Le général Savary fut chargé de cette mission, et accompagna l'empereur François II à son retour. En arrivant à *Hollitsch* avec le général Stutterheim, il vit de près le désordre affreux de l'armée russe

qui, n'ayant presque plus d'artillerie, ni de munitions, ni de bagages, était à peu près hors d'état de combattre. Introduit près de l'empereur Alexandre par le prince Czartorinski, il lui fit connaître la stipulation convenue dans l'entrevue des deux empereurs, et reçut sa parole qu'elle serait fidèlement exécutée. L'empereur Napoléon n'exigeant point d'autre garantie de l'ancien ami du premier consul, le général Savary porta sur-le-champ au maréchal Davoust, à *Josephdorff*, l'ordre d'arrêter ses divisions. Le maréchal avait déjà repoussé de *Goeding* les postes du général Merfeldt, et se préparait à passer la March pour envelopper l'armée russe, coupée de la route de *Hradisch*, et la tourner entièrement, en la dépassant sur la route de Hongrie.

Le lendemain 6 décembre, le maréchal Berthier et le prince Jean de Lichtenstein signèrent, à *Austerlitz*, l'armistice conclu entre les deux empereurs de France et d'Autriche, voulant (ce sont les termes du préambule) arriver à des négociations définitives,

pour mettre fin à la guerre qui désolait les deux états. Cet armistice devait durer jusqu'à la conclusion de la paix, ou jusqu'à la rupture des négociations. Les conditions étaient renfermées dans trois articles; le premier, traçait la ligne des deux armées : cette ligne laissait aux Français, en Moravie et en Bohême, les cercles qu'ils occupaient, tout le pays à la rive droite de la March, jusqu'à son embouchure dans le Danube, et comprenait cependant *Presbourg*. Toute la Haute et Basse-Autriche, le Tyrol, l'état de Venise, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie étaient en totalité en-deçà des avant-postes français. Par l'article deux, l'armée russe était tenue d'évacuer les états d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne, savoir : la Moravie et la Hongrie, dans l'espace de quinze jours, et la Gallicie dans l'espace d'un mois. L'article trois prohibait toute espèce de levée en masse et d'insurrection en Bohême et en Hongrie, comme aussi l'introduction de toute armée étrangère sur le territoire de la maison d'Au-

triche. Cette dernière précaution relative aux armemens de la Prusse était superflue après la bataille gagnée, mais elle dégageait le cabinet de Berlin, et mettait à l'aise la diplomatie du comte d'Haugwitz. La ville de *Nicolsburg* fut indiquée pour la réunion des négociateurs. *Presburg* fut ensuite préféré, sur la proposition qu'en fit M. de Talleyrand.

L'empereur de Russie quitta *Hollitsch* le 7 décembre pour retourner en poste à *Pétersbourg*. Napoléon renvoya, sans échange, tous les prisonniers de la garde russe, et le prince Repnin, colonel des chevaliers-gardes. Ce qui restait des deux armées de Kutusow et de Buxhowden, se mit en marche sur trois colonnes : la 1re prit le chemin de Cracovie et *Therespol*; la 2e celui de *Kaschau*, *Lemberg* et *Brody*, et la 3e celui de *Cizrnau*, *Watrel* et *Hussiatin*.

Les dernières hostilités eurent lieu en Bohême le jour même de la première suspension d'armes et de l'entrevue des empereurs. L'archiduc Ferdinand, qui n'avait

pu en être informé, profita de sa supériorité de forces et de la position avantageuse qu'il occupait sur les hauteurs de *Stecken*, pour attaquer près d'*Iglau* les deux divisions bavaroises que le maréchal Bernadotte y avait laissées sous les ordres du général de Wrede. Le prince avait réuni à sa cavalerie échappée aux désastres d'*Ulm* et à la poursuite de Murat, les détachemens qu'il avait ralliés en Bohême, l'artillerie tirée des places fortes, et les levées de milices qu'il avait pressées avec activité. Le corps d'observation bavarois, qui n'était que de neuf à dix mille hommes, n'étant pas soutenu, fut forcé de se replier; les Bavarois se battirent avec beaucoup de courage et d'obstination; le général de Wrede, après une perte considérable, évacua *Iglau* pendant la nuit. Le maréchal Bernadotte ne reçut que le 7 décembre l'ordre de retourner, avec ses deux divisions françaises, à *Iglau*. Il écrivit à l'archiduc Ferdinand pour réclamer les cinq à six cents prisonniers que ce prince avait faits.

Nous ne devons point passer sous silence

la proclamation que Napoléon fit mettre à l'ordre, et répandre dans son armée; nous n'en rappellerons ici que ce peu de mots : « Soldats, je suis content de vous....; vous « avez décoré vos aigles d'une gloire immor- « telle.... Mon peuple vous reverra avec joie, « et il vous suffira de dire : J'étais à la ba- « taille d'*Austerlitz*, pour que l'on vous ré- « ponde : Voilà un brave.... »

Avant de quitter *Austerlitz*, il fit partir les dix-huit mille prisonniers russes, dont la ville de *Brünn* était encombrée. On en forma plusieurs colonnes, qui furent conduites en France, escortées à raison d'un soldat français pour dix Russes. Au lieu de diriger ces colonnes de prisonniers par la route la plus courte, sur le pont de *Krems*, on leur fit traverser avec beaucoup d'appareil la ville et les faubourgs de *Vienne*. Napoléon ne négligea jamais une occasion de frapper l'imagination des peuples, et de leur laisser de profonds souvenirs.

De retour à *Brünn* le 7 décembre, l'empereur s'occupa d'abord des cantonnemens de

son armée. Ses dispositions pour l'emplacement des divers corps d'armée, furent toutes motivées dans la supposition de la rupture des négociations qui allaient s'ouvrir, et de la reprise des hostilités. Nous les rapportons ici sommairement.

Le maréchal Lannes resta en Moravie, prit le commandement des cercles de *Brünn*, de *Znaïm*, de la partie du cercle d'*Olmütz*, comprise dans la ligne de démarcation et du cercle de *Hradisch* jusqu'à la rive droite de la March. Son corps d'armée y fut cantonné, à l'exception de la division des grenadiers du général Oudinot qui avait reçu l'ordre de se rendre à *Vienne*. Outre la cavalerie légère attachée à son corps d'armée, la division de dragons du général Walther fut détachée de la réserve, et mise à la disposition du maréchal. Ses avant-gardes furent placées à *Prosnitz*, *Kremsir* et *Czeitsch*; on lui recommanda de tenir la citadelle de *Brünn* dans le meilleur état de défense, et bien approvisionnée.

Le prince Murat fit cantonner toute sa

cavalerie légère le long de la rive droite de la March, depuis l'embouchure de la Taya, jusqu'au Danube; les deux divisions de dragons dans la Basse-Autriche, sur les deux rives du fleuve, et les deux divisions de cuirassiers dans les environs de *Vienne*.

Le maréchal Bernadotte prit le commandement du cercle d'*Iglau* en Moravie, et du cercle de *Thabor* en Bohême; il y réunit les divisions françaises et bavaroises, et fut chargé de garder de ce côté la ligne de démarcation, en observant le corps de l'archiduc Ferdinand et les mouvemens des Prussiens, selon les circonstances.

Le maréchal Soult occupa *Vienne* et ses environs, sur les deux rives, avec ses trois divisions; celle du général Saint-Hilaire dans la ville; celle du général Legrand dans les villages de la rive droite, au-dessous de *Vienne*, et celle du général Vandamme, sur la rive gauche, dans la plaine appelée le *Marchfeld;* sa cavalerie légère borda la frontière de Hongrie, à la rive droite du Danube.

Le maréchal Davoust eut ordre de réunir

son corps d'armée à *Presbourg;* il s'y rendit avec les deux divisions des généraux Friant et Gudin. Celle du général Caffarelli resta sous les ordres du maréchal Lannes, devant rentrer à ce corps d'armée aussitôt que la division de grenadiers irait la remplacer.

Le général Marmont, qui après la jonction de l'archiduc Jean et de l'archiduc Charles, et leur marche sur son flanc gauche, avait dû se retirer de *Gratz*, reçut ordre d'y rentrer, conformément à la convention d'armistice, et d'occuper jusqu'à la paix définitive la Styrie, dont il prit le commandement.

Le maréchal Ney, qui depuis l'entière évacuation du Tyrol en avait remis la garde aux troupes bavaroises, réunit les siennes à *Clagenfurth*, occupa et commanda la Carinthie.

Le maréchal Augereau, resté en réserve en Souabe avec deux divisions, reçut ordre de les diriger par *Hailbron* et d'*Armstadt* sur *Mayence*, pour se porter au secours de la Hollande, si les circonstances l'exigeaient.

Le maréchal Masséna cessa de commander en chef l'armée d'Italie, dont la dislocation lui fut prescrite de la manière suivante : 1°. former, pour le commander en personne, le 8ᵉ corps de la Grande-Armée avec vingt-quatre mille hommes d'infanterie en trois divisions, douze régimens de cavalerie dont quatre de chasseurs, quatre de dragons, quatre de cuirassiers, quarante pièces d'artillerie, etc. Avec ce 8ᵉ corps ainsi composé, se rendre à *Laybach*, prendre le commandement de la Carniole, de l'Istrie et du comté de Goritz, et se mettre en correspondance avec le maréchal Ney et le général Marmont. 2°. Former, pour le général Gouvion-Saint-Cyr, un corps d'armée de trente mille hommes dont plus de moitié de troupes françaises, et le reste de Polonais, de Suisses ou d'Italiens, en y comprenant tout ce qui composait le corps que ce général avait amené de Naples, et lui donnant le plus d'artillerie possible. 3°. Après avoir formé le 8ᵉ corps de la grande armée, et celui du général Saint-Cyr, remettre au prince Eugène, vice-

roi d'Italie, le commandement du pays Vénitien, et toutes les troupes françaises non employées dans l'organisation des deux corps d'armée.

Le général Saint-Cyr fut nommé général en chef commandant l'armée de Naples destinée à marcher contre les Anglo-Russes; prévenu des ordres donnés au maréchal Masséna pour la composition de cette armée, il reçut directement celui d'y réunir les garnisons de *Livourne* et d'*Ancône*, de ne laisser qu'un bataillon italien dans le fort d'*Ancône*, et de se mettre en marche sur-le-champ, pour aller prendre position dans les états du Saint-Père, sur la frontière du royaume de Naples.

Le prince vice-roi prenant le commandement militaire du royaume d'Italie, et de tout le pays conquis par l'armée française, eut ordre de réunir à *Padoue* un corps composé d'une division française, d'une réserve de gardes nationales italiennes, et de deux régimens de cavalerie pour contenir la garnison que le général Bellegarde, en se reti-

rant par mer, sur *Trieste*, avait laissée à *Venise*.

Ces dispositions générales, qui, comme on le voit, embrassaient tout le théâtre de la guerre, furent arrêtées et les ordres expédiés par le major général le 8 décembre. Napoléon y fit joindre des instructions particulières sur la discipline des troupes cantonnées, et sur la manière de les faire subsister, sans désordre, aux dépens du pays. Il recommandait qu'on se hâtât de faire rejoindre tous les hommes restés en arrière; il pressait l'envoi des nouveaux conscrits, ordonnait des remontes, rapprochait les dépôts. Il répétait souvent dans ses ordres : « Qu'il ne « fallait pas se fier à l'armistice; que la « guerre n'était pas finie, et que chacun « devait se préparer à rentrer en campagne « dans le moindre délai. »

Il ne fut pas moins prompt à cueillir les premiers fruits de sa victoire, en assignant sur les tributs des pays conquis les récompenses pécuniaires qu'il accorda à la Grande-Armée. Le jour même de son arrivée à

*Brünn*, il dicta à son ministre secrétaire-d'état, M. Maret, qui s'était rendu à *Austerlitz*, le décret par lequel il frappait sur l'Autriche, la Moravie, et les autres provinces de la maison d'Autriche, une contribution de cent millions de francs. Indépendamment de cette somme, dont il se réserva de régler la distribution, il ordonna que tous les magasins de sel, de tabac, d'effets, d'armes, de munitions, qui ne seraient pas nécessaires à l'armée, fussent vendus, et que le produit en fût employé à payer à chaque officier ou soldat blessé trois mois de solde en gratification. Il accorda de fortes pensions à toutes les veuves de ceux qui avaient été tués à la bataille d'*Austerlitz*; il adopta leurs enfans des deux sexes, et décréta qu'ils ajouteraient son nom à leur nom de baptême et de famille, et qu'ils seraient tous élevés à ses frais dans les palais de *Rambouillet* et de *Saint-Germain*.

Ces actes faisaient éclater la puissance du vainqueur; et faisant aussi sentir tout son poids, ils ne pouvaient manquer de hâter les négociations, et d'en aplanir les diffi-

cultés. M. de Talleyrand se rendit à *Brünn;* il parcourut le champ de bataille, encore couvert de morts, avec le maréchal Lannes « qui lui montra, disait-il, là où le carnage « avait été le plus horrible, comment on « avait taillé ses plumes à coups de sabre. » Le prince Jean de Lichtenstein, et le comte de Giulay, chargés des pleins pouvoirs de l'empereur François II, se réunirent à *Brünn* à M. de Talleyrand, chargé seul de traiter au nom de l'empereur Napoléon. Les dispositions faites à *Nicolsburg,* pour l'ouverture des conférences, devinrent inutiles; les plénipotentiaires furent plus convenablement placés à *Presburg,* à une égale distance du palais de *Schoenbrünn,* où le quartier-général français fut établi, et d'*Hollitsch,* résidence où se fixa l'empereur d'Autriche.

Le ministre prussien, comte d'Haugwitz, suivit de près, à *Brünn,* M. de Talleyrand, près duquel il avait été renvoyé peu de jours avant la bataille, sans avoir pu remplir directement sa mission : cette fois, il fut bien accueilli; au lieu de présenter l'*ultimatum,*

il ne parla que de neutralité et de bonne harmonie. Cependant Napoléon, bien informé du progrès des Anglais à cette cour, ne doutait point que le débarquement de dix mille hommes de troupes hanovriennes et britanniques aux bouches de l'Elbe et du Weser; leur réunion avec le corps russe du général Tolstoy, et l'occupation du Hanovre qui s'en était suivie, n'eussent été concertées avec le cabinet de Berlin. La proclamation du général Don, ses conférences avec le duc de Brunswick, commandant l'armée prussienne en Basse-Saxe, et la prompte évacuation de l'électorat, en faisaient foi. Si les Français eussent été battus à *Austerlitz*, le fameux *ultimatum* aurait servi de manifeste. Le roi de Suède, qui dès le 18 novembre était arrivé à *Lunebourg*, pour y prendre le commandement de l'armée russe et suédoise, aurait suivi le mouvement de l'armée prussienne, et Napoléon ayant à faire face à l'armée combinée des deux empereurs, aurait été attaqué sur ses derrières par des forces presque aussi considérables. Son génie, une

incomparable armée, et les fautes de ses adversaires, l'ayant fait triompher au moment où le péril était le plus grand, tout le plan des alliés fut renversé d'un seul coup. L'accord entre les trois puissances fut rompu, et la Prusse qui, en s'engageant la dernière, n'avait voulu frapper qu'à coup sûr, affecta de n'être intervenue que comme puissance médiatrice. M. d'Haugwitz soutint ce rôle près de l'empereur Napoléon, avec d'autant plus de succès, qu'il s'était constamment opposé à l'alliance avec l'Angleterre. Il servit bien son gouvernement, en préparant le changement de système qu'exigeaient les circonstances, et rentrant dans celui de neutralité armée, que la Prusse aurait dû ne jamais abandonner.

Fidèle au traité d'alliance offensive et défensive, gardant la foi jurée sur le tombeau du grand Frédéric, l'empereur Alexandre, avant son départ d'*Hollitsch*, avait dépêché à *Berlin* son aide-de-camp, le prince d'Olgorouki, pour mettre à la disposition du roi tout ce qui lui restait de troupes en état

de tenir la campagne. Le grand-duc Constantin alla lui-même réitérer cette offre; mais elle ne fut point acceptée. On avait déjà reçu à *Berlin* les premiers rapports du comte d'Haugwitz, et le général Pfühl avait été envoyé au quartier-général français pour offrir à Napoléon la médiation du roi. Le conquérant, qui distribuait des couronnes à ses alliés, fit entendre au ministre prussien que la cession de l'électorat de Hanovre pourrait être, à la paix générale, le prix de la conduite que tiendrait la Prusse à son égard. Il publia dans le bulletin de l'armée : « Qu'il était satisfait des explications don« nées par M. d'Haugwitz; que toutes les in« trigues avaient échoué devant la volonté « du roi; que la Prusse ne pouvait avoir « un ami plus solide et plus désintéressé que « la France. »

Le 12 décembre, dixième jour depuis la bataille d'*Austerlitz*, tous les corps de la Grande-Armée étant placés, comme nous l'avons dit plus haut, l'empereur Napoléon rentra à son quartier-général au palais de *Schoen-*

*brünn.* Il y reçut le lendemain la députation des maires de *Paris;* ils venaient le complimenter sur les succès obtenus à l'ouverture de la campagne, et le remercier du don qu'il avait fait à la capitale des premiers drapeaux et des canons enlevés à l'ennemi au combat de *Vertingen;* et dans le peu de jours qu'ils avaient employés à faire ce voyage, de plus grandes victoires avaient succédé à celles qu'ils venaient célébrer. Ils trouvèrent l'empereur dans la magnifique résidence de Marie-Thérèse, aux portes de la capitale conquise, et dictant la paix après avoir détruit deux armées.

Sans se laisser éblouir par ces triomphes, Napoléon, qui ne voulait se relâcher d'aucune des conditions qu'il avait imposées, se préparait sérieusement à reprendre les hostilités; il ne se permit aucun repos pendant son séjour à *Schoenbrünn.* Il passait de fréquentes revues, soit des divisions du corps du maréchal Soult, soit des troupes dont les cantonnemens se trouvaient à portée. Dans une de ces revues, il reprocha durement au

4e régiment d'avoir laissé enlever son aigle, et ne consentit à lui en donner une autre que lorsqu'il se fut assuré que les trois sous-officiers qui l'avait successivement portée, avaient été tués en la défendant, et que presque tout le peloton était resté sur le champ de bataille. Plus la négociation avançait à *Presbourg*, et plus il mettait d'ardeur et d'activité dans ses nouveaux apprêts. Il mandait à Masséna : « Il ne faut pas s'endor- « mir sur l'armistice : la guerre n'est pas « finie. Faites reposer vos troupes; pourvoyez « à tous leurs besoins; car d'un moment à l'au- « tre, vous recevrez l'ordre de combattre. »

M. de Talleyrand, inflexible sur les cessions de territoire, bases données pour le traité, mit beaucoup d'habileté à écarter les difficultés de détail, et tout ce qui pouvait entraîner des délais. Il fut bien secondé par le vif désir que témoignait l'empereur d'Autriche, de délivrer ses peuples le plus tôt possible des maux dont ils étaient accablés. Quelque dures que fussent les conditions exigées, l'empereur François II s'empressa

d'y souscrire. La paix fut signée à *Presbourg* le 26 décembre 1805.

Cette paix fut accablante pour la maison d'Autriche : réduite à se rendre, pour ainsi dire, à discrétion, elle ne put repousser ni modifier aucune des conditions. Le système du traité fut de mettre l'empereur d'Allemagne hors d'état de prêter son appui aux ligues formées contre la France, à quelque prix que l'Angleterre les voulût acheter. Napoléon considéra tout le territoire autrichien comme une place conquise qu'il fallait démanteler; il ne se contenta pas de lui arracher ses frontières naturelles de l'est et du sud, le Tyrol et l'état Vénitien, mais il fit de ces mêmes frontières une ligne formidable; il constitua un état de choses évidemment hostile; c'était un investissement des possessions autrichiennes qui les resserrait dans le bassin du Danube, coupait leurs communications militaires ou commerciales, et rendait l'invasion aussi facile qu'imminente. Rien ne fut oublié par l'habile ministre français pour atteindre ce but, et sans doute il ne se dis-

simula pas qu'un traité de paix qui rompait tout équilibre, renfermait le germe de guerres nouvelles.

Il fut convenu que la France continuerait de posséder en toute souveraineté tous les pays et territoires au-delà des Alpes, régis par les lois et les administrations françaises, et dont la réunion et l'incorporation avaient été la cause de la guerre.

Les états de la république de Venise qui, par les traités de *Campo-Formio* et de *Lunéville*, avaient servi de compensation pour la perte de la Belgique, furent rétrocédés et réunis à perpétuité au royaume d'Italie. Les droits de cette couronne, sa séparation éventuelle de la France, sa succession, furent confirmés.

Napoléon comprenant, dans le traité, les princes allemands ses alliés, fit reconnaître le titre de roi aux électeurs de Bavière et de Wurtemberg, et stipula les cessions de provinces et de territoires dont il lui convint d'agrandir leurs états et ceux de l'électeur de Bade.

Telles furent les bases du traité de *Presburg*, qui fut rédigé avec autant de clarté que de prévoyance; des vingt-quatre articles dont il se compose, les dix-huit premiers renferment les dures lois du vainqueur; les six derniers sont relatifs à la restitution des prisonniers, à l'évacuation par l'armée française du territoire conservé, et à la remise des provinces cédées à la France et à ses alliés. Les ratifications des deux empereurs furent échangées le lendemain de la signature du traité, 27 décembre, et le même jour, l'empereur Napoléon eut une entrevue avec M. l'archiduc Charles au château de *Stammerdorff*, à trois lieues de *Vienne*. Cette conférence fixa l'attention et l'intérêt des deux armées; et c'était sans doute un heureux augure pour les amis de la paix et de l'humanité, que le rapprochement des généralissimes des deux nations. On prétendit que Napoléon avait proposé à l'archiduc de faire entrer la maison d'Autriche dans ses projets de conquête vers l'Orient, et dans des vues politiques opposées à celles de la

Russie, et que ce prince, se bornant à des considérations militaires sur les événemens de la campagne, n'avait répondu à ces ouvertures qu'avec une extrême réserve. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les deux illustres capitaines se donnèrent des preuves mutuelles d'estime, et l'archiduc accepta le présent d'une épée que lui offrit son digne adversaire.

Le 29 décembre, l'empereur Napoléon annonça la paix à la Grande-Armée par une proclamation dans laquelle, en recommandant le maintien d'une sévère discipline, il promettait à ses soldats qu'il les ferait tous rentrer en France avant six mois, afin qu'ils pussent partager l'allégresse publique; il semblait ne les devancer que pour leur préparer des fêtes triomphales. Il adressa aussi une proclamation aux habitans de *Vienne,* pour les féliciter, les louer de leur sage conduite, et des sentimens de fidélité qu'ils avaient conservés à leur souverain. Il laissa intact et comme un gage de sa satisfaction, l'arsenal de la bourgeoisie, propriété précieuse de la

ville de *Vienne*, où sont conservés les nombreux trophées enlevés aux Ottomans. Ayant ainsi terminé cette glorieuse campagne, il quitta le palais de *Schoenbrünn*, et arriva à *Munich* le 30 décembre 1805.

---



# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## DU QUATORZIÈME VOLUME.

---

*Suite des Ordres et de la Correspondance du major-général, avec les commandans en chef des corps d'armée, dictés par l'empereur Napoléon.*

*A M. le maréchal prince* MURAT.

A l'abbaye de Moelck, le 20 brumaire, à sept heures du matin.

L'ORDRE positif de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous ne dépassiez pas aujourd'hui *Burkersdorf*. Vous ferez connaître à M. le comte de Giulai que vous attendrez dans cette position demain jusqu'à dix heures du matin. (Vous ne ferez cependant aucun mouvement sans en prévenir sa majesté.)

L'empereur voit avec peine que vous n'ayez pas rempli ses intentions, puisque vous n'avez personne vis-à-vis les Russes, et que la volonté de sa majesté n'était pas qu'on se précipitât sur *Vienne* comme des enfans. Par cette négligence à exécuter les ordres de l'empereur, il s'ensuit que le maréchal Mortier est exposé à porter tous les efforts des Russes, et à être

écrasé. Vous voudrez donc bien faire occuper *Stadtt-ulm* le long du Danube, et même pousser des partis jusqu'à *Klosterneubourg*. L'empereur va donner des ordres à M. le maréchal Davoust.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

A l'abbaye de Moelck, le 20 brumaire.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous dirigiez votre marche sur *Vienne;* vos premiers postes, cependant, s'arrêteront à *Moedling*. Sa majesté vous recommande de faire respecter les palais de *Laxembourg* et de *Schoenbrünn*, et d'y faire mettre des sauve-gardes.

Le général Marmont partant de *Léoben*, il est possible qu'on puisse couper quelque chose de *Léoben* à *Vienne*, en marchant par *Neustadt*. Mettez-vous en communication avec le général Marmont, et envoyez des troupes pour prendre tout ce qui serait entre vous deux.

Éclairez *Neustadt*, et envoyez aussi une forte reconnaissance sur le Danube, du côté de *Schwtadt*.

*A M. le maréchal* SOULT.

A l'abbaye de Moelck, le 20 brumaire an XIV, à neuf heures du matin.

IL faut vous conduire dans la journée d'aujourd'hui selon les circonstances. Si, comme il y a lieu de le

penser, les Russes ont dirigé leur retraite par la rive gauche sur *Vienne*, il faut vous porter sur *Vienne*, en ayant toujours des postes sur le Danube, et ayant toujours une colonne de cavalerie qui longe ladite rivière.

Si au contraire les Russes remontent le Danube pour marcher au maréchal Mortier, vous suivrez ce même mouvement, afin de passer le plus tôt possible pour marcher au secours de ce maréchal; et enfin si l'ennemi s'était jeté dans l'intérieur des terres pour gagner, soit la Bohême, soit la Moravie, vous vous dirigerez sur *Vienne;* et comme le prince Murat a ordre de ne pousser aujourd'hui ses postes que jusqu'à *Burkersdorf*, il est nécessaire que vous vous arrangiez pour pouvoir vivre, ne pas vous tenir trop serré, et vous tenir toujours à même de passer le Danube, si cela devenait nécessaire.

*A M. le maréchal* Soult.

Saint-Poelten, le 20 brumaire an XIV, à quatre heures après midi.

L'Empereur, monsieur le maréchal, n'approuve pas le mouvement que vous faites : son intention n'est pas de laisser les Russes sur ses flancs. Rendez-vous de votre personne à *Mautern;* mettez-vous en correspondance avec le maréchal Mortier qui, ce matin, marchait sur *Stein;* placez vos divisions en échelons

où elles se trouvent, de manière que s'il se confirmait que les Russes prennent fortement position à *Stein*, et y attendent la deuxième armée, vous puissiez concentrer vos forces le long du Danube, pour vous servir des bateaux du maréchal Mortier pour passer sur la rive gauche.

L'empereur reste à *Saint-Poelten*, exprès pour attendre dans la nuit l'issue de la reconnaissance que vous allez faire.

*Au maréchal* BERNADOTTE.

Saint-Poelten, 21 brumaire, à trois heures du matin.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, vient d'être instruit qu'il y a eu une affaire très-chaude hier à *Stein*. Il paraît que M. le maréchal Mortier, avec la division Gazan seule, aurait attaqué l'armée russe, et qu'il aurait éprouvé quelque échec, vu le nombre des ennemis.

Vous avez peut-être, à l'heure qu'il est, des nouvelles précises de cette affaire. Faites passer un officier à la rive gauche, afin d'avoir des nouvelles positives de la division Gazan, de celle Dupont et de la division batave. Vous devez avoir du pain et des bateaux avec la flottille que commande l'officier de marine de Lostanges. Jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de ce qui se passe sur la rive gauche, et jus-

qu'à ce que l'empereur vous ait fait parvenir de nouveaux ordres, il est nécessaire que vous restiez à l'abbaye de *Moelck*, et que vous envoyiez des patrouilles de cavalerie tout le long du Danube, avec quelques pièces d'artillerie légère, si elles peuvent y passer. Il serait nécessaire de faire la même chose en remontant le Danube, et faire reconnaître le lieu le plus favorable pour effectuer un passage. Enfin, voyez si le capitaine de frégate de Lostanges a assez de barques pour pouvoir jeter un pont. Enfin, monsieur le maréchal, prenez toutes les mesures pour avoir des nouvelles précises des troupes qui sont sur la rive gauche.

Faites dire de ma part au capitaine de Lostanges, qu'il doit rester à *Moelck* avec sa flottille jusqu'à nouvel ordre, et ne point descendre le fleuve.

*A M. le maréchal* SOULT.

Saint-Poelten, le 21 brumaire an XIV, à quatre heures du matin.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, vient d'ordonner à la division Saint-Hilaire de vous rejoindre à *Mautern*. Les deux autres divisions de votre armée resteront jusqu'à nouvel ordre dans la position qu'elles occupent.

M. le maréchal Bernadotte, avec son corps d'armée, restera toute la journée d'aujourd'hui à *Moelck*. L'em-

pereur séjourne à *Saint-Poelten*, et sa majesté ne peut, dans ce moment, vous donner aucun ordre, parce qu'elle ne sait pas bien ce qui s'est passé sur la rive gauche du Danube. Son intention est que vous placiez quelques petits postes sur la rive droite pour arrêter les bateaux qui descendraient le Danube, afin qu'ils ne tombent pas dans les mains des Russes. M. le maréchal Bernadotte a l'ordre d'envoyer des postes de cavalerie le long du Danube du côté de *Mautern*, lesquels doivent communiquer avec les vôtres.

Faites réunir, monsieur le maréchal, tous les moyens de passage que l'on pourra se procurer, et prenez tous les renseignemens possibles pour savoir si les Russes bordent le fleuve jusqu'à *Vienne*. Envoyez-nous, en grand détail, ce que vous aurez appris de ce qui s'est passé au corps du maréchal Mortier. L'empereur ordonne que vous placiez trois relais de cavalerie depuis *Mautern* jusqu'à *Alsdorf*, pour la correspondance, etc.

Je dois répondre à votre lettre, monsieur le maréchal, que si l'empereur n'a pas approuvé le mouvement que vous a ordonné le maréchal Murat, cela ne veut pas dire qu'il ait désapprouvé que vous l'ayez exécuté.

*Au prince* MURAT.

Saint-Poelten, le 21 brumaire an XIV, à six heures du matin.

L'EMPEREUR, mon prince, me charge de vous dire que les Russes sont toujours à *Krems;* qu'il y a eu hier un engagement très-chaud entre leur armée et la division Gazan. Les détails ne sont pas connus, mais il paraît que l'affaire a été à notre désavantage, quelque courage qu'aient déployé nos troupes, vu la grande supériorité en nombre de l'ennemi. L'empereur ne doute pas, mon prince, que vous n'ayez envoyé des postes à *Klosterneubourg,* pour tâcher de vous emparer du bac qui s'y trouve.

Malheureusement le maréchal Soult avait reçu votre ordre avant celui de l'empereur, et son corps d'armée était déjà enfourné sur *Vienne.* Le maréchal Soult avait une division qui était cantonnée près de *Mautern,* et qui eût été d'un grand secours dans la journée d'hier.

L'empereur me charge de vous dire qu'il a peine à concevoir comment, lorsque vous saviez qu'il était à l'abbaye de *Moelck,* vous avez cru devoir envoyer des ordres au maréchal Soult. Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles du maréchal Davoust qui ne partira qu'aujourd'hui, à la pointe du jour, de

*Lilienfeld*, et qui ne pourra donc arriver ce soir qu'à mi-chemin de *Modeling*.

L'empereur trouve, monsieur le maréchal, que vous ne lui rendez pas assez de compte; que vous auriez dû lui envoyer les députés de *Vienne*. Cette mesure était sage, puisque sa majesté était à *Moëlck*, et elle se plaint en outre de ce que vous ne l'informez pas de ce que ces députés ont dit.

Vous parlez de genres d'insurrection à *Vienne*, sans expliquer de quel sens. Enfin vous renvoyez sa majesté à ce que vous avez dit à son aide-de-camp, qui n'était pas présent à la conférence.

Dans des circonstances aussi importantes et aussi délicates, cette légèreté a étonné l'empereur. Mais dans le moment actuel, mon prince, la grande affaire est de passer le Danube, afin de déloger les Russes de *Krems*, en se jetant sur leurs derrières. L'ennemi coupera probablement le pont de *Vienne*. Si cependant il y avait possibilité de l'avoir en entier, il faut tâcher de s'en emparer. Cette considération seule peut forcer l'empereur à entrer dans *Vienne*; et dans ce cas, vous y ferez entrer une partie de votre cavalerie, et les grenadiers seulement. Il faut que vous connaissiez la force des troupes bourgeoises qui sont armées à *Vienne*. L'empereur imagine que vous avez fait placer quelques pièces de canon pour intercepter le passage sur le Danube, entre *Krems* et *Vienne*.

Il doit y avoir des partis de cavalerie sur la rive droite du fleuve, et vous n'en parlez pas à l'empereur dans votre rapport. Sa majesté trouve nécessaire de savoir à quoi s'en tenir, afin que s'il avait été possible d'intercepter le Danube au-dessous de *Vienne*, on eût pu le faire. La division du général Suchet restera avec une partie de votre cavalerie sur la grande route de *Vienne* à *Burkersdorf*, à moins que vous ne soyez maître du pont sur le Danube, s'il n'a pas été brûlé ; et dans ce cas, cette division s'y porterait, afin de pouvoir passer le fleuve avec votre cavalerie et vos grenadiers, et se mettre le plus tôt possible en marche pour tomber sur les communications des Russes. Je pense que l'empereur restera toute la journée à *Saint-Poelten*.

Sa majesté vous recommande, mon prince, de lui rendre compte fréquemment.

Quand vous serez à *Vienne*, tâchez d'avoir les meilleures cartes qui se trouvent des environs de *Vienne* et de la Basse-Autriche.

Si M. le général comte de Giulay se présente, ou toute autre personne, pour parler à l'empereur, envoyez-le en toute hâte ici.

La garde bourgeoise qui fait le service à *Vienne* doit avoir tout au plus cinq cents fusils.

Il vous sera facile, une fois à *Vienne*, d'avoir des nouvelles sur l'arrivée des autres colonnes russes,

ainsi que sur le projet des autres, en se cantonnant à *Krems*.

Vous aurez, pour tourner les Russes, et pour tomber sur leurs derrières, votre cavalerie, le corps du maréchal Lannes, et celui du maréchal Davoust. Quant aux corps des maréchaux Bernadotte et Soult, ils ne peuvent être disponibles que lorsqu'on saura définitivement le parti qu'auront pris les Russes.

Passé dix heures du matin, vous pouvez donc entrer dans *Vienne;* tâchez d'y surprendre le pont du Danube, et s'il est rompu, avisez à trouver les plus prompts moyens de passage du fleuve. C'est là la seule grande affaire dans ce moment. Si cependant avant dix heures M. de Giulay se présentait pour apporter des propositions de négociations, et qu'il vous engageât à suspendre votre marche, vous suspendriez votre mouvement sur *Vienne;* mais vous ne vous en occuperiez pas moins de trouver tous les moyens de passer le Danube à *Klosterbourg,* ou tout autre endroit favorable.

L'empereur ordonne que, depuis *Sigharts-Kirchen* jusqu'à *Vienne,* vous placiez de deux en deux lieues de France un poste de cavalerie de dix hommes, dont les chevaux serviront à relayer les officiers que vous enverrez pour rendre compte de ce qui se passera. Les hommes du même poste pourront porter les dépêches de *Sigharts-Kirchen* à *Saint-Poelten.*

Le maréchal Bessières fera placer des postes de la garde de l'empereur.

*A M. le maréchal* MORTIER.

Saint-Poelten, le 21 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, attend avec impatience des nouvelles de l'engagement que vous avez eu, et qui, d'après les bruits vagues qui nous sont parvenus, paraît avoir été très-sérieux.

Comme l'ordre que vous avez reçu vous prescrivait de vous éclairer à plusieurs lieues sur votre gauche, et surtout très en avant de vous, afin que vous pussiez connaître la force de l'ennemi avant que de vous engager, l'empereur devait croire que vous ne vous seriez point compromis avec des forces supérieures, et que vous l'auriez fréquemment prévenu des mouvemens de l'ennemi. Enfin nous attendons de vos nouvelles. Dans tous les cas, vous devez réunir vos divisions; et si vous étiez forcé à vous reployer, vous le feriez sur le territoire de *Lintz*, mais en nous donnant fréquemment des nouvelles. Ne sachant rien de ce qui s'est passé, je ne puis rien vous dire de plus positif.

Le maréchal Bernadotte, avec son corps d'armée, est à *Moelck*, où l'empereur l'a fait rester depuis qu'il a su que vous aviez eu un engagement.

Le maréchal Soult, de sa personne, est à *Mautern* avec une division.

Je vous répète que l'empereur attend avec impatience de vos nouvelles. L'empereur est à *Saint-Poelten.*

*A M. le maréchal* MORTIER.

Saint-Poelten, le 21 brumaire.

ORDRE.

VOTRE aide-de-camp, monsieur le maréchal, n'a pu arriver ici qu'à trois heures après midi, et l'empereur attendait avec bien de l'impatience le rapport de votre engagement.

Si les Russes restent dans la position où ils sont, ou s'ils marchent sur l'Inn, c'est une armée perdue. Le prince Murat, qui est aujourd'hui à *Vienne*, a l'ordre d'y passer le Danube pour se porter sur les derrières de l'armée russe. Quant à vous, monsieur le maréchal, vous formez le corps d'observation de la rive gauche. Vous pouvez faire passer vos blessés et tout ce qui peut vous embarrasser sur la rive droite.

Avec le reste de votre corps d'armée bien réuni, vous devez toujours vous retirer devant l'ennemi supérieur, jusqu'au pont de *Lintz;* vous préviendrez le général Reille, qui commande à *Lintz*, de tous vos mouvemens. Lorsque vous serez dans le cas de vous apercevoir que l'ennemi est attaqué par le prince

Murat, alors vous marcheriez sur lui de votre côté. Vous ne devez faire votre mouvement de retraite que devant des forces réelles, afin que l'ennemi ne vous mette pas à trois ou quatre marches de lui, par un corps d'observation peu nombreux.

L'empereur est extrêmement satisfait de la brave conduite des troupes, ainsi que de la bonne contenance que vous avez faite, monsieur le maréchal.

Prévenez fréquemment par la rive droite, de tous vos mouvemens et de tout ce qui se passera dans la journée de demain; j'ai établi une chaîne de postes de chasseurs, de l'abbaye de *Moelck* à *Vienne*, avec ordre de porter vos dépêches. Mettez-vous aussi en communication avec les postes qui sont sur la rive droite, afin d'avoir des nouvelles si l'ennemi évacuait cette nuit; dans ce cas, vous vous mettriez à sa poursuite, mais vous ne le feriez qu'avec toute la prudence nécessaire.

Vous ne devez pas perdre de vue que vous n'êtes que corps d'observation.

Il est arrivé sur un bateau à *Moelck* huit mille rations de pain qui sont à votre disposition.

*A monseigneur le prince Murat.*

Saint-Poelten, le 11 brumaire an XIV, à onze heures du soir.

ORDRE.

L'EMPEREUR vous donne l'ordre, mon prince, de tâcher de surprendre demain à la pointe du jour le passage du pont : ayez l'artillerie prête pour empêcher qu'on ne le brûle : entrez dans *Vienne;* nommez le général Hullin pour y commander la place, et envoyez des partis de cavalerie sur la route de *Brünn* et de *Weikersdorf.* Les Russes étaient encore dans la journée d'aujourd'hui à *Krems.* Exécutez tout ce que l'empereur vous a prescrit par la lettre qu'il vous a envoyée par le général Bertrand.

Les divisions Vandamme et Legrand suivront votre mouvement; faites en sorte que tous leurs bagages inutiles ne traversent pas la ville de *Vienne* ni le pont.

Avec les deux divisions du maréchal Lannes, vous vous dirigerez du côté de *Krems*, où sont les Russes; quant aux deux divisions du maréchal Soult, qui arriveront plus tard, elles prendront position sur la route de *Vienne;* il paraît que l'ennemi a une grande quantité de canons sur la rive gauche du Danube. Emparez-vous de tout cela. Laissez toujours des patrouilles de cavalerie pour pouvoir communiquer

avec l'empereur, qui attendra, avant de partir d'ici, d'avoir des nouvelles des Russes de *Krems*.

Vous n'oublierez pas d'envoyer des patrouilles de cavalerie sur la route de *Presbourg*.

Le général Marmont est arrivé à *Léoben* et à *Bruk*.

Envoyez fréquemment des nouvelles à l'empereur par les postes de cavalerie, et même toutes les trois heures; il suffit d'une lettre qui serait portée par les petits postes de cavalerie.

Il paraît que le résultat de la conférence de M. de Giulay n'a rien produit de satisfaisant.

*A M. le général* REILLE.

Saint-Poelten, le 21 brumaire, à minuit.

ORDRE.

Je vous préviens, général, que le corps d'armée russe, qui se trouve couper la route de *Vienne*, pourrait bien envoyer des partis sur *Lintz*. Vous devez donc y porter une attention particulière.

L'adjudant-commandant Le Camus, qui a le 21e de dragons, pourra éclairer les différentes routes; le général Klein, avec ses dragons, doit se replier sur le pont de *Lintz;* portez une grande surveillance sur tous ces mouvemens, afin de pouvoir défendre le pont, autant que vos moyens le permettront, et afin de le couper, s'il y avait lieu.

Tout ceci n'est que de précaution, car il n'est pas

probable qu'ils prennent ce parti, qui les conduirait sûrement à leur perte.

*Au général* Marmont.

Saint-Poelten, le 21 brumaire, à minuit.

Je vous préviens, général, que nous sommes entrés dans *Vienne*; il est nécessaire que vous envoyiez des espions, et que vous fassiez toutes les perquisitions possibles pour connaître les mouvemens du prince Charles : les uns disent qu'il doit passer par *Brixen*, *Spital* et *Saltzbourg;* d'autres, qu'il doit passer par *Clagenfurt* et *Rastadt;* il est impossible qu'à *Léoben* et à *Indembourg*, vous ne sachiez à quoi vous en tenir sur cela ; au reste, instruisez-moi de tout ce que vous apprendrez.

*A M. le maréchal* Soult.

ORDRE.

Saint-Poelten, le 21 brumaire an XIV, à onze heures du soir.

Tout me porte à penser que les Russes commencent leur mouvement cette nuit. A la pointe du jour le prince Murat tâchera de surprendre le pont de *Vienne*, et aussitôt il passera le Danube pour se porter sur les Russes. Vos deux divisions Vandamme et Legrand s'y porteront également. Ce que fera la division Saint-Hilaire dépendra de ce qu'aura fait l'ennemi à *Krems*, et de ce qu'aura fait le maréchal

Mortier. Prenez vos mesures pour arriver à votre corps d'armée avant qu'il n'entre à *Vienne*. Restez à la position où vous êtes, jusqu'à ce que le jour soit bien fait et qu'on ait quelques nouvelles de la position de l'ennemi. Laissez le colonel Franceschi avec son régiment, ainsi que la division Saint-Hilaire. Si elle pouvait se procurer des moyens de passage pour se mettre à la poursuite de l'ennemi, du moment que son évacuation sera bien carastérisée, ou que le prince Murat sera à sa hauteur, cela lui éviterait de passer par *Vienne*, et cela donnerait la journée de demain de repos à la division ; car je ne pense pas que le prince Murat puisse être vis-à-vis *Krems* avant après-demain. Enfin, ayez soin en entrant à *Vienne*, que tous ses bagages n'y entrent pas. Il serait aussi nécessaire que vous établissiez au débouché du défilé un officier d'ordonnance pour arrêter les traîneurs de votre armée, pendant l'espace d'une journée, et les faire ensuite rejoindre en masse. Par le retour de mon aide-de-camp, faites-moi connaître tout ce qu'il y a de nouveau. Si le prince Murat ne pouvait pas surprendre le pont de *Vienne*, et qu'il fallût beaucoup de temps pour rétablir ce pont, je l'ai laissé maître de passer sur tout autre point. On dit qu'au point de *Stadt-Tuln* et de *Klosterneubourg*, il y a des moyens de passage.

*Signé* NAPOLÉON.

*Instructions pour M. le maréchal* BERNADOTTE.

Saint-Poelten, le 22 brumaire an XIV.

M. le maréchal Bernadotte passera sur la rive gauche du Danube, s'emparera de *Stein* et de *Krems*, et suivra l'armée russe pour lui faire tout le mal qu'il sera possible, entamer son arrière-garde.

Le prince Murat passe à *Vienne*, et va chercher à déborder l'ennemi, pour gagner, s'il est possible, sa tête ou l'attaquer par ses flancs, ce qui dépendra des circonstances.

L'ennemi ne peut prendre que trois partis :

1°. Se rendre en Bohême,

2°. Ou en Moravie;

3°. Se concentrer à *Krems*.

Ce dernier parti paraît si absurde, que l'on n'a voulu en parler que pour présenter tout ce qui est possible.

Il n'aurait pas de vivres, puisqu'il n'est pas maître du Danube; il se trouverait cerné par toute l'armée française, dont il connaît bien la force : mais toutes les probabilités sont que l'ennemi est déjà en ce moment en pleine marche. Mais si des considérations qui nous sont inconnues le portaient à attendre encore quelques jours dans la position de *Stein* ou de *Krems*, il faudrait se contenter de prendre vis-à-vis de lui, une bonne position sur la rive gauche du

côté de *Speit*, et faire passer sur la rive droite, à *Mautern*, du canon; avoir des postes de cavalerie le long du Danube jusqu'à *Vienne*, et attendre que le prince Murat eût passé le Danube, et se trouvât à hauteur et à même de l'attaquer de son côté.

Si l'ennemi se rend en Moravie, il est probable qu'il sera débordé, au moins attaqué en flanc par le prince Murat. L'intention de l'empereur est, que M. le maréchal Bernadotte le poursuive, et lui fasse le plus de mal possible. Aussitôt que M. le maréchal Bernadotte aura coupé, c'est-à-dire traversé la première grande route de *Vienne*, il se trouvera par cette route en correspondance directe avec cette capitale.

Si l'ennemi se rend en Bohême, M. le maréchal Bernadotte le poursuivra; et aussitôt qu'il sera assez élevé, et qu'il se trouvera à l'intersection des routes de *Vienne* et de *Lintz*, il communiquera avec ces deux villes; il se fera alors joindre par le général Klein et sa division, qui se trouvera dans ce moment sur *Freistadt* et sur *Lintz*.

L'empereur, qui d'ailleurs sera à *Vienne*, enverra à M. le maréchal Bernadotte, suivant les circonstances, de nouvelles instructions et des renforts.

Je previens M. le maréchal Bernadotte, que je donne l'ordre à M. le maréchal Mortier, de reformer ses trois divisions, et de servir de réserve à son

corps d'armée; en conséquence, il occupera *Krems* et *Stein*, pendant le temps que M. le maréchal Bernadotte avec son armée poussera en avant : ainsi, si l'ennemi menaçait de se porter sur *Lintz*, le maréchal Mortier y enverrait un renfort pour garder le pont.

Enfin, M. le maréchal Bernadotte aura soin de placer de petits postes de cavalerie, depuis *Moelck* jusqu'à la porte de *Sigharts-Kirchen*; il donnera l'ordre au général Kellermann de laisser de deux lieues en deux lieues sur cette route un maréchal-de-logis et huit hommes, dont les chevaux serviront à relayer les officiers porteurs de dépêches; les hommes à cheval pourront même porter les lettres.

*A M. le maréchal* MORTIER.

ORDRE.

Saint-Poelten, le 22 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de donner l'ordre à M. le maréchal Bernadotte de passer le Danube et de poursuivre l'armée russe. L'intention de sa majesté est que vous lui serviez de réserve, et que, du moment où le maréchal Bernadotte se sera emparé de *Stein* et de *Krems*, vous repassiez le Danube pour y prendre possession, quand le maréchal Bernadotte se portera en avant pour poursuivre l'ennemi; vous ferez aussitôt construire un pont de bateaux à *Mautern*, et vous place-

riez un poste sur l'intersection des routes de *Krems* et de *Lintz;* et si enfin quelque chose menaçait le pont de *Lintz*, vous y enverriez des secours à temps. Vous devez placer tous vos blessés et vos malades dans l'abbaye de *Moelck*, où vous mettrez une garde de police. Vous correspondrez fréquemment avec moi par les postes que le maréchal Bernadotte a l'ordre de placer depuis *Moelck* jusqu'à *Sigharts-Kirchen;* là il y aura des postes de la garde jusqu'à *Vienne.*

Occupez-vous, monsieur le maréchal, à bien rallier vos trois divisions; envoyez-moi l'état des tués, blessés, corps par corps, ainsi que celui des prisonniers français; enfin un état de situation du présent sous les armes de vos trois divisions.

Vous trouverez ci-joint un itinéraire de la grande route, qui pourra vous être utile.

*A M. le maréchal* Davoust.

Burkersdorf, le 22 brumaire an XIV, à sept heures du soir.

Il est ordonné à M. le maréchal Davoust, de continuer sa route demain avec son corps d'armée, partant de *Moedling* pour se rendre à *Vienne*. M. le maréchal Davoust viendra de bonne heure au château de *Schoenbrünn* où sera le quartier-général, et où on lui fera connaître la position que doit prendre son corps d'armée.

*A M. le maréchal* MORTIER.

Burkersdorf, le 22 brumaire an XIV, à sept heures du soir.

JE m'empresse de vous prévenir que nous avons surpris le pont de *Vienne*, pris soixante pièces de canon, et fait environ mille prisonniers; tout le corps d'armée du maréchal Lannes est passé. La cavalerie du prince Murat occupe les grandes routes. Demain, à la pointe du jour, on marchera sur les Russes. Faites, de votre côté, ce que votre zèle et la prudence vous suggèreront, pour leur faire le plus de mal possible.

*A M. le général* DAVOUST.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous placiez deux régimens de la cavalerie de votre corps d'armée sur la route de *Presbourg* à la rive droite du Danube, et un régiment à cheval sur la rive gauche du Danube, également sur la route de *Presbourg*.

Je vous préviens que le général Milhaud avec le 22e et le 16e de chasseurs est sur la route de *Brünn*, et reçoit des ordres directs de l'état-major-général.

Le corps du maréchal Murat, celui du maréchal Lannes et celui du maréchal Soult marchent sur les

deux routes qui conduisent à *Zneim;* ainsi, tous les débouchés sur *Vienne* sont couverts.

Sa majesté ordonne que la division Cafarelli soit placée trois lieues en avant de *Vienne*, sur la route de *Brünn;* cette division aura un régiment à la rive gauche du Danube sur la route de *Presbourg*.

La division Friant sera placée à trois lieues, sur la rive droite du Danube, sur la route de *Presbourg;* tous les grenadiers de cette division feront le service de la place de *Vienne* et y seront cantonnés; ils fourniront un poste à chaque porte de la ville, indépendamment de ceux de la garde nationale; ils fourniront aussi un corps-de-garde à chaque pont sur le Danube.

La 3e division de votre corps d'armée se rendra à *Neustadt* où elle restera jusqu'à nouvel ordre; vous enverrez avec cette division un régiment de cavalerie, qui tâchera de se mettre en communication avec le général Marmont, qui doit être à *Léoben*.

Vous donnerez l'ordre aux généraux de brigade commandant votre cavalerie de faire un double rapport au maréchal Bessières sur tout ce qu'il y aurait de nouveau; ce maréchal commandant toute la police générale, toute la cavalerie aux environs de *Vienne*, tant que l'empereur restera à *Schoenbrunn*.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que, pendant son séjour à *Schoenbrunn*, vous soyez chargé de toute la défense extérieure des portes de toutes les avenues de *Vienne*, de quelque côté que l'ennemi puisse se présenter. Vous êtes également chargé de la défense des ponts du Danube. Sa majesté vous charge de faire évacuer toute l'artillerie qui est en dehors de la ville sur la rive gauche du Danube, et de la faire parquer dans le lieu désigné par le général Songis.

Comme vous êtes chargé de la sûreté extérieure, vous le serez également de la haute-police.

Quant à la ville de *Vienne*, l'empereur a nommé M. le général Hullin commandant.

Le maréchal Bessières commande toute la cavalerie. Je vous préviens que la divison Beaumont cantonnera dans cette ville, mais qu'elle recevra des ordres de l'état-major-général

*A M. le général* DUMAS.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

IL est ordonné au général Dumas de marquer sur-le-champ des cantonnemens dans la ville de *Vienne*, pour la division de dragons du général Beaumont;

il les cantonnera de manière qu'une brigade fasse face à la route de *Presbourg*, et l'autre brigade à la route de *Neustadt*.

Ces brigades seront cantonnées de manière à ce que les régimens soient le plus ensemble possible.

*A M. le maréchal* Soult.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est qu'avec votre cavalerie et les divisions Vandamme et Legrand, vous alliez ce soir le plus près possible de *Stokerau*. L'objet de ce mouvement est de seconder le prince Murat et le maréchal Lannes qui sont en avant de vous, et de tâcher d'envelopper l'armée russe. Quant à la division Saint-Hilaire, elle s'arrêtera à *Schoenbrunn*, où l'empereur lui donnera des ordres suivant les circonstances.

Quant à la route de *Brünn*, elle est gardée par une brigade du général Milhaud, et par une division du maréchal Davoust.

Continuez, monsieur le maréchal, à me donner de vos nouvelles.

*A S. A. le prince* Murat.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

L'intention de l'empereur, mon prince, est qu'avec le corps de cavalerie à vos ordres, avec le

corps du maréchal Lannes avec sa cavalerie, avec deux autres divisions du maréchal Soult et sa cavalerie, vous vous mettiez à la poursuite de l'armée russe qui a évacué hier *Krems*. M. le maréchal Mortier, ainsi que M. le maréchal Bernadotte, doivent avoir passé le Danube à *Stein*, et suivi les Russes. Vous aurez soin de manœuvrer avec prudence, et de donner souvent de vos nouvelles à l'empereur.

Le général Milhaud, avec une brigade et une division du maréchal Davoust, sont sur la route de *Brünn*, où ils reçoivent des ordres de l'état-major-général.

Le général Klein, avec ses dragons, était hier sur la route de *Krems* à *Budweis*.

*Ordre du jour du 23 brumaire an* XIV.

L'EMPEREUR témoigne sa satisfaction, au 4e régiment d'infanterie légère, au 101e de ligne, au 9e d'infanterie légère, au 32e de ligne, pour l'intrépidité qu'ils ont montrée au combat de *Dierstein*, où leur fermeté à tenir la position qu'ils occupaient a obligé l'ennemi à quitter celle qu'il avait sur le Danube.

Sa majesté témoigne sa satisfaction au 17e régiment de ligne, au 30e qui, au combat de *Lambach*, ont tenu tête à l'arrière-garde russe, l'ont entamée, et lui ont fait quatre cents prisonniers.

L'empereur témoigne également sa satisfaction aux

grenadiers d'Oudinot qui, au combat d'*Amstetten*, ont repoussé de ses belles et formidables positions les corps russes et autrichiens et ont fait quinze cents prisonniers, dont six cents russes.

Sa majesté est satisfaite des 1er, 22e, et 10e régiments de chasseurs, 9e et 10e régimens d'hussards, pour leur bonne conduite dans toutes les charges qui ont eu lieu depuis l'Inn jusqu'aux portes de *Vienne*, et pour les huit cents prisonniers russes faits à *Stein*.

Le prince Murat, le maréchal Lannes, la réserve de cavalerie avec leurs corps d'armée sont entrés dans Vienne le 22, et se sont emparés le même soir du pont sur le Danube, ont empêché qu'il ne fût brûlé, l'ont passé sur-le-champ, et se sont mis à la poursuite de l'armée russe.

Nous avons trouvé dans *Vienne* plus de deux mille pièces de canon, une salle d'armes garnie de cent mille fusils, des munitions de toute espèce; enfin de quoi former l'équipage de campagne de trois ou quatre armées.

Le peuple de *Vienne* a paru voir l'armée avec amitié.

L'empereur ordonne qu'on porte le plus grand respect aux propriétés, tous les égards possibles au peuple de cette grande ville, qui a vu avec peine la guerre injuste qu'on nous a faite, et qui nous montre, dans sa conduite, autant d'amitié qu'il montre de

haine contre les Russes, peuple qui, par ses habitudes et ses mœurs barbares, doit inspirer le même sentiment aux peuples policés.

Sa majesté a aperçu, dans la tournée qu'elle a faite à deux heures du matin aux avant postes, beaucoup de négligence dans le service, et a remarqué qu'il ne se faisait pas avec cette exactitude rigoureuse qu'exigent les ordonnances et les règlemens de la guerre.

Avant la pointe du jour les généraux et les colonels doivent être à leur avant-poste, et la ligne sous les armes jusqu'à la rentrée des reconnaissances; on doit toujours supposer que l'ennemi a manœuvré pendant la nuit pour attaquer à la pointe du jour; l'empereur rappelle donc aux soldats que cette confiance lui a été souvent funeste, et a donné lieu à des surprises.

Plus on obtient de succès et plus, au lieu de s'endormir dans une fausse sécurité, il faut au contraire mettre régularité et exactitude à tous les détails du service.

*A M. le maréchal Ney.*

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

Du moment que vous vous serez emparé d'*Inspruck*, monsieur le maréchal, et que vous aurez ordonné de détruire de fond en comble les retranchemens et les forts qui coupent les communications

du Tyrol avec la Bavière, vous vous dirigerez avec votre corps d'armée sur *Saltzbourg;* vous laisserez le commandement d'*Inspruck* et celui de tout le Tyrol au général bavarois que vous trouverez à *Saltzbourg;* l'intention de l'empereur étant de faire occuper le Tyrol par tous les Bavarois.

Nous sommes maîtres de *Vienne,* comme vous le verrez dans l'ordre du jour.

*Au général* DÉROY, *commandant l'armée bavaroise.*

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que vous donniez l'ordre à toutes les troupes bavaroises qui sont à *Ulm*, à *Donawert*, à *Rayn*, de se rendre dans le Tyrol, l'intention de l'empereur étant de donner le commandement de ce pays à un général bavarois, et de le faire entièrement garder par les troupes bavaroises.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV.

LA division Vandamme, monsieur le maréchal, n'a pas pu partir aujourd'hui, parce que la division Caffarelli n'était pas encore ce soir à la tête du pont du Danube. L'empereur ne doute pas que cette division ne soit arrivée dans ce moment; faites-lui

prendre position, et qu'une bonne avant-garde parte à trois heures du matin pour soutenir le général Milhaud qui est sur la route de *Brünn :* mais cependant cette avant-garde ne doit par aller à cinq lieues de *Vienne*. Le général Caffarelli mettra des postes intermédiaires, et pourra même convenir de quelques signaux pour que toute la division marche, si cela était nécessaire.

La reconnaissance que vous deviez envoyer sur la rive gauche et qui devait aller jusqu'à *Presbourg*, n'ira que jusqu'à *Marchek*.

L'empereur sait qu'on se relâche dans le service; il désire donc que demain à quatre heures du matin vous soyez de votre personne au-delà du pont, et que vous y restiez jusqu'à ce que le jour soit bien fait, et que les reconnaissances soient rentrées, et par conséquent le pays reconnu.

Si les prisonniers autrichiens qu'a faits le général Milhaud arrivent à temps, faites-leur passer le pont, qu'ils ne traversent pas *Vienne;* faites-leur tourner les faubourgs et qu'ils aillent à *Burkersdorf*, où je place un officier d'état-major, et où vous enverrez une garnison de cinquante hommes pour les recevoir, ainsi que les autres qu'on pourra envoyer.

Si le parc d'artillerie pris par le général Milhaud vous arrive attelé, vous ferez prendre note des chevaux, l'intention de l'empereur étant de les payer

aux régimens. Vous leur ferez également tourner la ville pour les parquer en dehors; vous êtes autorisé à prendre quelques pièces attelées pour votre division; vous me préviendrez de ce que vous aurez conservé. L'empereur a vu avec peine qu'on avait laissé des Autrichiens armés au milieu de nos postes; rien n'est si absurde que cette sécurité; portez donc une attention particulière pour faire arrêter tout individu armé, de quelque grade qu'il soit, qui se trouverait dans nos postes.

Passé sept heures du soir, personne autre que des Français ne pourra passer sur les ponts.

Pour la journée de demain, et pour celle d'après demain, il est même nécessaire de ne rien laisser passer de *Vienne* de l'autre côté des ponts, si ce n'est ce qui appartient à l'armée. Quant aux subsistances, il faut en protéger l'arrivage par toutes les routes.

L'empereur vous ordonne de faire garder les portes de la ville par des postes français, sans en ôter la garde bourgeoise.

Faites-moi connaître de suite où étaient toutes vos troupes à six heures du soir. L'intention de l'empereur étant, avant de se coucher, de savoir si tout est en position.

Les généraux de division et de brigade ne doivent pas rester dans *Vienne*, et doivent être avec leurs troupes, et se placer dans les maisons près des bi-

vouacs ou des cantonnemens, et ne point venir dans la ville.

Cet ordre de service rigoureux est nécessaire pour trois ou quatre jours. Faites renouveler les cartouches; faites donner du pain pour quatre jours, si vous le pouvez, car d'un moment à l'autre l'empereur peut donner l'ordre à votre corps d'armée de marcher contre les Russes. Ayez des postes en montant et en descendant le Danube; qu'aucune barque ne monte ni ne descende sans avoir été interrogée. Tout ce qui descend du côté de *Krems* pendant la nuit doit être particulièrement surveillé. Ordonnez quelques patrouilles de cavalerie en remontant le Danube; il est très-essentiel de ne laisser aucune pièce de campagne attelée et prête à partir dans la ville de *Vienne*, parce qu'à la moindre émeute le peuple les aurait sous la main. Voyez à chercher demain avec le général Songis un emplacement pour un parc d'artillerie à deux lieues de *Vienne* sur la route de *Lintz*, car c'est par cette route qu'on fera passer l'équipage de campagne.

L'empereur ordonne que vous me rendiez compte demain, au jour, s'il y avait quelque chose de nouveau, et à huit heures seulement, s'il n'y a rien de particulier. Vous continuerez à me rendre compte deux fois par jour, et vous tiendrez constamment près de moi un de vos officiers. Je dois encore vous

dire qu'il y a beaucoup d'Autrichiens égarés sur la rive gauche. Envoyez dès la pointe du jour des patrouilles de cinquante hommes qui longeront les rives du Danube; faites fouiller les villages par des officiers sûrs, et s'il est possible, parlant allemand, afin que l'on ne pille pas.

Enfin, monsieur le maréchal, l'empereur me charge de vous dire qu'il compte sur votre zèle et votre activité pour rétablir l'ordre dans toutes les parties du service, et tenir tout le monde dans la plus grande surveillance. Il ne faut pas se permettre une seule minute de négligence.

### *Au général MARMONT.*

L'EMPEREUR vous a écrit directement par un aide-de-camp qui est parti à dix heures du matin. Cet ordre est donc une espèce de duplicata, en cas qu'il arrive malheur à ce premier officier.

La 3e division du corps du maréchal Davoust, commandée par le genéral Gudin, ainsi qu'un régiment de troupes à cheval, doit être ce soir à *Neustadt*, et ils se trouveront, par ce moyen, à une marche des hauteurs qui séparent *Brück* des montagnes.

Vous ne devez appeler ce général à vous qu'en cas d'événemens majeurs. Cependant, point d'inconvéniens à ce que le général Gudin place une avant-garde sur les hauteurs; par ce moyen, votre com-

munication sera toujours libre, et votre correspondance avec le quartier impérial rapide.

N'engagez aucune affaire sérieuse à *Léoben* ni à *Brück;* retardez seulement la marche de l'ennemi, et ne vous battez que sur les hauteurs : alors la division Gudin vous aura rejoint, et pour peu que l'empereur soit averti à temps, sa majesté ne tardera pas à vous envoyer deux autres divisions. D'ici à quatre ou cinq jours l'empereur désire donc qu'il n'y ait aucune affaire sérieuse de votre côté. Vous pouvez employer les moyens d'armistice, sous le prétexte que nous sommes en négociations, et par-là, donner le temps aux corps de recevoir des nouvelles de leurs princes. D'ici à ce temps, l'armée russe, qui est vivement poursuivie, aura existé, ou se trouvera si éloignée et si harrassée, que toutes les forces de l'empereur se trouveront disponibles pour vous soutenir.

Écrivez au commandant de *Saltzbourg* d'envoyer un corps d'avant-garde sur vous ; cela obligera l'ennemi à diviser ses forces. Enfin, votre aide-de-camp vous dira de vive voix que nous sommes maîtres de *Vienne,* et que nous y avons trouvé les arsenaux remplis de toutes choses.

Vous pouvez envoyer un parlementaire à l'ennemi pour lui faire connaître ce qui se passe ; par-là, vous saurez à qui vous avez à faire, et vous agirez en conséquence.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Schoenbrunn, le 24 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous fassiez partir sur-le-champ toute la division Caffarelli, pour se rendre à *Stokerau*, où elle prendra les ordres de M. le maréchal prince Murat; vous la ferez remplacer par la division Friant. L'empereur me charge de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que ce mouvement doit se faire le plus rapidement possible, pour que la division du général Caffarelli se trouve ce soir à *Stokerau*; si elle est déjà en marche sur la route de *Brünn*, et à quelques lieues de *Vienne*, on imagine qu'elle trouvera un chemin de traverse pour rejoindre la route de *Stokerau*, sans être obligée de revenir sur ses pas. Si le 64e régiment est encore ici, faites-lui rejoindre le corps du maréchal Lannes; faites faire beaucoup de patrouilles, pour que les hommes isolés ou petits postes oubliés, appartenant aux divisions Vandamme, Legrand, Oudinot et Suchet, rejoignent sur-le-champ leurs corps. Donnez les ordres en conséquence au général Hulin. Quand les divisions vont se battre, il faut que tous les hommes soient aux drapeaux.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Schoenbrunn, le 24 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, est fâché que dans ce moment où le prince Murat et les maréchaux Lannes et Soult se battent à deux journées de *Vienne*, vous n'ayez pas encore fait passer le Danube à un seul homme. Vos soldats seront sans doute fâchés de n'avoir point toute la part qu'ils devraient avoir à la gloire de cette campagne. Par le retour de l'officier de mon état-major, l'empereur espère que vous me manderez que toute votre armée est passée ; que vous êtes à la poursuite des Russes, et que vous leur serrez la baïonnette dans les reins.

Hier au soir les avant-postes du maréchal Murat, qui a couché à *Waykersdorf*, avaient rencontré l'ennemi sur plusieurs points.

Il est vraisemblable que demain 25 les maréchaux Soult, Lannes et le prince Murat, combattront l'ennemi. L'empereur y sera vraisemblablement de sa personne ; il ne doute pas que vous n'y soyez aussi, quand vous devriez marcher toute la nuit.

*A M. le général* MARMONT.

Schoenbrunn, le 24 brumaire an XIV.

L'EMPERERR, général, ne reçoit votre lettre du 22 que le 24 à midi. Il n'y a jamais de malheur à la

guerre que ce qui ne peut pas se réparer. Auriez vous perdu quatre mille hommes, vous ne devez jamais écrire dans un style qui puisse ajouter à la sensibilité de l'empereur sur la perte du moindre de ses soldats. N'oubliez pas, général, que vous n'êtes que corps d'observation. Soyez certain, en vous jetant du côté de *Gratz,* que l'ennemi n'arrivera pas du côté de *Jeidenbourg.* Vous ne devez pas compter sur le corps de la division du général Gudin, ni sur aucun autre comme corps d'observation. Votre obligation présente par l'ordre général de la position de l'armée, est de garder les hauteurs qui les séparent de *Neustadt.* Pour cette opération seulement, vous seriez secouru par la division Gudin, et même par d'autres forces. Dans ce cas, l'empereur sacrifierait d'autres opérations au besoin de maintenir l'armée du prince Charles au-delà des montagnes; et du moment que l'empereur sera sans inquiétude sur cette communication, il est possible qu'il retire d'un moment à l'autre de *Neustadt* le général Gudin. Ce sont les Russes qu'il faut détruire; leur armée a reçu quelques renforts, et sur plusieurs points nous sommes en présence d'eux. Agissez donc dans le sens de cette lettre.

*Instruction pour le général* Clarke.

Je vous envoie, monsieur le général Clarke, une ampliation du décret de sa majesté, qui vous nomme gouverneur de *Vienne*. L'empereur a voulu que je vous fisse connaître plus particulièrement vos attributions. Vous êtes chargé de la police du pays, et sous ce point de vue vous aurez toutes les attributions du ministre de la police et l'administration ; la direction de la gendarmerie, celle des gardes bourgeoises de *Vienne*, celle de toutes les villes, et enfin de toute autre troupe qui existe dans l'arrondissement du gouvernement de *Vienne* sont aussi dans vos attributions ; enfin vous avez la représentation de toutes les affaires d'administration, et en considérant les autorités comme des états, vous avez le droit de représenter et de parler au nom de l'empereur. Tous vos actes devront porter en titre : *Napoléon, empereur des Français, et roi d'Italie.*

L'intendant-général, nommé par le même décret, a les fonctions de ministre des finances, de ministre de l'intérieur et de ministre de l'administration de la guerre ; mais dans tout ce qu'il peut avoir de contact avec vous, il se rend chez vous et se concerte avec vous, parce que vous êtes la première autorité du pays, sans que cependant vous puissiez

lui donner des ordres, vu qu'il travaille directement avec l'empereur.

L'intention de l'empereur, monsieur le gouverneur, est que vous portiez un soin particulier à la surveillance des journaux, des livres, des théâtres, et de tout ce qui concerne la religion et les cultes. Vous êtes autorisé à vous former une garde choisie parmi celle bourgeoise; et toutes les fois que vous irez en représentation, soit aux églises, soit en public, vous vous ferez accompagner d'un nombreux détachement; vous vous étudierez à connaître les chefs de ces gardes bourgeoises, et à vous les concilier.

Vous soutiendrez votre rang, en suivant l'étiquette qu'on observe à l'égard du gouverneur de Paris.

Vous devez commencer par faire la police extérieure des mauvais sujets ou traînards français, avant de faire celle des malveillans du pays.

L'intention de l'empereur est que dans chaque cercle il y ait un officier de gendarmerie et cinq ou six gendarmes français. Vous ferez organiser une espèce de gendarmerie, suivant l'usage du pays, de manière qu'avec cinq ou six gendarmes français il y ait cinq ou six gendarmes nationaux qui arrêteront les traînards, les vagabonds français, s'ils se sont rendus coupables de quelques délits.

Comment organiser cette gendarmerie du pays? c'est le travail que vous devez soumettre à l'empe-

reur, en vous rapprochant le plus possible de ce qui existait ci-devant. Cette force publique aura aussi l'utilité d'être employée pour les réquisitions, pour l'approvisionnement de l'armée, et contre les brigands autrichiens.

C'est par une proclamation du gouverneur de *Vienne*, approuvée par l'empereur, que l'on doit connaître l'existence de cette force armée qui doit imposer dans tout le pays.

*A S. A. S. le prince MURAT.*

14 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, mon prince, a reçu votre lettre d'aujourd'hui à midi, et ce ne sera que quand vos reconnaissances seront rentrées qu'il pourra connaître où se trouve l'ennemi. Comme il y a de très-petits villages qui ne sont pas écrits sur la carte, il faut avoir soin de désigner ceux qui en sont le plus à proximité, et dont les noms sont écrits. L'empereur vous recommande de faire mettre exactement le lieu d'où sont faits les rapports; il ordonne que vous mettiez un poste de cavalerie de six hommes à chaque poste, pour la correspondance.

Aussitôt que l'empereur aura reçu votre rapport de la nuit, il donnera l'ordre au général Fauconnet de vous rejoindre.

Les maréchaux Bernadotte et Mortier doivent être

aux trousses des Russes, et j'espère que dans deux jours vous aurez encore la gloire d'avoir détruit leur armée.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Schoenbrünn, le 25 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous fassiez venir à *Vienne* la division du général Gudin, ainsi que celle du général Friant. Avec ces deux divisions, vous garderez *Vienne*, et vous appuierez le général Milhaud, de manière à ce qu'il ait ses avant-postes sur la grande route de *Brünn*, à dix grandes lieues de *Vienne*. Au surplus, vous éclairerez toutes les grandes routes, afin de vous tenir au fait de ce qui se passera.

*A M. le maréchal* NEY.

Schoenbrünn, le 25 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR me charge, monsieur le maréchal, de vous témoigner toute sa satisfaction pour l'activité et le talent que vous avez mis dans l'occupation du Tyrol. Son intention est, comme je vous l'ai fait connaître par ma dernière dépêche, que vous remettiez à un général bavarois le commandement de toutes les troupes qui sont dans le Tyrol, et qui lui-même aura le commandement de ce pays. Le général Deroy, qui est à *Munich*, a reçu ordre d'y envoyer le plus de Bavarois qu'il pourra.

Ordonnez qu'on fasse sauter tous les retranchemens et toutes les forteresses qui séparent la Bavière du Tyrol.

Du moment qu'il y aura cinq mille Bavarois dans le Tyrol, vous vous dirigerez sur *Saltzbourg;* bien entendu que toute l'artillerie et tous les magasins que vous consignerez aux Bavarois appartiennent à l'armée française. Arrivé à *Saltzbourg*, vous réunirez à votre corps d'armée tous les Bavarois inutiles à la garde du Tyrol. L'empereur espère que vous pourrez avoir environ de quatre à cinq mille hommes. L'intention de sa majesté est qu'avec ce renfort, vous vous portiez sur *Léoben*. Au reste, vous recevrez des ordres à votre arrivée à *Saltzbourg*. L'intention de l'empereur est que vous tâchiez de communiquer avec le général Marmont qui a des postes à *Léoben*, et qui a ordre de se porter sur *Gratz*, à la poursuite du prince Charles.

Nous cernons l'armée russe qui a demandé à capituler, promettant d'évacuer l'Autriche et de s'en aller chez elle. L'empereur n'a pas approuvé cette capitulation, et on suit les Russes l'épée dans les reins. Nous avons trouvé tous les magasins de *Vienne* pleins; rien n'avait été évacué. Nous sommes à *Presbourg*. La Hongrie demande à être neutre.

Envoyez quelqu'un au maréchal Augereau, pour savoir s'il est vif ou mort. Donnez-lui toutes les

bonnes nouvelles de l'armée. De seize mille fusils qui sont à *Inspruck*, vous en ferez remettre huit mille à la disposition de l'électeur de Bavière.

Vous ne doutez pas, monsieur le maréchal, du plaisir que j'éprouve à être l'organe de l'empereur, pour vous témoigner combien il est satisfait des services importans que vous lui rendez.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Schoenbrünn, le 25 brumaire an XIV.

LES Russes, par ruse de guerre, avaient proposé une suspension d'armes; mais l'empereur a ordonné qu'on les pousse l'épée dans les reins : car nous n'aurons de repos en France que quand les Russes seront bien battus.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Znaïm, le 27 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, ordonne que vous vous mettiez en mouvement pour passer *Znaïm*, et vous porter sur *Budwitz* (Moravie). Comme les troupes qui sont en arrière feraient une trop grande journée, il n'est pas indispensable que vous y arriviez ce soir, et vous pourrez cantonner entre *Znaïm* et *Budwitz*. Il faut que votre cavalerie poursuive vigoureusement un convoi de cinquante pièces d'artillerie et un convoi de six cents prisonniers

français, qui se sont portés hier sur cette route. Il faut tâcher d'intercepter les courriers de *Prague* à *Olmütz*, de vous faire rendre compte des lieux où l'ennemi a des magasins et des maisons d'économie.

L'empereur ordonne que vous fassiez enlever toutes les caisses pour le compte de l'armée. Vous ferez dresser le procès-verbal, et vous ferez verser les fonds dans la caisse de M. Labouillerie, receveur-général des contributions.

Comme il n'est pas jusqu'à ce moment à la connaissance de l'empereur qu'il y ait des forces considérables en Bohême, vous pouvez cantonner vos troupes pour les faire reposer, en faisant exécuter l'objet de votre mission par des détachemens; mais tout doit se faire en règle et sans désordre.

D'après les nouvelles et les renseignemens que vous serez dans le cas de donner à l'empereur sur *Prague*, vous recevrez des ordres ultérieurs.

Je vous prie de m'envoyer un officier de votre état-major pour recevoir des ordres ce soir.

*A M. le maréchal* MORTIER.

Znaïm, le 27 brumaire an XIV.

M. le maréchal Mortier donnera l'ordre à la division Dupont et à celle du général Gazan de se rendre à *Vienne*. L'une et l'autre de ces deux divisions seront casernées, et uniquement destinées au service

de la place, à la garde des ponts et de tous les établissemens publics.

Vous ordonnerez à la division batave de se rendre à *Krems*, où elle se cantonnera entre *Krems*, *Mautern*, *Stein* et *Moelck*. Elle y séjournera jusqu'à nouvel ordre.

*A M. le général* Clarke.

Znaïm, le 27 brumaire an XIV.

L'Empereur, général, pense qu'il est nécessaire d'instruire la ville de *Vienne* des principaux événemens qui ont lieu. La première chose dont vous devez vous occuper, c'est de faire faire la gazette de *Vienne*. On dit que le même rédacteur peut continuer à y être employé. Vous pouvez lui faire connaître que, s'il se trouvait compromis, il pourrait suivre l'armée française; vous pouvez même lui promettre un sort en France, comme pension, ou autrement. Ce journaliste publierait des nouvelles de *Vienne*, comme vous les lui feriez parvenir. Répandez dans la ville la fuite des Russes, la capitulation qu'ils voulaient faire pour gagner quelques jours et couvrir leur retraite, ainsi que le détail du combat de *Guttersdorf*, qui a eu lieu le 25, et où deux mille Russes ont été faits prisonniers, quinze cents tués, douze pièces de canon enlevées, cent voitures de bagage; que nous sommes arrivés hier à *Znaïm*,

poursuivant l'arrière-garde de l'armée russe, faisant à chaque instant des prisonniers, et que nous avons trouvé des magasins d'avoine et de farine assez considérables.

Mettez-vous en contact avec tous les hommes influens du pays. Annoncez l'arrivée très-prochaine de l'empereur Napoléon. Je vous ai écrit cette nuit pour faire préparer le casernement des divisions Dupont et Gazan.

*A S. A. le prince Murat.*

Znaïm, le 27 brumaire an XIV, à neuf heures du soir.

Il est ordonné au maréchal prince Murat de se porter demain sur *Brünn* avec le corps du maréchal Lannes. Il partira à six heures du matin; il fera marcher toute la cavalerie en avant, même les cuirassiers, pour soutenir les dragons et ramasser le plus de prisonniers possible, en profitant des plaines pour tirer tout l'avantage qu'il pourra de ses troupes à cheval. Je le préviens que je donne l'ordre au général Nansouty et au général Margaron de se rendre avec leur cavalerie à *Brünn.*

*A M. le maréchal* SOULT.

Znaïm, le 27 brumaire an XIV, à neuf heures et demie.

Il est ordonné à M. le maréchal Soult de partir demain à la pointe du jour, pour se diriger sur *Brünn*, ayant soin de ne pas passer par la route de *Lechwitz*, *Irritz* et *Pohrlitz*; mais M. le maréchal Soult se trouvera de sa personne vers neuf heures du matin à *Pohrlitz*, où il prendra les ordres de l'empereur, suivant les nouvelles qu'on aura que l'ennemi tient ou ne tient pas à *Brünn*.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Znaïm, le 28 brumaire an XIV, à huit heures du matin.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur la maréchal, est que vous laissiez une de vos divisions près de *Znaïm*, et les autres entre *Znaïm* et *Budwitz*, où sera votre avant-garde. Faites reconnaître s'il y a une route de *Budwitz* à *Brünn*; et dans le cas où vous apprendriez que l'ennemi tient en forces à *Brünn*, et que nous devrions y avoir une bataille, votre avant-garde se porterait directement par le chemin qui va de *Budwitz* à *Brünn*, et le reste de votre infanterie, par le chemin de *Znaïm* à *Brünn*.

Si le chemin de *Znaïm à Brünn* est très-bon,

vous y ferez passer tout votre corps, à l'exception de la division que vous tiendrez aux environs de *Znaïm*.

*A S. A. le prince* MURAT.

Pohrlitz, le 29 brumaire an XIV.

Le maréchal Soult, comme je vous l'ai mandé, mon prince, se rend à *Austerlitz*. L'empereur ordonne que vous envoyiez à ce maréchal toute la cavalerie qui appartient à son corps d'armée.

Je vous préviens que l'infanterie ne passera pas *Brünn*; mais avec votre cavalerie vous devez poursuivre l'ennemi, prendre ses bagages, et lui faire le plus de mal possible.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

29 brumaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, que vous fassiez occuper *Iglau*; de là vous ferez pousser des partis dans la Bohême.

Vous disposerez votre armée de manière à ce que vous puissiez vous rendre à *Brünn* dans le moins de temps possible. Il faut qu'une de vos divisions, par une marche forcée, puisse s'y rendre dans un jour; la deuxième en deux jours, et enfin la troisième en trois jours, ainsi que tout le reste de votre corps d'armée.

Je vous donne l'ordre de faire mettre un maréchal-des-logis et six hommes à chaque poste aux chevaux, depuis *Budwitz* jusqu'à *Brünn*. Ils auront soin de faire respecter les postes, et de leur servir de sauve-garde, et serviront à la correspondance.

Vous nourrirez votre armée par la Bohême et par le cercle d'*Iglau*.

Faites faire une espèce de statistique du cercle d'*Iglau*, afin de connaître les ressources de chaque ville et bourg de ce pays.

Envoyez-moi ce soir à *Brünn* un officier qui me fasse connaître la position de tous les corps de troupes à vos ordres.

Nous avons pris hier cent cinquante voitures qui, d'*Iglau*, venaient à *Brünn*. Les paysans disent qu'il y en a encore deux ou trois cents à prendre.

L'empereur ordonne, monsieur le maréchal, que vous me fassiez connaître tous les jours quelle est votre position, et les nouvelles que vous pouvez avoir.

*A M. le maréchal* SOULT.

Brünn, le 29 brumaire an XIV.

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que le prince Murat a eu une affaire générale de cavalerie, dans laquelle il a complétement battu la cavalerie russe. La garde de l'empereur a donné, et a beaucoup contribué au succès de la journée. Le prince

Murat est à *Raunitz ;* vos postes de cavalerie doivent se réunir aux siens.

L'empereur vous recommande bien, monsieur le maréchal, de faire prendre les armes à vos troupes à la pointe du jour, jusqu'à ce que les reconnaissances soient rentrées.

*A M. le général* DUMONCEAU.

Brünn, le 1er frimaire an XIV.

IL est ordonné au général Dumonceau de rassembler toute la division batave à ses ordres, et de partir de la position qu'il occupe sur le Danube, à *Moelck, Krems,* pour se rendre à *Neustadt,* où aussitôt son arrivée il se mettra en communication avec le général Marmont, sous les ordres duquel il rentrera.

Le général Dumonceau est maître de régler sa marche ; et par le retour de l'officier porteur de cet ordre, il me fera connaître son itinéraire, et le nom des lieux où il couchera chaque soir, jusqu'à son arrivée à *Neustadt.*

Vous aurez soin d'envoyer à l'avance votre itinéraire au général Marmont.

*A M. général* BARAGUEY-D'HILLIERS.

Brünn, le 1er frimaire an XIV.

L'EMPEREUR, général, a lu avec beaucoup d'attention, et avec le plus grand intérêt, le détail de

vos marches sur *Waldmünchen*. Sa majesté a été très-satisfaite du parti que vous avez tiré de votre corps.

Vous avez reçu l'ordre de faire venir tous les dragons à pied à *Vienne*; j'attends de vos nouvelles sur la marche de ces dragons. Donnez les ordres les plus précis aux généraux commandans les dépôts de dragons à cheval, de faire partir sur-le-champ tous les hommes montés qui sont en état de faire la guerre. Ils formeront des petits détachemens qui se rendront à *Vienne* à petites journées, en observant dans leur marche la plus exacte discipline. Arrivé à *Vienne*, chaque homme sera dirigé sur son régiment.

*A M. le maréchal Masséna.*

Brünn, le 1er frimaire an XIV.

Je vous ai fait connaître, monsieur le maréchal, l'entrée de l'armée française à *Vienne*. Une colonne russe, battue à *Krems* par le maréchal Mortier, s'est retirée sur *Brünn*. L'empereur est parti de *Vienne* pour la couper. Son arrière-garde a été atteinte par le prince Murat et le maréchal Lannes, qui l'ont combattue à *Hollabrünn*. Les Russes, en ce combat opiniâtre, ont perdu trois mille hommes. Le maréchal Bernadotte a été détaché sur la route de Bohême, et est à *Budwitz* et *Bottau* sur la route de *Prague*. Le reste de l'armée a poursuivi l'ennemi

jusqu'à *Brünn*, où l'ennemi nous a abandonné la place et le fort avec toute son artillerie, et des magasins considérables de vivres et de munitions. A deux lieues au-delà de *Brünn*, le prince Murat a rencontré la cavalerie ennemie forte de quatre mille hommes. Il s'est engagé un combat de cavalerie à cavalerie : celle de l'ennemi a été culbutée et repoussée jusqu'à moitié chemin de *Brünn* à *Olmütz*. Le général Marmont est à *Gratz*, et le maréchal Ney à *Inspruck*. *Kufstein* et *Scharnitz* sont pris. Le maréchal Augereau doit être parti de *Kempten*. L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous poursuiviez l'ennemi sans relâche. Laissez un corps d'observation devant *Venise*; laissez-en un autre devant *Palma-Nova*, et poursuivez l'ennemi l'épée dans les reins, afin qu'il ne puisse pas se jeter sur nous, étant au moment de nous trouver en présence de toutes les forces de l'armée russe. L'empereur attend avec la plus grande impatience l'arrivée de vos troupes à *Laybach* ou à *Gratz*, parce que dans cette position vous contiendrez le prince Charles, et l'empêcherez de venir par le Danube à la hauteur de *Vienne* par la Hongrie. S'il faisait cette manœuvre, vous auriez le temps d'attendre des ordres, soit pour vous porter en Hongrie, soit pour vous rapprocher de la grande armée.

Vous laisserez toutes les troupes italiennes, ainsi

que les Polonais, à la disposition du vice-roi; l'intention de l'empereur étant de ne les laisser pénétrer dans le Tyrol que quand il connaîtra leur état de situation; mais il donnera de nouveaux ordres à cet égard.

*A M. le général* Lery.

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

L'empereur a ordonné, général, qu'il soit nommé un général de brigade pour commander la place de *Brünn*, ainsi qu'un chef de bataillon pour commander le fort. L'intention de sa majesté est que vous nommiez deux officiers du génie, dont le commandant sera spécialement attaché au fort, et y logera. Sa majesté ordonne que l'on s'occupe sur-le-champ de mettre dans le meilleur état de défense le fort de *Spilberg*, qui doit être approvisionné pour mille hommes pendant trois mois.

Quant à la ville, l'intention de l'empereur est de ne la considérer que comme à l'abri d'un coup de main. Il sera placé sur chaque bastion deux pièces de canon. Vous ferez sur-le-champ travailler aux portes de la ville, afin qu'elles puissent se fermer.

Il faut s'arranger de manière à culbuter facilement environ dix pieds des ponts dormans, n'ayant cependant d'autres prétentions, comme je l'ai dit plus haut, que de mettre la ville hors d'un coup

de main pendant une bataille; ou enfin, suivant les circonstances, donner le temps à la garnison du fort d'y faire monter l'artillerie qui serait dans la ville, si on était dans le cas de l'évacuer.

Vous voudrez bien ordonner toutes les dispositions nécessaires pour l'exécution du présent ordre. Faites-moi connaître les noms des officiers que vous aurez nommé.

*A M. le général* Songis.

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

L'Empereur ordonne, général, que vous nommiez un officier d'artillerie pour commander l'artillerie, et résider au fort de *Spilberg;* il commandera également l'artillerie de la ville de *Brünn.*

L'intention de sa majesté est que l'on arme sur-le-champ le fort de *Spilberg*, et qu'on le mette dans le meilleur état possible de défense; que vous fassiez rentrer dans ses magasins toutes les munitions qui sont éparses; que vous vous empariez de toutes les poudres qui sont dans différens magasins. Quant à la ville de *Brünn,* l'empereur ne veut faire travailler à son enceinte que pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

L'empereur ordonne que l'on mette sur chaque bastion de la ville deux pièces de canon autrichiennes.

Vous voudrez bien, général, donner les ordres nécessaires pour remplir les intentions de sa majesté.

### *A M. Petiet.*

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur l'intendant-général, que le fort de *Spilberg* à *Brünn* soit armé, et sur-le-champ approvisionné pour au moins mille hommes, pendant trois mois. Il faut réunir dans les magasins tous les approvisionnemens épars, en former un pour les vivres, et principalement un, le plus considérable qu'il soit possible, pour les fourrages. Il faut établir un hôpital, et s'emparer des magasins d'habillement, de chemises, souliers, et il y en a une grande quantité à *Brünn*, sous la dénomination de magasins d'économie, appartenant à l'armée autrichienne.

Les troupes seront logées dans les casernes, et recevront des distributions journalières, de manière à ménager les ressources du pays.

J'ai chargé M. Joinville de désigner provisoirement le commissaire des guerres Jacqueminot, en attendant que vous ayez fait votre choix et donné tous vos ordres. Il faut que vous désigniez les agens des différens services qui doivent être employés, tant dans le fort de *Spilberg* que dans place de *Brünn*.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR pense, monsieur le maréchal, que vous devez avoir votre quartier-général à *Iglau;* que vous devez vous assurer qu'il n'y a rien à *Tabor,* et qu'en même temps vous devez envoyer une forte avant-garde de cavalerie à *Colling;* qu'il est probable que par là vous vous emparerez d'une grande partie de l'évacuation de *Prague* et de *Budwitz* sur *Koenigsgratz.*

Quand vous serez assuré qu'il n'y a plus personne à *Tabor,* et que vous m'en aurez instruit, je donnerai l'ordre au général Reille, qui est à *Lintz*, d'envoyer trois cents hommes de troupes de *Wurtemberg,* et les dragons du 20e régiment à *Budwitz.*

Les rapports que l'empereur recevra, d'après ceux que vous aurait faits l'avant-garde que vous aurez envoyée à *Colling*, serviront à décider sa majesté, si elle doit vous donner l'ordre de vous rendre à *Prague.* Faites relever, monsieur le maréchal, tous les petits postes de cavalerie qui sont sur la route de *Budwitz* à *Brünn*, et faites-les placer sur la route d'*Iglau* à *Brünn.* L'intention de l'empereur est que vous fassiez agir le moins possible votre infanterie française. Vous devez la concentrer à *Iglau* et *Moisons*, et la laisser reposer. N'employez désormais

contre les Autrichiens que les Bavarois ; il faut garder notre infanterie française pour l'opposer aux Russes, qu'on assure devoir être considérablement renforcés d'ici à un mois.

Mettez des officiers du génie à toutes vos colonnes ou avant-gardes, afin qu'ils fassent des reconnaissances des lieux, ce qui pourra servir suivant les circonstances.

Le général Jellachich, battu par le maréchal Augereau, cerné dans le Tyrol par le maréchal Ney, paraît avoir pris le parti d'effectuer sa retraite dans la Bohême. Ce corps est de quatre à cinq mille hommes, qui prendront vraisemblablement la route de *Gratz*. Du moment que l'empereur aura des renseignemens plus exacts sur ses jours de marche, il vous les fera connaître ; car il faudra bien peu d'effort pour faire rendre ce corps qui est dans le dernier découragement.

Il est probable, d'après les événemens qui ont eu lieu, que les Russes se réunissent à *Olmütz*, et ne s'amuseront pas à aller en Bohême.

En résumé, M. le maréchal, l'empereur vous ordonne de vous porter avec votre corps français à *Iglau*, pour le laisser reposer ; mais il vous autorise à employer le corps bavarois et votre cavalerie comme vous le jugerez à propos, d'abord pour occuper *Collin*, et pour faire tout le mal possible à

l'ennemi. Mais votre infanterie française doit se reposer pour être prête à se porter sur *Brünn* ou sur *Olmütz*, si le cas l'exigeait. Sa majesté se réserve, lorsqu'elle saura les reconnaissances sur *Collin* et *Tabor*, de vous faire passer d'autres ordres. Faites reconnaître la route d'*Iglau* à *Zaitau*.

*Rapport du maréchal* NEY *à S. Exc. le ministre de la guerre, major-général.*

Inspruck, le 9 frimaire an XIV.

MONSIEUR le maréchal, je dois rendre à votre excellence un compte détaillé des opérations qui ont eu lieu depuis la prise de *Leutasch*, *Scharnitz* et *Inspruck*.

Aussitôt que j'eus reçu des rapports un peu authentiques sur la position de l'ennemi, je pris toutes les mesures que la faiblesse de mes moyens pouvait me permettre de prendre, pour envelopper successivement les corps isolés qui couvraient les principales communications du Vorarlberg et du Tyrol.

Pour mieux juger ces mesures, il faut reprendre de plus haut l'ensemble des opérations.

Lorsque je reçus l'ordre de porter le corps d'armée dans le Tyrol, je n'avais à ma disposition que les

69e de ligne
76e *idem*, } de la 2e division.

| | |
|---|---|
| 25ᵉ légère | de la 3ᵉ division. |
| 27ᵉ de ligne | |
| 50ᵉ *idem*, | |
| 59ᵉ *idem*, | |

150 chevaux du 3ᵉ de hussards et du 10ᵉ de chasseurs;

Quelque artillerie commandée par le général Seroux;

Formant en tout environ huit mille hommes.

Les forces de l'ennemi étaient divisées en cinq corps; savoir :

Ceux des généraux archiduc Jean, Chasteler, Saint-Julien, Jellachich, Wolfskell, Rohan et Ihler.

Les trois premiers étaient dans le Tyrol.

Les généraux Jellachich, Wolfskell et Rohan couvraient le Vorarlberg, et appuyaient les postes importans de *Fuessen* et de *Reuti.*

Le général Ihler remplissait le double but de couvrir le Tyrol du côté de l'Italie, et de soutenir au besoin les autres divisions.

La totalité de ces corps pouvait s'élever de vingt-cinq à trente mille combattans, sans compter les milices du Tyrol.

Les seuls points par lesquels on pouvait envahir cette province, étaient le passage de *Fuessen*, celui de *Scharnitz*, et la vallée de l'Inn par *Kufstein.*

Le point de *Fuessen* était trop rapproché de la

masse des forces ennemies; il pouvait être plus promptement soutenu.

Celui de *Kufstein*, au contraire, trop éloigné, aurait donné à l'ennemi le temps de se rassembler dans la vallée de l'Inn, et de nous opposer des forces trop supérieures; il ne restait donc que le passage de *Scharnitz*, au centre d'une ligne trop étendue et trop disséminée.

Le 13 brumaire, le fort de *Scharnitz* fut inquiété par la 3e division, tandis que la 2e tournait le fort de *Leutasch*, et se portait sur les derrières de celui de *Scharnitz*, dont le commandant fut ainsi forcé de se rendre, après avoir bravement tenté de se faire jour.

J'ai déjà eu l'honneur de rendre compte à votre excellence des détails de cette journée, ainsi que de tous les mouvemens qui l'ont suivie jusqu'à la retraite de l'ennemi par le Zillerthal, et jusqu'à la reddition de *Kufstein*.

Le 22 brumaire, les rapports annonçaient que l'archiduc Jean tenait le Brenner, et que les troupes du Vorarlberg cherchaient à se réunir à lui; je sentis alors l'importance de prévenir cette jonction, et j'ordonnai à la 2e division de se porter sur *Sterzing*, et d'attaquer le Brenner le 24, si l'ennemi y restait.

Les 50e, 59e de ligne, 3e de hussards et un bataillon du 25e légère, remontèrent la vallée de l'Inn pour se diriger par *Nauders* sur *Schlanders*, afin de

chercher à couper toute retraite au prince de Rohan, qui fut sommé de mettre bas les armes.

Je fus informé que le général Saint-Julien avait évacué le Brenner le 23, et qu'après s'être réuni à *Muhlbach* aux corps de l'archiduc Jean et du général Ihler, il se retirait par *Prunecken* sur *Clagenfurth*, à marches forcées, afin de ne pas être coupé. Les nouveaux renseignemens que je reçus à *Muhlbach* le 24, me firent juger que les divisions du Vorarlberg chercheraient à prendre la même direction, et qu'elles tomberaient en notre pouvoir, si elles nous trouvaient en possession du point important de *Botzen*, où se réunissent les trois grandes vallées et toutes les communications de la Carinthie, de l'Italie et du Vorarlberg. J'ordonnai en conséquence au général Loison de s'y porter avec la brigade Roguet et la cavalerie légère du colonel Colbert. Je fis marcher sur-le-champ le général Vonderweid sur *Brixen* avec le 25e et le 27e, et ne tardai point à diriger sur le même point le général Malher et le 59e régiment, qui reçut ordre de redescendre la vallée de l'Inn. Par ces dispositions, je portai toutes les troupes disponibles sur le point important, et je les soutenais successivement par tous les moyens que je pouvais réunir. Le 50e régiment fut détaché pour remonter la vallée de l'Inn, harceler l'ennemi, et compléter son investissement du côté de *Merau*. Le

colonel Lamartinière entra le 24 à *Landeck*, au moment où l'ennemi en sortait; il prit quarante hommes, six pièces de canon, et beaucoup de bagages. Son détachement marcha successivement jusqu'à *Schlanders*, où il était déjà le 27 brumaire.

Ce mouvement du 50e devait être d'abord soutenu par le 59e; mais je me décidais à porter ce régiment sur *Brixen*, comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre excellence.

Au lieu de suivre mes instructions, et de porter six bataillons à *Botzen*, le général Loison n'y conduisit, le 26, qu'un bataillon du 76e, les grenadiers de sa division, et un détachement du 25e. Cette petite troupe fut encore dispersée à *Morizing*, *Saint-Colman*, *Gries*, *Signumdseron*, *Botzen* et *Cardaun*, quoique ce général fût informé de l'arrivée de l'avant-garde ennemie à *Terlan*, et des efforts qu'il faisait pour déboucher.

Le prince de Rohan ayant concerté son mouvement avec les Tyroliens, fit attaquer nos avant-postes le 27, à trois heures après midi, et les repoussa jusqu'au pont de l'Adige. L'ennemi se déployant alors à droite et à gauche, chercha à tourner les troupes qui le défendaient. Malgré leur fermeté, ces troupes assaillies par les habitans même de la ville, et par des forces supérieures, furent forcées d'abandonner leur poste; elles se retirèrent avec

ordre, reçurent à la baïonnette plusieurs charges de cavalerie, tuèrent beaucoup de monde, et vinrent prendre position en arrière de *Botzen*. Au même instant, toute la vallée jusqu'à *Teuchs* parut couverte de feux et de paysans armés. Ce mouvement inattendu, opéré sur les derrières de nos troupes, décida un mouvement rétrograde.

Le bataillon du 76e, qui a déjà fait avec distinction la guerre des montagnes dans les Grisons, déploya une grande fermeté.

Attaqués de toutes parts, nos soldats ont marché sur les Tyroliens avec audace, les ont dispersés, et se sont retirés jusqu'à *Collmann* et *Clausen*, sans autre perte que celle d'un capitaine, dix-huit hommes tués et cinquante blessés.

L'ennemi a laissé environ deux cents tués ou blessés sur le champ de bataille.

Le prince de Rohan a profité de ce moment favorable pour filer sur *Lawis*, où il a passé la nuit.

J'arrivai le 28 à *Brixen*, et donnai de suite l'ordre de se porter sur *Botzen* le lendemain, à six heures du matin. Les paysans, au nombre de douze cents, commençaient à tirailler avec la tête de la colonne près de *Collmann*, lorsqu'on parvint à leur faire entendre le langage de la raison, et à les renvoyer dans leurs foyers. Nous arrivâmes le soir même à *Botzen*.

Le 30 au matin, je portai sur *Trente* un détache-

ment commandé par le colonel Colbert, avec ordre d'éclairer les mouvemens du prince de Rohan, qui me paraissaient dirigés sur *Venise.* Je le chargeai d'informer de ces mouvemens les troupes de l'armée d'Italie, afin de les arrêter, si cela était possible. Ce détachement fut soutenu par un bataillon du 76e, porté à *Neumarck.*

Le général Ihler avait évacué *Trente* avec tout le corps qui couvrait le Tyrol du côté de l'Italie. Nous avons pris dans cette ville un hôpital avec une centaine de blessés.

Votre excellence pourra s'assurer, par le rapport de ces événemens, que j'ai fait tout ce qu'on pouvait attendre de mon faible corps d'armée, et que l'expédition du Tyrol, déjà glorieuse, aurait été couronnée par la prise du prince de Rohan, si mes ordres avaient été suivis.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour s'assurer que les dispositions faites pour l'exécution de ces ordres étaient défectueuses. Les troupes étaient trop dispersées, et toutes les positions que l'on pouvait prendre à *Botzen* même, n'auraient pas complété l'investissement de l'ennemi aussi long-temps qu'on lui laissait la faculté de marcher de *Teran* par *Tramin* sur *Neumarck.*

J'avais ordonné de diriger les troupes sur *Botzen,* et de couper toute retraite au prince; c'était donc à

l'embranchement des deux routes qu'il fallait se placer pour remplir ce but et pour ne pas être réduit à l'alternative de se disséminer ou de laisser une de ces routes ouvertes.

Quoi qu'il en soit, le résultat a été glorieux pour les armes de sa majesté.

Depuis le 13 brumaire, nous avons sans cesse opéré au milieu de trente mille ennemis, en nous dirigeant alternativement sur toutes les grandes communications, soit à *Kufstein*, soit à *Fuessen*, *Landeck*, *Brixen*, *Botzen* et *Trente*.

Nous avons envahi une province importante, pris vingt-quatre pièces de canon, trente mille fusils, des approvisionnemens de poudre suffisans pour une armée. Nous avons faits prisonniers,

1580 hommes à *Scharnitz* et *Leutach*.
180, près de *Kufstein*.
360, près de *Fuessen* et *Landeck*.
650, près de *Brixen*, *Botzen* et *Trente*.

2770

Plus, 2032 malades et blessés, pris à *Inspruck*, *Wiltau*, *Hall*, *Brixen*, *Botzen* et *Trente*; sans compter tous les Tyroliens que j'ai renvoyés, et la perte de l'ennemi en tués et blessés évacués.

Votre excellence sait que toutes ces choses ont été exécutées par le petit nombre de braves dont j'ai

donné la note ci-dessus, et pour lesquels je crois devoir demander l'insertion honorable dans le Bulletin de l'armée. C'est dans le témoignage de satisfaction de leur empereur, que ces braves trouvent le prix de leurs travaux et de leurs fatigues. Sa majesté est trop juste pour ne pas la leur accorder.

J'ai l'honneur de vous saluer. NEY.

*ORDRE du jour pour le 3 frimaire, à Brünn.*

TOUT le Tyrol est occupé par notre armée. L'empereur témoigne sa satisfaction au corps de M. le maréchal Ney. *Scharnitz* a été enlevé. Les troupes de l'électeur de Bavière se sont emparées de *Kufstein*. Une colonne ennemie se trouve coupée dans le Vorarlberg : elle se trouve entre le corps du maréchal Ney et celui du maréchal Augereau. Notre jonction avec l'armée d'Italie est opérée ; nous sommes maîtres du pays vénitien, du Tyrol et de *Saltzbourg*. Ainsi notre droite est appuyée à l'Adriatique, et notre gauche à *Brünn*, place forte, sans que dans l'intervalle, ni sur nos derrières, il y ait aucun poste, aucune place forte, aucun corps ennemi. Les magasins, les arsenaux sont en notre pouvoir. Aux places fortes du Tyrol, il faut joindre celles que nous avons sur l'Inn et en Moravie. Il n'est pas de jour qu'il n'arrive des nouvelles que les débris de l'armée autrichienne tombent en notre pouvoir.

L'intention de l'empereur est de donner quelques momens de repos à l'armée. Les chefs de corps doivent en profiter pour faire réparer l'habillement, la chaussure, nettoyer les armes, et rallier leur monde. Ils auront soin de faire un état des traînards qui, sans cause légitime, sont restés sur les derrières. Ils recommanderont aux soldats de leur en faire honte; car, dans une armée française, la plus forte punition pour celui qui reste en arrière, est la honte qui lui en est faite par ses camarades. Enfin, s'il est des soldats qui se trouvent dans ce cas, l'empereur ne doute pas qu'ils seront empressés de se rallier, et de serrer le drapeau aux premières actions.

Les chefs de corps écriront à leurs majors pour avoir la situation des dépôts; et aussitôt qu'ils l'auront reçue, ils la feront passer au major-général. Les nouvelles de France annoncent que tous les conscrits sont partis et arrivent de tous côtés. L'empereur ordonne que tous les hommes aient leur baïonnette, qui fut toujours l'arme *favorite* du soldat français.

*A M. le géneral* SONGIS.

Brünn, le 2 frimaire an XIV.

L'INTENTION de l'empereur, général, est que vous pensiez sérieusement à évacuer l'arsenal de *Vienne*, et il ne peut l'être que par le Danube. Sa majesté

voudrait faire embarquer sur un convoi de cent barques tout ce qu'il y a de plus précieux, et le faire diriger sur *Passau* avec une forte escorte. L'empereur désire que vous lui présentiez un mémoire qui lui fasse connaître ce que vous placerez sur les cent barques; combien de jours il faudrait pour arriver à *Passau;* quelle espèce de moyen il faut prendre pour les hallages; combien d'hommes de corvée il faudrait pour faire cet embarquement dans le moindre délai possible, au plus sous huit jours. On désirerait que les mesures soient prises pour que l'on embarque à la fois sur les cent bateaux.

Les quatre cents milliers de poudre qui sont à *Brünn* doivent être évacués le plus promptement possible sur *Krems* ou sur *Stokereau*, et non sur *Vienne*. Faites les mêmes dispositions pour les canons et les affûts qui seraient inutiles pour l'armement de la place de *Brünn*.

*A M. Petiet.*

Brünn, 2 frimaire an XIV.

L'armée, monsieur l'intendant-général, éprouve le plus grand besoin, particulièrement MM. les officiers, et surtout en argent pour leurs dépenses. L'intention de l'empereur est que tout ce qui peut être dû aux soldats jusqu'au 1er frimaire, soit payé dans le délai de huit jours, et que MM. les officiers soient

payés de ce qui leur est dû, et de leur solde jusqu'au 1er nivôse. Tous les payemens se feront en papier de la banque de *Vienne*. A cet effet, M. l'intendant-général Daru fera verser quatre millions dans la caisse du payeur-général de l'armée dans la journée d'après demain; et le surplus des sommes nécessaires pour compléter ce qui sera dû, sera versé dans huit jours. Le payeur-général de l'armée fera passer sur-le-champ au corps du maréchal Lannes, à celui du maréchal Soult, à celui du prince Murat, qui sont en avant, et successivement à tous les autres corps de l'armée, tous les fonds nécessaires pour payer l'armée, officiers et soldats, ainsi qu'il est dit ci-dessus. Il faut voir avec M. Daru si on ne doit pas tenir compte aux officiers et soldats de la perte du papier; ce qui paraît de toute justice.

Des quatre millions qui seront versés après demain dans la caisse du payeur, deux cent mille francs seront mis à la disposition du général Songis, pour les dépenses du parc, etc., cinq cent mille francs à votre disposition, et trois cent mille à la disposition du major-général, pour dépenses extraordinaires et secrètes.

Vous voudrez bien, monsieur, donner tous vos ordres pour les dispositions ci-dessus.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Brünn, le 3 frimaire an XIV.

VU la réponse qui vous a été faite de *Presbourg*, monsieur le maréchal, sa majesté trouve qu'il est convenable de faire occuper *Presbourg* par la division Gudin et par une brigade de dragons de la division Klein. L'empereur vous recommande particulièrement de veiller à ce que tout se passe en ordre; qu'on prenne possession des magasins et des caisses, en remplissant toutes les formalités.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Brünn, le 3 frimaire an XIV.

J'AI soumis à l'empereur, monsieur le maréchal, la lettre par laquelle vous m'annoncez l'arrivée prochaine de Prusse de M. de Haugwitz. L'intention de l'empereur est que vous le reteniez un jour auprès de vous, en lui disant que le quartier-général va se rendre à *Iglau*. Aussitôt son arrivée, vous expédierez un courrier à l'empereur pour le prévenir, et par le retour du courrier je vous informerai du lieu où vous devez le diriger. Ainsi, par là, vous le retiendrez facilement près de vous toute la journée du 6.

*A MM. les maréchaux* SOULT *et* BERNADOTTE.

Brünn, le 5 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR me charge de vous communiquer, monsieur le maréchal, ses idées sur l'ordre de bataille qu'il faut prendre vis-à-vis des Russes; cet ordre de bataille devra, autant que faire se pourra, être pris de la manière suivante :

Chaque brigade, son 1er régiment en bataille; le 2e régiment en colonne serrée par division; le 1er bataillon à la droite et en arrière du 1er bataillon du régiment.

Le deuxième bataillon à gauche et en arrière du 2e bataillon.

L'artillerie dans l'intervalle des deux bataillons qui sont en bataille, et quelques pièces à droite et à gauche.

Si la division a un 5e régiment, il devra être en réserve à cent pas en arrière; un escadron ou au moins une division de cavalerie derrière chaque brigade, pour pouvoir passer par les intervalles, poursuivre l'ennemi, s'il était rompu, et faire face aux Cosaques.

Dans cet ordre de bataille, vous vous trouverez dans le cas d'opposer à l'ennemi le feu de la ligne et des colonnes serrées toutes formées pour opposer aux siennes.

*A M. le général Marmont.*

Brünn, le 5 frimaire an XIV, à cinq heures du soir.

Le général Dumonceau a dû vous rejoindre, général, c'est-à-dire se rendre à *Neustadt*. Les ordres de l'empereur se bornent à vous laisser le maître de faire le plus de mal possible à l'ennemi, *sans cependant vous compromettre;* et sa majesté désire que vous tâchiez de vous mettre en communication avec le maréchal Masséna, qui, d'après les rapports que nous avous, a dû passer l'Isonzo.

*A M. le maréchal Davoust.*

Brünn, le 5 frimaire an XIV, à neuf heures du soir.

L'empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous vous empariez du pont que l'ennemi a sur la March à *Neudorf*. Si la division du général Gudin est partie pour se rendre à *Presbourg*, vous devez vous y rendre vous-même pour y arranger vos postes.

S'il y a un bois à proximité de cette place, sa majesté veut qu'on en profite pour y barraquer la division Gudin, comme les troupes ont barraqué à *Boulogne*, avec la seule différence que le camp formerait un carré occupant le moins d'espace possible. Ce

camp devrait être placé de manière à être dans une position qui rende maître du Danube et de la March. A cent toises, à l'extrémité du carré, on construirait quatre redoutes; la cavalerie serait aussi cantonnée, et aurait les avant-postes au-delà de *Presbourg*. Quoique le général Gudin fût maître de la ville, il y laisserait faire la police comme à l'ordinaire; mais l'empereur défend que personne ne loge dans la ville : tout le monde devra être au camp.

*A M. le maréchal* DAVOUST.

Brünn, le 5 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, trouve que vous avez disséminé trop votre cavalerie, et il est indispensable de la réunir pour battre la campagne jusqu'au bord de la March. Rappelez le régiment que vous avez à *Neustadt*. Je donne l'ordre au général Bourcier de se rapprocher de *Vienne* avec sa division, pour y être à votre disposition jusqu'à l'arrivée du général Klein.

L'empereur veut avoir tous les soirs l'état de l'emplacement des troupes de votre corps d'armée. Je dois vous recommander de vous bien garder de vous laisser surprendre à *Vienne*. Cette grande quantité de cavalerie que l'ennemi a au-delà de la March, pourrait faire supposer qu'il masque quelque mouvement.

M. de Lagrange, qui vous porte cette lettre, porte

l'ordre au général Bourcier de se mettre en marche pour *Walkersdorf*. Envoyez-lui des ordres et des instructions pour qu'il se dirige sur les points convenables, pour attaquer et culbuter tout ce que l'ennemi aurait au-delà de la rivière. Vous devez également vous emparer de tous les partis qui sont sur la March. Ne souffrez pas que l'ennemi passe cette rivière, ni approche d'un autre côté. Tous les jours, vos troupes doivent être avant le jour sous les armes dans leurs cantonnemens; car l'empereur ne suppose pas qu'elles soient en ville, et vous et vos officiers d'état-major devez être à cheval pour recevoir les rapports. Sa majesté imagine que vous avez des postes à *Presbourg*, et par là, que vous serez instruit de ce qui se passe dans cette grande ville et ses environs.

Au moindre événement où vous pourriez soupçonner que l'ennemi se rassemble pour se porter sur *Vienne*, vous êtes autorisé à donner l'ordre au général Dumonceau, qui va à *Neustadt*, de se rapprocher de *Vienne*.

L'empereur demande que vous répondiez aux questions ci-après :

1°. Combien y a-t-il de bastions à *Vienne?* sont-ils en état de défense?

2°. Y a-t-il des portes et des ponts à ponts-levis?

3°. Les manutentions sont-elles dans la ville ou dans les faubourgs?

4°. Combien faudrait-il de temps pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main?

5°. Toute l'artillerie de siége qui se trouve à *Vienne* est-elle sous la dépendance de la place quand elle est armée, ou pourrait-on prendre cette artillerie pour la tourner contre la place?

6°. Quelle serait la meilleure mesure à prendre pour désarmer une partie de la garde nationale?

7°. Combien y a-t-il de garde nationale? Et s'il n'y en avait pas plus de deux mille, on pourrait casser l'ancienne et laisser les autres. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il faut mettre de prudence sur toutes les différentes questions que je vous fais.

Je vous ai déjà demandé un rapport sur un pont que l'empereur voulait placer sur la gauche de *Vienne*, en remontant le Danube. On le placerait à une demi-lieue au-dessus de *Vienne*, pour que rien ne passe par la ville. Envoyez-moi tous les jours la position de vos escadrons et de vos bataillons.

*A S. A. le vice-roi d'Italie.*

Brünn, 7 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR et roi me charge d'avoir l'honneur de faire connaître à votre altesse que son intention est que vous fassiez occuper *Trente* et *Bolzano* par quatre bataillons de troupes italiennes, par un ré-

giment de cavalerie italienne, auxquels il faut joindre six pièces d'artillerie. Sa majesté désire que votre altesse nomme un officier intelligent pour commander à *Trente*, et y tenir dans le devoir les Tyroliens. Cet officier se mettra en communication avec le gouverneur bavarois qui commande dans le Tyrol, et qui résidera à *Inspruck;* et il l'aiderait suivant les circonstances.

Je préviens votre altesse que le général Andréossy se rend dans le Tyrol pour organiser le service du gouverneur bavarois et de l'officier que vous aurez nommé pour commander à *Trente.*

*A M. le maréchal* NEY.

Brünn, le 7 frimaire an XIV, à quatre heures du soir.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, a lu votre lettre du 1er de ce mois, et sa majesté approuve ce que vous avez fait. Le général bavarois qui se trouve à *Saltzbourg* avec une brigade, a ordre de se rendre à *Inspruck* avec ses troupes, où se réuniront le bataillon qui est à *Kufstein*, celui qui vient d'*Ulm*, et celui qui vient de *Donavert;* ce qui fera huit bataillons, force suffisante pour occuper le Tyrol. J'envoie l'ordre au vice-roi d'Italie de nommer un commandant à *Trente* et à *Bolzano*, ainsi qu'un régiment de cavalerie, quatre bataillons et six pièces

d'artillerie. Le général Andréossy se rend dans le Tyrol pour y établir le gouvernement bavarois et organiser le service, et établir ses rapports avec le commandant de *Trente*.

Quant aux troupes bavaroises que vous deviez joindre à votre corps, ces troupes avaient déjà passé le Danube; mais l'empereur me charge de vous dire qu'il complétera votre corps d'armée aussitôt qu'il sera en mesure de combattre les Russes.

Sa majesté vous laisse le maître de vous rendre, avec vos deux divisions françaises, à *Klagenfurth*. Le général Marmont marche sur *Neubourg* à la rencontre du prince Jean. Les empereurs de Russie et d'Allemagne sont dans *Olmütz*. Notre armée occupe *Budwitz*, *Iglau*, *Austerlitz*, et notre avant-garde est à *Wischau*. Nous occupons *Presbourg*. Les armées sont en présence, et prennent quelques jours de repos; je dis en présence, c'est-à-dire que les Russes sont derrière la forteresse d'*Olmütz*.

### *Instructions au général* Andréossy.

Brünn, le 7 frimaire an XIV.

L'Empereur, monsieur le général, me charge de vous donner l'ordre de vous rendre à *Inspruck*. Vous y installerez le gouverneur bavarois que l'électeur a nommé, et l'officier italien commandant à *Trente* et *Bolzano*, que le vice-roi a ordre d'y envoyer.

Le gouverneur bavarois aura à ses ordres, à *Inspruck*, les cinq bataillons bavarois qui sont en ce moment à *Saltzbourg*, le bataillon qui est à *Kufstein*, le bataillon qui est à *Ulm*, et celui qui est à *Donawert*, et qui ont tous l'ordre de se rendre à *Inspruck*.

Le vice-roi d'Italie a ordre d'envoyer à *Trente* et *Bolzano* un régiment de cavalerie, quatre bataillons italiens et six pièces d'artillerie.

L'intention de l'empereur est que vous restiez dans le Tyrol avec le commandement supérieur, ainsi que le commandement de *Saltzbourg*. M. le maréchal Ney, avec ses troupes françaises, doit se rendre à *Klagenfurth*.

En partant de *Brünn*, vous passerez par *Znaïm*, *Krems*, *Moelck*, *Lintz*, *Braunau* et *Munich*. Vous m'écrirez en détail de chacun de ces endroits. Avant d'en partir, vous me ferez connaître l'état des routes, celui des ponts, des manutentions et des hôpitaux. Vous me ferez un rapport sur la police et sur les traînards. Vous m'adresserez l'état exact des détachemens de troupes qui se trouvent dans chaque endroit; vous donnerez partout des ordres pour faire rejoindre ce qui appartient à l'armée; vous ferez sentir aux commandans d'armes, et à tous autres, que l'empereur regarde comme un crime de retenir les hommes, soit de l'infanterie, soit à cheval, destinés pour les corps de l'armée. A *Munich*, vous vous présenterez à l'électeur

pour connaître le général qu'il a nommé gouverneur du Tyrol. Vous présenterez à S. A. E. le désir de l'empereur, pour qu'elle puisse lever encore un bataillon pour envoyer dans le Tyrol, où il faut avoir le plus de forces possibles.

Arrivé à *Braunau*, vous aurez soin de faire partir tous les dépôts de cavalerie, et en général tous les détachemens. Dites au général Lauriston qu'il serait coupable aux yeux de l'empereur, s'il retenait ce qui appartient à l'armée.

En passant à *Krems*, assurez-vous si le pont de bateau est solide; faites-vous rendre compte si on a enterré les morts des dernières affaires qui ont eu lieu. Enfin, général, vous reviendrez aussitôt que vous le pourrez au quartier impérial : alors vous visiterez *Augsbourg*.

Aussitôt que vous apprendrez des nouvelles certaines du maréchal Augereau, vous me les ferez connaître. Vous lui direz que l'empereur est fâché de ce qu'il n'envoie pas des officiers pour rendre compte de sa position.

De *Braunau*, vous m'écrirez par un de vos aides-de-camp; et arrivé à *Inspruck*, vous m'écrirez tous les jours.

Vous connaissez assez, général, tous les ordres qui ont été donnés, et, dans votre course, vous vérifierez s'ils ont été exécutés.

*A MM. les généraux* CAFFARELLI, BOYER, BOURCIER, KLEIN, FAUCONNET.

Brünn, le 7 frimaire an XIV, à huit heures du soir.

ORDRE.

PRÉVENIR les colonels qu'il y aura demain bataille; de partir sur-le-champ avec tout son monde; de se rendre à *Brünn*, et d'y arriver à sept heures: il est à présumer qu'on se battra à huit; n'emmener aucun bagage; envoyer près du major-général, et à l'avance, un aide-de-camp pour recevoir ses ordres sur les dernières dispositions.

*A MM. les maréchaux* DAVOUST, BERNADOTTE, MORTIER.

Brünn, le 7 frimaire an XIV, à huit heures du soir.

IL paraît certain, monsieur le maréchal, que nous aurons demain une grande bataille au-delà de *Brünn*. Sa majesté ordonne que vous partiez sur-le-champ avec vos troupes, pour vous porter à grandes marches sur *Brünn*. Vous aurez vos armes en bon état, des cartouches, votre artillerie, et point d'embarras de bagages.

*A M. le général* MARMONT.

Au bivouac, en avant de Brünn, le 8 frimaire.

Je vous préviens que dans deux jours nous devons avoir une bataille sanglante, et que dans cette position de choses vous devez vous tenir très-éveillé; que dans le cas de circonstances extraordinaires vous puissiez prendre votre parti. Je vous préviens que j'envoie l'ordre au général Dumonceau de quitter *Neustadt* pour se rendre à *Vienne*, et qu'il est nécessaire que vous-même vous vous rapprochiez de cette direction le plus possible.

*A M. le maréchal* BERNADOTTE.

Du 9, au bivouac.

Ordre au maréchal Bernadotte d'accélérer sa marche; qu'il est certain que le 10 ou le 11 nous aurons une grande bataille.

ORDRES.

Du 10 frimaire.

Au maréchal Davoust, de réunir ses troupes à l'abbaye de *Dregner*.

Au maréchal Bernadotte, de prendre la position du bivouac du général Caffarelli.

Au général Caffarelli, de prendre le bivouac de la division de grenadiers.

Aux grenadiers, de se porter en avant de *la Batte* sur la droite de la route.

A la division Suchet et à la division Caffarelly, de se placer en avant à droite de la route, à la hauteur du Santon.

Au 17e d'infanterie légère, de prendre position au Santon.

Au quartier-général, de se transporter à *la Batte*.

### *Dispositions générales pour la journée du 11 frimaire.*

Au bivouac, le 10 frimaire, à huit heures du soir.

M. le maréchal Soult donnera les ordres pour que ses trois divisions soient placées au-delà du ravin à sept heures du matin, de manière à être prêtes à commencer la manœuvre de la journée, qui doit être une marche en avant par échelons, l'aile droite en avant. M. le maréchal Soult sera de sa personne à sept heures et demie du matin près de l'empereur à son bivouac.

S. A. le prince Murat donnera des ordres à la cavalerie du général Kellermann, à celles des généraux Walther, Beaumont, Nansouty et d'Haupoult, pour que les divisions soient placées à sept heures du

matin, entre la gauche du maréchal Soult et la droite du maréchal Lannes, de manière à occuper le moins d'espace possible, et pour qu'au moment où le maréchal Soult se mettra en marche, toute cette cavalerie, aux ordres du maréchal prince Murat, passe le ruisseau et se trouve placée au centre de l'armée.

Il est ordonné au général Caffarelli de se porter à cinq heures du matin avec sa division, pour se placer à la droite du général Suchet, après avoir passé le ruisseau. Comme la division Suchet se placera sur deux lignes, la division Caffarelli se placera aussi sur deux lignes, chaque brigade formant une ligne; et dès lors l'emplacement qu'occupe en ce moment la division Suchet, sera suffisant pour les deux divisions.

Le maréchal Lannes observera que les divisions Suchet et Caffarelli doivent toujours rester derrière le coteau, de manière à n'être pas aperçues de l'ennemi.

Le maréchal Bernadotte, avec ses deux divisions d'infanterie, se portera à sept heures du matin sur la même position qu'occupe aujourd'hui 10 la division Caffarelli, hormis que sa gauche sera à hauteur derrière le Santon, et y restera en colonne par régiment.

Le maréchal Lannes ordonnera à la division de grenadiers de se placer en bataille en avant de sa position actuelle, la gauche derrière la droite du

général Caffarelli. Le général Oudinot fera connaître le débouché où il devra passer le ruisseau, lequel débouché sera le même par où aura passé le maréchal Soult.

Le maréchal Davoust, avec la division Friant et la division de dragons du général Bourcier, partira à cinq heures du matin de l'abbaye de *Draighen*, pour gagner la droite du maréchal Soult. Le maréchal Davoust disposera de la division Gudin, lorsqu'elle arrivera.

A sept heures et demie, MM. les maréchaux se trouveront près de l'empereur à son bivouac, pour, selon les mouvemens qu'aura faits l'ennemi pendant la nuit, recevoir de nouveaux ordres.

La cavalerie du maréchal Bernadotte, en conséquence des dispositions ci-dessus, est mise aux ordres du prince Murat, qui lui fera indiquer l'heure où elle devra partir pour être en position à sept heures. M. le prince Murat disposera également de la cavalerie légère de M. le maréchal Lannes.

Toutes les troupes resteront dans les positions indiquées ci-dessus jusqu'à nouvel ordre.

Comme la cavalerie du prince Murat doit, dans sa première position, occuper le moins d'espace possible, il la mettra en colonne.

Le maréchal Davoust trouvera un escadron et demi du 21e de dragons à l'abbaye, qu'il enverra au bivouac.

Chacun de MM. les maréchaux donnera les ordres qui le concernent, en conséquences des présentes dispositions.

ORDRES.

Le 12, à huit heures du matin.

Au prince Murat, de poursuivre l'ennemi.

A la division des grenadiers, de prendre position à *Rausnitz*.

Au maréchal Lannes, de suivre le mouvement de la cavalerie avec le reste de son corps.

Au maréchal Bernadotte, de poursuivre l'ennemi sur la route d'*Austerlitz* à *Goding*.

Au maréchal Soult et au maréchal Davoust, de poursuivre l'ennemi.

Même ordre aux généraux Klein et Bourcier.

*A M. le maréchal* Soult.

Austerlitz, le 12 frimaire, à dix heures du soir.

Vos troupes, monsieur le maréchal, ont été à *Vischau*, de *Vischau* à *Proznits*, et aucun parti de l'ennemi ne s'est retiré par là; il paraît, au contraire, que l'ennemi s'est retiré d'*Austerlitz* par *Urschatz* à six heures du soir. Le maréchal Bernadotte se fusillait avec lui. L'ennemi était en position, et présentait douze à quinze mille hommes.

Le maréchal Bernadotte annonce qu'en arrière de l'ennemi, et sur sa droite à lui, on se fusillait. L'empereur suppose que c'est le général Schiner; mais qu'il n'est pas assez fort avec cinq bataillons. D'*Urschatz*, l'ennemi peut prendre la route de *Hrodisch* ou celle de *Goding*. L'intention de sa majesté est que vous vous mettiez en marche à la pointe du jour, et que vous vous dirigiez avec une bonne colonne de vos troupes, les plus fraîches et les plus en état d'agir, sur *Urschatz* et *Goding*, afin de tomber sur l'ennemi, telle route qu'il prenne. L'empereur, de sa per onne, va se mettre aux trousses de l'ennemi. Son opinion, monsieur le maréchal, est qu'à la guerre, il n'y a rien de fait tant qu'il reste encore à faire : une victoire n'est pas complète toutes les fois qu'on peut faire mieux.

Écrivez à M. le maréchal Davoust qu'il fasse le même mouvement que vous, et qu'il donne successivement des ordres aux généraux Bourcier et Klein qui sont sur sa droite.

Laissez sur le champ de bataille d'hier le monde nécessaire pour ramasser nos blessés, garder l'artillerie prise à l'ennemi, ramasser tous les prisonniers épars dans les marais et dans les villages qu'il faut faire fouiller.

Dans la situation où nous nous trouvons, il n'y a qu'une disposition et qu'un ordre général : *Faire le*

*plus de mal possible à l'ennemi, et rendre la victoire profitable.*

*A M. le maréchal* NEY.

J'AI l'honneur de vous prévenir, monsieur le maréchal, que d'après la nouvelle que j'ai reçue de la descente à Naples et dans la Pouille de l'armée anglo-russe, j'ai ordonné les mouvemens suivans aux troupes françaises qui se trouvent en Italie :

1°. Le 67e régiment d'infanterie de ligne, un bataillon suisse et la cavalerie hanovrienne, qui étaient dans la 27e division militaire, se rendent à *Modène;* je les remplace par environ deux mille hommes, en un régiment de milices des états de Parme.

2°. Dans le cas où la légion corse serait à *Mantoue,* je la dirige sur *Bologne*, et je la remplace par deux bataillons de gardes nationales; je forme, de plus, un bataillon de canonniers du Mincio, qui se réunit à *Mantoue,* d'après la demande du général Miollis.

3°. J'augmente la garnison de *Legnago* et de *Peschiera* d'un bataillon de gardes nationales, parce que mon intention serait, au besoin, d'en tirer au moins le tiers de troupes de ligne qui y sont en garnison.

4°. Les troupes qui sont en Toscane et à *Ancône,* manœuvreront suivant la marche de l'armée ennemie.

5°. J'écris au général Saint-Cyr, qui a complète-

ment battu et détruit le corps du prince de Rohan; de laisser un petit corps d'observation sur *Venise*, et de se rendre à *Bologne* le plus tôt possible, et avec le plus de troupes dont il pourra disposer.

J'ai rendu compte de ces dispositions à M. le maréchal Masséna.

Le résultat de mes dispositions sera d'avoir à *Bologne* et *Modène* un camp de réserve composé d'environ vingt à vingt-cinq mille hommes de gardes nationales, dont dix mille hommes pris dans les milices des états de Parme.

Je vous observe que d'après le premier avis des mouvemens de l'armée anglo-russe, j'avais pris sur moi d'inviter M. le conseiller-d'état Moreau Saint-Mery, administrateur des états de Parme, de réunir douze mille hommes de milices en quatre régimens, dont un se rend dans la 27e division militaire.

Il y aura de plus un camp de réserve, ou en faisant partie, dix-sept à dix-huit mille hommes de troupes de ligne françaises et italiennes, parce que je compte sur le renfort que le général Saint-Cyr doit amener avec lui.

Je fais verser sur *Modène* deux cent mille rations de biscuits qui étaient en réserve à *Pizzighetonne*.

Je tire de *Mantoue*, pour être versées sur *Bologne*, deux cent mille rations de biscuits, mais qui seront remplacées de suite par l'équivalent en blé.

Je fais prendre à *Mantoue* six mille fusils, et à peu près le même nombre à *Plaisance*, nécessaires l'un et l'autre pour armer les bataillons levés dans les départemens et les milices des états de Parme.

J'espère avoir en ligne trente pièces d'artillerie, dont douze seront servies par l'artillerie à cheval.

J'ai formé les magasins nécessaires à cette armée, et je suis déjà certain de l'argent suffisant pour environ un mois.

Enfin j'espère n'avoir rien oublié de ce qui aura pu être utile au service de sa majesté, et je serai bien flatté que ces mesures aient votre approbation.

Recevez, monsieur le maréchal, les assurances de mes sentimens distingués.

Milan, le 27 novembre 1805.

*Le prince* EUGÈNE.

*Lettre de M. ALQUIER, ambassadeur de France à Naples, au général VERDIER.*

Rome, le 13 frimaire an XIV.

MONSIEUR le général, j'ai l'honneur de vous écrire de Rome, où je me suis retiré après un événement dont il importe que vous soyez promptement informé.

Vous avez su, monsieur le général, qu'il existait depuis le mois d'octobre dernier une convention de neutralité entre la France et la cour de Naples. Cette

puissance, après s'être permis plusieurs violations manifestes de ce traité, a mis le comble à ses outrages et à ses perfidies, en recevant mardi dernier, 28 brumaire (19 novembre), dans le port de la capitale plusieurs vaisseaux de guerre anglais et russes, et quatre-vingt-dix transports chargés de troupes.

Le 30, les régimens anglais et russes ont été débarqués; le même jour, j'ai demandé un passeport, et je suis sorti de Naples, amenant avec moi la légation entière et tous les fonctionnaires publics français. Je suis à Rome depuis une heure, et je ne perds pas un moment pour vous donner les renseignemens que j'ai recueillis sur la force et les projets de l'ennemi.

Le nombre effectif des Russes partis de Corfou et arrivés à Naples, est de treize mille six cents hommes. Les détails qui peuvent faire connaître les divisions partielles de ces forces se trouvent dans le tableau que je joins à ma lettre.

Cinq mille six cents Anglais ont débarqué à *Castellamare,* à quinze milles de la ville, en même temps que les Russes. Le roi s'est engagé à joindre quarante mille hommes; toutes les troupes ont, depuis quelques jours, l'ordre de se rendre dans les Abruzzes, et plusieurs régimens sont déjà arrivés à cette destination. On recrute avec la plus grande activité dans tout le royaume, pour compléter le contingent; les

masses composées de paysans sont en mouvement : toute l'artillerie napolitaine, qu'on a prodigieusement augmentée depuis un an, se porte aussi dans les Abruzzes.

On m'assure que huit mille hommes de cavalerie autrichienne, venant de *Trieste*, avaient débarqué à *Manfredonia*.

Quelque extraordinaire que me paraisse cette nouvelle depuis les revers qu'ont éprouvés les armées de l'empereur d'Autriche en Allemagne et en Italie, je suis fondé à y ajouter foi, d'après l'exactitude toujours constante des autres renseignemens que j'ai dans différentes occasions puisés à la même source. D'après la précipitation qu'il m'a fallu mettre dans mon départ de Naples, je n'ai pu vérifier ce fait en envoyant à *Manfredonia;* mais j'ai l'honneur de vous répéter que je le crois d'autant plus exact, que le projet de cette opération m'était connu depuis plus de trois mois.

J'ai su par la même voie, monsieur le général, qu'un corps de dix mille hommes russes d'infanterie avait débarqué à *Tarente*.

On m'a également informé que d'après le plan concerté entre les puissances alliées, l'amiral Nelson devait débarquer très-prochainement dix-huit mille hommes sur le point d'Italie (de la côte) qui paraîtra le plus convenable, pour que ce corps puisse agir de

concert avec ceux qui, arrivés à Naples, vont se rendre par terre à leur destination. Le résultat encore inconnu à Rome et à Naples du combat qui a eu lieu entre les flottes combinées, française et espagnole, et celle de l'amiral Nelson, fera très-bien juger quelle importance il faudra donner à cette partie du plan général de l'ennemi.

Il paraît certain (et je dois au moins le croire d'après les informations que j'ai prises) que le projet de l'ennemi est aujourd'hui de se rendre en Toscane pour se porter sur les derrières de notre armée d'Italie.

Il est vraisemblable que l'armée combinée, russe, anglaise et napolitaine, passera par les Abruzzes; les troupes débarquées à Naples ont dû se mettre en marche aujourd'hui 13 frimaire (4 décembre).

Cette réunion de forces sera sous l'ordre du général russe Lascy, qui est à Naples depuis plus de six mois, et qui s'est constamment occupé avec le général Hoppermann, son chef d'état-major, de la topographie militaire du pays. Le général Andress, qui dans le tableau ci-joint est désigné comme commandant en chef les troupes de *Corfou*, ne commandera qu'en second, sous les ordres de M. Lascy.

Il m'a paru prouvé, au moment de mon départ, que dix-huit cents Anglais resteraient en garnison à Naples; c'est un témoignage de satisfaction et de

complaisance qu'on est convenu d'accorder à M. le ministre d'Angleterre.

J'aurais expédié de Naples pour vous transmettre les renseignemens que je viens d'avoir l'honneur de vous donner, si je n'avais pas eu la certitude que mon courrier serait intercepté avant d'être arrivé à la frontière.

Recevez, etc. ALQUIER.

*TABLEAU des forces russes embarquées sur l'expédition qui a mise à la voile de* Corfou, *le 22 octobre 1805.*

Le général d'Andress, commandant en chef.

Bugutoff, secrétaire-général.

| | |
|---|---|
| Banustieff, général-major, commandant trois bataillons, dont un de grenadiers.. | 2,100 hommes. |
| Puchkin, *idem*................ | 2,100 |
| Maesiezz, *idem*............... | 2,100 |
| Gedduc, *idem*................. | 2,100 |
| Le prince Wialmouesk, général des chasseurs.............. | 1,200 |
| Slteter, *idem*................. | 1,200 |
| Deux colonels d'artillerie....... | 800 |
| Papando, général-major des Albanais...................... | 2,000 |
| TOTAL.............. | 13,600 |

*Au prince Murat.*

Austerlitz, le 13 frimaire an XIV, à six heures du matin.

L'Empereur observe, monsieur le maréchal, que c'est à vous à garder tous les débouchés de l'armée; que c'est lui qui est arrivé le premier à *Austerlitz*, et qu'il a fait reconnaître toutes les routes par lesquelles l'ennemi s'est réellement retiré.

Vous devez envoyer de la cavalerie à *Butchowitz*, au général Bertrand. Vous pouvez faire insulter, par un parti, *Olmütz*, afin d'y prendre ce qui se rencontrera.

*Au général Dumas.*

Austerlitz, le 13 frimaire an XIV.

Le général Dumas réunira tous les hommes isolés qui se trouvent à *Austerlitz*; il les mettra sous les ordres d'un officier d'état-major, lequel répondra des prisonniers, jusqu'à ce qu'il les ait remis au général Pannetier.

*Instructions pour le général Andréossy.*

Austerlitz, le 13 frimaire an XIV.

L'Empereur, général, vous charge spécialement des dispositions relatives au départ des prisonniers russes de *Brünn* pour France.

*Dispositions générales d'après lesquelles vous expédierez tous les ordres.*

J'ai donné l'ordre au général Caffarelli de faire partir sur-le-champ un régiment commandé par un colonel, lequel arrivera ce soir à *Brünn*. Ce régiment partira demain de *Brünn*; le 1er bataillon à huit heures du matin, et escortera une première colonne de prisonniers russes, que vous formerez à raison d'un Français pour dix Russes. Vous mettrez un homme à cheval pour cent hommes; vous mettrez avec chaque colonne un nombre d'officiers russes qui, autant que possible, seront choisis parmi ceux qui parlent français. Le chef de bataillon aura le contrôle des prisonniers de sa colonne, dont il répond à l'empereur. Vous ferez prendre du pain à *Brünn* pour deux jours, et vous écrirez à *Vienne* pour qu'on en envoie à moitié chemin, pour le nombre d'hommes que vous aurez dirigé.

Le 2e bataillon du régiment partira après demain matin avec une colonne formée de la même manière que la première.

A une lieue en avant de *Vienne*, le 1er bataillon du 4e régiment d'infanterie légère relèvera l'escorte du 1er bataillon du général Caffarelli.

Le 2e bataillon du 4e d'infanterie légère relèvera de même le lendemain le 1er du même régiment.

Le régiment de la division du général Caffarelli se reposera un jour à *Vienne*, et retournera rejoindre sa division. Les deux bataillons du 4^e d'infanterie légère, avec le colonel, continueront d'escorter les deux colonnes de prisonniers russes jusqu'à *Strasbourg*, où ce régiment attendra de nouveaux ordres pour son retour à l'armée.

Le 16, le bataillon du 34^e régiment, qui forme la garnison de la citadelle, partira avec une 3^e colonne de prisonniers dans le même ordre que les deux premiers; mais si le 15^e d'infanterie légère est arrivé, on prendra de préférence son 1^er bataillon. Enfin, si le nombre de prisonniers russes permet d'en former une 4^e colonne, elle partira le 17 avec le 2^e bataillon du 15^e d'infanterie légère.

Dans le cas que ces deux bataillons forment l'escorte des deux dernières colonnes, ils conduiront les prisonniers jusqu'à *Strasbourg*, où ils attendront de nouveaux ordres pour leur retour à l'armée. Si avec les mille prisonniers qui partent d'ici aujourd'hui pour *Brünn*, le général Andréossy ne compte pas pouvoir former quatre colonnes, et qu'il n'en forme que trois, il ferait marcher de préférence le bataillon du 34^e, afin de conserver le 15^e d'infanterie légère entier; mais j'observe au général Andréossy qu'il ne doit point sortir de la proportion d'un Français pour dix Russes, et d'un homme de cavalerie

pour cent hommes, et que l'empereur ne voit avec aucune peine que le 4^e et le 15^e d'infanterie légère aillent jusqu'à *Strasbourg*.

Les colonels marcheront avec leurs deux bataillons, et iront alternativement au 1^er et au 2^e, pour voir si l'ordre est bien maintenu, et s'il n'y a point de désertion. Le général Andréossy n'oubliera pas de mettre un homme à cheval pour cent prisonniers. Quant au surplus des officiers qu'il n'aura pas jugé nécessaire de faire marcher avec les colonnes de soldats, il leur fera former une colonne séparée, conduite par un officier d'état-major et une petite escorte de troupes à cheval; ils donneront leur parole de ne point quitter la colonne, et passeront par *Znaïm*, *Krems* et *Mautern*. Quant aux officiers-généraux, ils pourront partir dans des voitures, sur leur parole d'honneur, et voyager en poste; mais ils auront dans leur voiture un officier d'état-major ou un officier de gendarmerie pour leur servir de sauve-garde.

Les colonnes de prisonniers marchant à un jour de distance, suivront la route de *Vienne*, traverseront la ville : il faut observer que la dernière journée de *Vienne* soit courte, afin qu'ils traversent la ville de bonne heure, et aller à l'étape qui est au-delà.

Le général Andréossy écrira de ma part, par un courrier, au maréchal Mortier, pour lui dire que

l'intention de l'empereur est que le jour où les colonnes de prisonniers arriveront à *Vienne*, il envoie deux bataillons en avant jusqu'à *Nicolsbourg* à leur rencontre, et qu'il fasse bien éclairer les bois de la March.

Le jour où les colonnes de prisonniers traverseront *Vienne*, les troupes seront sous les armes, et on en fera une espèce de fête, sans que, sous aucun prétexte, les colonnes de prisonniers russes puissent arrêter un seul instant dans les faubourgs ni dans la ville de *Vienne*. Le général Andréossy n'oubliera pas de prévenir le maréchal Mortier de l'heure où les bataillons du 4e d'infanterie légère devront se trouver à une lieue des faubourgs de *Vienne*, du côté de *Brünn*, pour prendre l'escorte des deux premières colonnes.

L'objet important est de donner de bonnes instructions aux colonels qui répondent des prisonniers à l'empereur, de bien assurer les subsistances, et enfin, que les colonnes de prisonniers ne marchent jamais de nuit. Au surplus, je ne puis que m'en rapporter au général Andréossy pour prévoir tout ce que j'aurai pu oublier dans la présente lettre. L'empereur ne renverra aucun officier russe sur parole; il faut qu'ils aillent tous en France.

Vous trouverez ici une proclamation de l'empereur à l'armée; faites-la imprimer sur-le-champ,

sur beau papier, et de manière à ce qu'elle tienne dans une seule page. Vous la ferez distribuer à tous les corps de l'armée en grand nombre d'exemplaires.

Je vous ferai connaître quand vous devez quitter *Brünn*. Nous sommes toujours à *Austerlitz*.

*Au général* OUDINOT, *et aux maréchaux* LANNES *et* BERNADOTTE.

Austerlitz, le 14 frimaire an XIV.

IL est ordonné au général Oudinot de se rendre à *Brünn* avec sa division, pour prendre les cantonnemens dans cette place et dans les environs.

Il est ordonné au maréchal Lannes de faire cantonner les divisions Suchet et Caffarelli; l'une à *Wischau*, l'autre à *Prosnitz*. Ces divisions se garderont militairement.

M. le maréchal Bernadotte conservera encore ses cantonnemens, ayant une bonne avant-garde en avant de lui.

*Au prince* MURAT.

Austerlitz, le 15 frimaire en XIV, à deux heures du matin.

L'INTENTION de l'empereur, mon prince, est que vous commenciez aujourd'hui votre mouvement sur *Brünn*. Vous ferez marcher la grosse cavalerie, sa majesté ne voulant laisser qu'un régiment de cava-

lerie légère à *Wischau.* Demain 16, toute la cavalerie se mettra en marche sur *Vienne.* Vous pourrez diriger une division de cavalerie par *Austerlitz, Menitz* et *Nicolsbourg.* En traversant le champ de bataille, elle visitera les villages, et ramassera les prisonniers qu'elle y trouvera.

*Aux généraux* Oudinot, Dumas; *aux maréchaux* Soult, Lannes, Davoust.

Austerlitz, le 15 frimaire an XIV, à deux heures du matin.

D'après les ordres de l'empereur, le général Oudinot se mettra, dès ce matin, en marche sur *Vienne* avec la division de grenadiers qu'il commande.

Le général Dumas donnera ordre au bataillon de grenadiers restés à *Austerlitz* de partir ce matin pour suivre le mouvement de la division qui reçoit l'ordre de se mettre aujourd'hui en marche sur *Vienne.*

Il est ordonné à M. le maréchal Soult de faire aujourd'hui une grande marche sur *Vienne,* où sa présence pourrait être nécessaire.

Il est ordonné à M. le maréchal Lannes de mettre en marche aujourd'hui les divisions Suchet et Caffarelli, et de les diriger sur *Brünn.*

Il est ordonné à M. le maréchal Davoust de suivre

parallèlement le mouvement de l'armée russe, afin d'être toujours entre elle et *Vienne*. M. le maréchal Davoust me fera connaître journellement la position de son corps d'armée.

*Au maréchal* LANNES.

Austerlitz, le 16 frimaire an XIV.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous placiez un régiment ou une brigade de votre armée à *Austerlitz*. Vous occuperez *Prosnitz*. Le maréchal Murat a l'ordre de vous rendre toute la cavalerie légère de votre armée.

Aussitôt que vous aurez désigné les cantonnemens de votre corps d'armée, prenez toutes les mesures nécessaires pour que votre cavalerie s'arrange, réunisse à ses dépôts ses traînards; arrangez également toute votre infanterie et votre artillerie, afin que nous soyons prêts le plus tôt possible, dans le cas où les hostilités devraient recommencer. Les troupes que vous avez à *Prosnitz* ne peuvent pas passer la petite rivière de Treze-Bosen, ligne de démarcation tracée par l'armistice pour le cours de Moravie.

*Au maréchal* BERNADOTTE.

Austerlitz, le 16 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR vous autorise, monsieur le maréchal, commencer votre mouvement pour vous porter

sur *Iglau*. Avant votre arrivée dans cet endroit, vous recevrez des instructions sur les cantonnemens que vous devez occuper pendant l'armistice.

*Au général* MARMONT.

Brünn, le 16 frimaire an XIV.

Vous avez dû recevoir, général, l'armistice qui a été conclu le 15 entre les deux empereurs de France et d'Autriche. Par ce traité, vous devez occuper jusqu'à la paix définitive la Carinthie, la Styrie, etc. Ainsi, vous devez retourner à *Gratz*, et y cantonner votre armée de la manière qui sera la plus avantageuse pour vivre. Si vous n'aviez pas reçu des nouvelles de la victoire avant d'arriver à *Neustadt*, vous devez retourner à *Gratz*.

*Au maréchal* DAVOUST.

Brünn, le 16 frimaire an XIV.

J'AI reçu, monsieur le maréchal, la dépêche par laquelle vous m'envoyez le duplicata de la relation de votre combat. J'ai également reçu les quatre drapeaux russes que M. de Monthion a apportés.

Vous avez dû recevoir l'armistice que j'ai conclu le 15 au nom de l'empereur. Vous y aurez vu que nos troupes ne doivent point approcher au-delà d'un rayon de cinq lieues de la rive droite de la March, prenant *Goding* pour centre; et on ne doit per-

mettre à aucun Français d'aller dans ce demi-cercle, soit pour fourrager ou autrement. Comme l'empereur d'Allemagne doit résider pendant les négociations à *Holitsct*, qui est à la rive gauche de la March, près *Goding*, l'empereur a trouvé convenable qu'aucun Français ne pût approcher de cinq ou six lieues de ce point sur la rive droite de la March. Si vous avez des cantonnemens plus près, vous devez les reployer.

*Au maréchal* LANNES.

Brünn, le 17 frimaire an XIV.

D'APRÈS les dispositions ordonnées par sa majesté, M. le maréchal Lannes aura le commandement des cercles de *Brünn*, de *Znaïm*, et de la partie du cercle d'*Olmütz*, qui est dans la ligne de démarcation du traité d'armistice jusqu'à la rivière de Trezbouska, et du cercle d'*Haradisch* jusqu'à la rive droite de la March, ainsi que la partie du cercle de *Prerauerkreis*, située entre la rive droite de la March et la rivière de Trezbouska.

M. le maréchal Lannes tiendra un régiment à *Prosnitz*, un autre à *Kremsir*, un troisième à *Haradisch*, et un quatrième à *Czeitsch*. Ces régimens tiendront des postes tout le long de la ligne de démarcation; celui de *Czeitsck* tiendra des postes tout le long du ruisseau qui, de *Czeitsch*, passe à *Koistel*

jusqu'à la Taya, et ensuite le long de la rive droite de la Taya jusqu'à son embouchure dans la March.

M. le maréchal Lannes tiendra à *Haradisch* un régiment d'infanterie, un autre à *Prosnitz :* tout le reste de son corps d'armée sera cantonné à *Brünn* et à *Znaïm.*

M. le maréchal Lannes portera le plus grand soin à ce que la citadelle de *Brünn* soit toujours dans le meilleur état de défense, et bien approvisionnée.

M. le maréchal Lannes est prévenu que l'empereur d'Allemagne réside en sa terre à *Holitsch,* et qu'aucun poste français ni aucun Français ne doit approcher à plus de six lieues de cette résidence, à la rive droite de la Taya.

### *Au prince Murat.*

Brünn, le 17 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne à S. A. le prince Murat de cantonner toute sa cavalerie légère le long de la rive droite de la March, depuis l'embouchure de la Taya jusqu'au Danube.

M. le maréchal Murat cantonnera les divisions de dragons ; savoir : celle du général Bourcier, à la rive gauche du Danube ; celle du général Klein, à la rive droite, dans la Basse-Autriche. Les deux divisions de cuirassiers seront cantonnées non loin de *Vienne,*

dans les lieux que le prince jugera les plus convenables.

M. le prince Murat donnera l'ordre que tous les dragons à pied rejoignent leurs régimens, ainsi que tous les grands et petits dépôts, soit des dragons, soit des cuirassiers, qui sont restés en arrière, afin que, dans le moindre délai, tous les régimens de troupes à cheval puissent être rétablis et en état de faire la guerre.

*Au maréchal* Bernadotte.

Brünn, le 17 frimaire an XIV.

D'après les ordres de l'empereur, M. le maréchal Bernadotte aura le commandement du cercle d'*Iglau* dans la Moravie, et du cercle de *Tabor*, dit *Circulus Bechinensis*, dans la Bohême; il tiendra des postes de cavalerie sur toute la ligne de démarcation, et il désignera les cantonnemens qu'il jugera les plus convenables pour son infanterie; il prendra toutes les mesures nécessaires pour que sa cavalerie soit mise, dans le plus bref délai, en état de faire la guerre. Les deux cercles désignés ci-dessus fourniront les vivres, les fourrages, et tout ce qui est nécessaire à l'entretien des troupes de M. le maréchal Bernadotte. S'il a laissé des hommes de cavalerie en arrière, il doit les réunir. M. le maréchal Bernadotte voudra bien me faire connaître le plus tôt possible le lieu

où il aura établi son quartier-général. Il est prévenu que le cercle de *Znaïm* et le cercle de *Brünn* sont destinés au corps d'armée de M. le maréchal Lannes. J'ordonne au prince Murat de vous rendre votre cavalerie.

*Au maréchal* Soult.

Brünn, le 17 frimaire an XIV.

D'après les ordres de l'empereur, monsieur le maréchal, votre corps d'armée se rendra à *Vienne*, c'est-à-dire une division sera cantonnée sur la rive gauche du Danube, une autre dans la province qui est à la rive droite, et enfin une division dans *Vienne*. Toute votre cavalerie légère tiendra poste sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie, à la rive droite du Danube. Vous ferez réunir tous les grands et petits dépôts de vos régimens de cavalerie légère qui pourraient être restés en arrière, et vous vous occuperez de faire mettre ces corps dans le meilleur état possible pour faire la guerre.

*Au maréchal* Masséna.

Brünn, le 17 frimaire an XIV.

Vous avez dû recevoir, monsieur le maréchal, la copie de l'armistice conclue entre les empereurs de France et d'Autriche. L'empereur et roi ordonne que

l'armée d'Italie prenne ses cantonnemens, pendant l'armistice, dans la Carniole, l'Istrie et le comté de Goritz, provinces qu'elle doit entièrement occuper.

Je vous prie, monsieur le maréchal, de me faire connaître le plus promptement possible le lieu où vous aurez établi votre quartier-général, et les cantonnemens que vous aurez assignés aux différens corps de votre armée.

Le corps du général Marmont occupe la Styrie, et le corps de M. le maréchal Ney occupe la Carinthie.

*Au maréchal* Bernadotte.

Brünn, le 18 frimaire an XIV.

L'Empereur, monsieur le maréchal, désire que les troupes françaises à vos ordres ne s'éloignent pas trop d'ici jusqu'à ce qu'on ait des idées claires et précises sur le départ des Russes, dont cependant on n'a aucun motif de douter.

En conséquence, vous pouvez faire filer toute l'infanterie des troupes bavaroises jusqu'à *Iglau*, et cantonner votre infanterie française à peu près dans la position où vous recevrez cet ordre.

*Au maréchal* MASSÉNA.

Brünn, le 18 frimaire an XIV.

ORDRE.

L'EMPEREUR et roi, monsieur le maréchal, ordonne que vous formiez un corps d'armée composé ainsi qu'il suit :

Trois divisions d'infanterie formant au moins vingt-quatre mille hommes ;

Quatre régimens de chasseurs à cheval ;

Quatre régimens de dragons ;

Quatre régimens de cuirassiers ;

Et trente à quarante pièces d'artillerie attelées et bien approvisionnées.

Les officiers-généraux, l'état-major, les officiers d'artillerie et du génie nécessaires.

Ce corps d'armée, qui sera commandé en personne par vous, monsieur le maréchal, n'aura plus la désignation d'*armée d'Italie*, mais prendra celle du *8e corps de la Grande-Armée*. Vous voudrez bien en conséquence correspondre avec moi comme major-général.

L'empereur, monsieur le maréchal, ordonne qu'avec le 8e corps de la Grande-Armée, composé ainsi qu'il est dit ci-dessus, vous vous rendiez à *Laybach*, et que vous preniez le commandement de la Carniole, de l'Istrie et du comté de Goritz. L'intention de sa majesté est que vous vous mettiez sur-

le-champ en correspondance avec le général Marmont qui commande la Styrie, et avec M. le maréchal Ney qui commande la Carinthie.

L'empereur ordonne au général Saint-Cyr de prendre le commandement de tout ce qui composait son armée de Naples; et indépendamment des trois régimens d'infanterie qu'il avait, vous ferez les dispositions et donnerez les ordres nécessaires pour augmenter son corps d'armée d'une division entière d'infanterie française, d'un ou de deux régimens de chasseurs; enfin vous lui composerez un corps d'armée qui passe trente mille hommes, dont plus de moitié soit Français, et le reste de Polonais, Suisses ou Italiens.

Vous composerez son artillerie, son état-major et ses administrations dans la proportion de la force d'un corps d'armée de trente mille hommes au moins. Vous m'enverrez un état de la composition et de la situation de ce corps d'armée, et vous en enverrez un double au vice-roi.

Le général Saint-Cyr réunira les garnisons de *Livourne*, où il ne laissera personne; les garnisons d'*Ancône*, où il laissera seulement un bataillon italien pour défendre le fort, et vous aurez attention de donner au général Saint-Cyr le plus d'artillerie qu'il vous sera possible.

Le général Saint-Cyr, avec son corps d'armée

ainsi composé, se mettra sur-le-champ en marche pour la frontière de Naples, et garantir les états du Saint-Père. Son premier soin sera donc de prendre position dans ces états, tant pour les garantir que pour couvrir le royaume d'Italie.

Un autre corps sera composé d'une division d'infanterie, d'une réserve de garde italienne, et au besoin, du camp volant d'Alexandrie; enfin de la petite réserve formée à *Milan*, et de deux régimens de cavalerie française. Ce corps sera directement aux ordres du prince Eugène, qui le réunira à *Padoue* pour contenir la garnison de *Venise;* l'intention de l'empereur étant que le vice-roi d'Italie ait exclusivement le commandement de tout le pays vénitien et de toutes les troupes qui sont dans le royaume d'Italie, après que le 8ᵉ corps de la Grande-Armée que vous commandez, et celui des trente mille hommes du général Saint-Cyr, seront formés.

Comme général en chef de l'armée d'Italie, donnez tous vos ordres pour l'exécution des dispositions ci-dessus; et après que vous les aurez fait exécuter, vous ne vous considérerez plus que comme commandant le 8ᵉ corps de la Grande-Armée, et commandant de la Carniole, de l'Istrie et du comté de Goritz. Envoyez-moi le plus tôt que vous pourrez la situation militaire de toutes les troupes en Italie, d'après les dispositions ci-dessus.

*Au général* SAINT-CYR.

Brünn, le 18 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR, général, vous nomme général en chef, et vous donne le commandement du corps d'armée de Naples pour marcher contre les Anglo-Russes. M. le maréchal Masséna a ordre de vous former, le plus promptement possible, un corps de trente mille hommes. Ce corps sera composé de tout ce qui était sous votre commandement à votre première armée de Naples; et indépendamment des trois régimens d'infanterie française que vous aviez alors, M. le maréchal Masséna a l'ordre de vous former une bonne division d'infanterie française, et de deux régimens de chasseurs à cheval; enfin, de porter votre corps à au moins trente mille hommes, dont plus de moitié seront Français, et le reste Polonais. Suisses ou Italiens. M. le maréchal Masséna vous donnera le plus d'artillerie qu'il sera possible, et extraira de son armée les officiers d'état-major, les généraux et les administrations qui vous seront nécessaires. L'intention de l'empereur est que vous réunissiez les garnisons de *Livourne*, où vous ne devez laisser personne; celles d'*Ancône*, où vous laisserez seulement un bataillon italien pour défendre le fort. L'empereur, monsieur le général Saint-Cyr, ordonne qu'avec votre corps d'armée ainsi

composé, vous vous mettiez sur-le-champ en marche pour la frontière du royaume de Naples. Votre premier soin sera donc de prendre position dans les états du Saint-Père, tant pour les garantir que pour couvrir le royaume d'Italie. Le débarquement des Anglo-Russes vous fera assez sentir combien il est pressant que vous commenciez votre mouvement. Envoyez-moi le plus tôt possible l'état de la composition et de la situation de votre corps d'armée.

Je dois vous prévenir que M. le maréchal Masséna, avec environ quarante mille hommes, forme le 8e corps de la Grande-Armée; qu'il aura son quartier-général à *Laybach*.

Le prince Eugène commande exclusivement dans le pays vénitien et le royaume d'Italie les troupes françaises et italiennes qui ne font partie ni du corps du maréchal Masséna, ni du vôtre.

La position de l'ennemi nécessite que vous correspondiez fréquemment avec moi par *Laybach, Gratz* et *Vienne*.

*Au maréchal* AUGEREAU.

Brünn, le 19 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne que le maréchal Augereau parte sur-le-champ avec son corps d'armée pour se diriger par *Heydenheim*, *Aalen*, *Hailbron* et *Darmstadt* sur *Mayence*, où il est convenable qu'il

arrive le plus tôt possible, afin d'aller au secours de la Hollande, si les circonstances l'exigeaient. Sa présence n'étant plus nécessaire en Allemagne, il ne saurait arriver trop tôt à *Mayence* : il vivra dans le pays de *Darmstadt*, en donnant des bons que l'on payera dans la suite.

M. le maréchal Augereau me fera connaître le jour de son départ, l'itinéraire de sa marche, et le jour de son arrivée à *Mayence*.

*Au prince* Louis, *connétable de l'empire.*

Brünn, le 19 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR et roi ordonne que S. A. I. le prince Louis fasse partir sur-le-champ d'*Anvers* le général Collaud avec ses deux divisions, pour se rendre à *Amsterdam*, où elles seront soldées et nourries aux dépens de la république batave. S. A. donnera également l'ordre au 20e de chasseurs qui est à *Clèves* de se rendre à *Amsterdam*, où ce régiment fera partie du corps du général Collaud. L'empereur fait connaître à S. A. que le maréchal Augereau, qui est à *Ulm*, a l'ordre de partir sur-le-champ avec tout son corps d'armée pour se rendre à grandes marches à *Mayence*, et que, vu ce mouvement, il est inutile que S. A. se serve des corps d'avant-garde, formés des réserves des maréchaux Lefebvre et Kellermann.

*A S. Exc. M. SCHIMMELPENNINCK, grand-pensionnaire d'état, à* La Haye.

Brünn, le 19 frimaire an XIV.

J'AI l'honneur de prévenir vôtre excellence que le général Collaud se rend à *Amsterdam* avec un corps d'environ vingt mille hommes, et que l'empereur demande que ce corps de troupes soit nourri et soldé par la république batave.

Je préviens également votre excellence que M. le maréchal Augereau, avec son corps d'armée, se rend à marches forcées d'*Ulm* à *Mayence*, avec l'ordre de se porter en Hollande, si cela devient nécessaire; et dans le cas où les Anglais effectueraient une descente, votre excellence est autorisée à envoyer un courrier au maréchal Augereau pour presser sa marche.

Si, après le bruit de la nouvelle de la bataille d'*Austerlitz*, vous voyez que les dispositions de l'ennemi continuent, vous ferez préparer à *Amsterdam* un palais pour l'empereur, qui ne tarderait pas d'y arriver au moment où on l'y attendrait le moins.

*A S. A. le prince EUGÈNE, vice-roi d'Italie.*

Brünn, le 19 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR prévient le prince Eugène que dans le cas où les Russes et les Napolitains marcheraient,

sa majesté se porterait elle-même en Italie au moment où elle y serait le moins attendue. En conséquence, elle demande que votre altesse fasse préparer son logement, des écuries et des chevaux, afin qu'elle puisse s'en servir à son arrivée, s'il y avait lieu.

### *Au maréchal* MASSÉNA.

Brünn, le 23 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR reçoit, monsieur le maréchal, votre lettre du 20. Votre aide-de-camp Solignac m'a également remis celle dont vous l'aviez chargé pour moi. Vous devez avoir reçu en ce moment les ordres de sa majesté, qui vous ont été portés par M. de Talleyrand Périgord, relativement à la formation du corps de la Grande-Armée, à l'armée de Naples, et au commandement militaire du prince Eugène. Comme vous le savez, M. le maréchal Ney doit se rendre à *Klagenfurth*. L'intention de l'empereur est qu'en prenant vos cantonnemens, vous appuyiez votre corps d'armée plutôt du côté de *Gratz* que de tout autre côté, afin de pouvoir vous porter dans le moindre temps possible sur *Vienne*, s'il y avait lieu.

C'est sur le Danube que la guerre est désormais fixée, monsieur le maréchal; car le prince Charles, avec toute son armée, est de ce côté-ci; et l'intention de sa majesté est, au premier signal, de réunir votre armée à elle.

Vos dépôts, trois compagnies d'artillerie, un bon commandant, suffiront à *Palma-Nova*, qu'il faut bien approvisionner, et cela sans perdre un seul moment. Il ne faut pas s'endormir sur l'armistice : la guerre n'est pas finie ; mais reposez vos troupes, et pourvoyez à tous leurs besoins ; car d'un moment l'autre, vous recevrez l'ordre pour combattre. Correspondez fréquemment avec moi, et adressez-moi notamment les rapports de tous vos espions ; car il est bien important de connaître toutes les forces qui se trouvent en Croatie, et tout ce qui se passe du côté de l'ennemi. Mettez-vous en correspondance avec le maréchal Ney et le général Marmont. Prescrivez au commandant de votre artillerie de se mettre en correspondance avec le général Songis.

### *Au général* MARMONT.

Schoenbrünn, le 23 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR, général, désire que votre correspondance avec moi soit plus détaillée ; que vous me fassiez connaître le rapport de tous vos espions ; car il est de la dernière importance que je sache ce qui se passe dans le pays que vous occupez, ainsi que tout ce qu'on peut connaître de la position et des mouvemens de l'ennemi. Correspondez avec les maréchaux Ney et Masséna. Tout en laissant reposer

vos troupes occupez-vous de les mettre promptement en campagne; car, de vous à moi, il est probable que nous reprendrons incessamment les hostilités.

*Au maréchal* AUGEREAU.

Schoenbrünn, le 24 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR ordonne, monsieur le maréchal, dans le cas où vous ne seriez pas parti d'*Ulm* à la réception de cet ordre, que vous regardiez comme nul et non avenu celui que vous avez reçu, de vous rendre à *Mayence*. Si au contraire vous êtes en route, vous arrêterez votre corps d'armée où il se trouvera, au moment où vous recevrez cet ordre. Vous cantonnerez vos troupes, en les faisant vivre principalement chez le prince de Latour et Taxis, et chez tous les princes autrichiens de Souabe, en ménageant, autant que possible, les états de Würtemberg et de Bavière, parce que là nous sommes obligés de rembourser tout ce que nous consommons.

*A S. A. le prince* LOUIS.

Schoenbrünn, le 24 frimaire an XIV.

L'EMPEREUR fait connaître à son altesse qu'il est mécontent qu'elle retienne pour l'armée du Nord des hommes et des chevaux destinés à la Grande-Armée; que la république batave doit lui fournir l'artillerie,

les chevaux, et tout ce dont elle aura besoin. L'avis de sa majesté est que le danger est loin d'être aussi pressant que ne le croit son altesse, et qu'enfin elle ne doit rien détourner de ce qui est pour la Grande-Armée.

*Au maréchal* Brune.

Schoenbrünn, le 24 frimaire an XIV.

L'Empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous fassiez partir sur-le-champ de forts détachemens de conscrits des dix 3mes bataillons des régimens de la Grande-Armée, qui sont sous vos ordres. Le bon nombre de conscrits que vous nous renverrez sont nécessaires pour réparer les pertes causées par la bataille d'*Austerlitz*. Ne vous laissez pas amuser par les bruits de paix: tout n'est pas fini encore; l'empereur compte pour cet objet sur votre patriotisme, votre zèle et sur votre dévoûment à sa personne.

*Au général* Marmont.

Schoenbrünn, le 25 frimaire an XIV (16 décembre 1805).

L'Empereur, général, me charge de vous demander où est le dépôt des deux cents caissons que vous lui avez écrit avoir dans votre commandement.

Sa majesté désire que vous rédigiez un mémoire sur la citadelle de *Gratz*. Combien de canons faudrait-il pour l'armer? Y a-t-il de l'eau, des bâtimens?

Combien d'hommes peut-elle contenir? Pourrait-on y loger les dépôts? y établir des fours, des magasins de vivres, un arsenal pour les munitions? enfin des emplacemens pour y déposer les bagages d'un corps d'armée de trente à quarante mille hommes? combien il faudrait d'hommes pour la défendre?

Si la citadelle de *Gratz* peut remplir l'objet dont je viens de vous parler, vous devez la faire armer et approvisionner de suite, et même y mettre un hôpital. L'opinion de l'empereur est que dans le genre de guerre que nous faisons, les hôpitaux de maladies graves ne peuvent sans inconvénient être placés de manière à les laisser prendre à l'ennemi.

Vous vous êtes déjà trouvé dans le cas, général, où cette citadelle pouvait être utile; comme sagement vous l'avez fait, en vous portant sur *Vienne*, en manoeuvrant de manière à ce que le prince Charles ne pût s'y trouver avant vous.

Faites connaître si la citadelle de *Gratz*, sous les rapports dont il est question ci-dessus, peut, dans douze ou quinze jours de travail, servir à garder les magasins et les bagages d'un corps d'armée de trente à quarante mille hommes, pendant huit à dix jours, étant défendue par trois ou quatre cents hommes, temps nécessaire pour que l'armée qui agirait pût venir prendre la position.

L'empereur désire encore que vous fassiez recon-

naître et prendre tous les renseignemens pour avoir l'itinéraire bien exact de la route que devrait suivre une armée de trente à quarante mille hommes, pour se rendre de *Gratz* à *Pest*. Vous devez faire connaître l'étendue, la nature de la route, les défilés, les ravins, enfin la position que pourrait prendre l'armée.

*Au maréchal* DAVOUST.

Schoenbrünn, le 26 frimaire an XIV (17 décembre).

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous vous occupiez de faire jeter un pont sur le Danube, à la hauteur de *Presbourg*, et que vous fassiez construire deux têtes de pont, un du côté de la rive droite, l'autre du côté de la rive gauche pour défendre le pont.

*Au maréchal* BERNADOTTE.

Schoenbrünn, le 26 frimaire an XIV (13 décembre).

L'EMPEREUR me charge, monsieur le maréchal, de vous faire connaître que vous devez voir, par l'ordre du jour, qu'une trop grande sécurité serait funeste; que son intention est que vous teniez en première ligne les Bavarois devant le prince Ferdinand, et que vous vous placiez de manière à vous porter rapidement à sa droite, et à cacher vos mouvemens

à l'ennemi. Les princes Charles et Jean sont devant nous; le corps du général Meerfeld, sur la gauche de la March; le prince Jean, depuis la rive droite du Danube jusqu'aux positions vis-à-vis *Neustadt;* et enfin le prince Charles, depuis la position vis-à-vis *Neustadt* jusqu'aux positions vis-à-vis *Gratz.* Sa majesté pense que tout cela peut encore former une armée de soixante-dix mille hommes. Il lui paraît donc convenable, comme elle en a déjà donné l'ordre, que les troupes françaises de votre corps d'armée soient dans le cercle d'*Iglau*, et à portée d'arriver en quatre ou cinq jours sur *Vienne*, et en deux jours sur *Brünn*, selon les circonstances. Les Bavarois doivent être bientôt en force pour pouvoir, dans un cas extraordinaire, tenir tête au prince Ferdinand, et lui disputer le terrain, donner le temps nécessaire pour faire entièrement disparaître le prince Charles.

*Au maréchal* DAVOUST.

Schoenbrünn, le 27 frimaire an XIV (18 décembre).

D'APRÈS les dernières dispositions que vient d'arrêter l'empereur, monsieur le maréchal, votre commandement comprendra *Presbourg*, le pays compris entre *Presbourg* et *Marchech*, tout le pays de la Basse-Autriche sur la rive droite du Danube jusqu'à

*Frichament*, et le long du petit ruisseau qui y passe jusqu'à *Goëzendorf*, et jusqu'aux limites de la Hongrie.

L'intention de l'empereur est que vous mettiez une division d'infanterie à *Presbourg*, et une autre à la rive droite du Danube, le long de la Layta, occupant la partie de terrain désignée ci-dessus.

Votre cavalerie légère sera en grande partie le long de la rivière de la Layta. Vous ferez construire un pont de bateau à *Presbourg* avec une tête de pont sur les deux rives. Vous vous étudierez à bien connaître le pays depuis *Presbourg* jusqu'au lac sur la rive droite du Danube. Vous chargerez des ingénieurs d'en lever toutes les positions.

Arrangez tout cela, en le combinant autant que vous le pourrez avec les conditions de l'armistice.

Quant à M. le maréchal Soult, il a ordre de tenir sa cavalerie légère depuis *Goëzendorf* jusqu'à *Neustadt;* mais il ne mettra aucune troupe d'infanterie dans le pays entre *Frichament*, *Goëzendorf*, et la frontière de Hongrie jusqu'à *Presbourg*, qui vous est exclusivement destiné.

Je pense que votre quartier-général sera bientôt à *Hambourg*. La division d'infanterie que vous mettrez le long de la Layta doit être celle qui est la plus reposée de votre armée.

*Au maréchal* MORTIER.

Schoenbrünn, le 27 frimaire an XIV (18 décembre).

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, m'ordonne de vous dépêcher un officier de mon état-major pour vous faire connaître que vous devez vous rendre à l'extrémité de votre ligne à *Prosnitz* pour vous informer vous-même de ce qu'il peut y avoir du côté d'*Olmütz;* de m'en envoyer un rapport particulier, ainsi que de tout ce qui se passe à *Zwittau;* comme aussi de me faire connaître ce que l'ennemi fait, et où est sa cavalerie légère. Vous devez, monsieur le maréchal, voir, par l'ordre du jour, qu'une trop grande sécurité pourrait devenir funeste, et que l'armée, tout en se reposant, doit se préparer à recommencer les hostilités au premier ordre.

*Au général* MARMONT.

Schoenbrünn, le 27 frimaire an XIV (18 décembre).

JE vous préviens, général, que je viens de donner l'ordre au général Dumonceau de partir demain de *Vienne* avec sa division pour se rendre à *Neustadt,* et rentrer dans le corps d'armée que vous commandez.

L'intention de l'empereur est que vous teniez une division à *Bruck,* de manière à vous porter le plus rapidement possible à *Neustadt* au secours du général

Dumonceau qui s'y trouvera, et dans le cas où il y aurait lieu.

Je donne l'ordre à M. le maréchal Masséna d'envoyer une division de dragons à *Marbourg*, et une division de cuirassiers à *Scilli*. L'intention de l'empereur est que vous preniez les mesures nécessaires pour leur nourriture; vous en préviendrez le maréchal Masséna.

*Au maréchal* SOULT.

Schoenbrünn, 27 frimaire an XIV (18 décembre).

JE vous préviens, monsieur le maréchal, que d'après l'ordre de l'empereur, M. le maréchal Davoust occupe *Presbourg*, le pays compris entre *Presbourg* et *Marchech*, tout le pays de la Basse-Autriche, sur la rive droite du Danube jusqu'à *Frichament*, et le long du petit ruisseau qui y passe jusqu'à *Goëzendorf*, et jusqu'aux limites de la Hongrie.

Quant à vous, monsieur le maréchal, d'après les dispositions que sa majesté a arrêtées ce matin, son intention est que votre cavalerie légère occupe depuis *Goëzendorf* jusqu'à *Neustadt*, sur la ligne d'armistice, en ayant toujours des vedettes sur l'extrême frontière de cette ligne, qui est la frontière de la Basse-Autriche et de la Bohême.

Le général Milhaud a l'ordre d'occuper la rive droite de la March.

*Au maréchal* NEY.

Schoenbrünn, le 27 frimaire an XIV (18 décembre).

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de vous faire connaître qu'il serait possible que vous devinssiez nécessaire sur la ligne d'opérations; qu'il attend avec impatience votre arrivée à *Klagenfürt*. Immédiatement après votre arrivée, vous pousserez votre plus forte division avec artillerie et cavalerie sur les limites de la Carinthie, le plus près possible de *Léoben*. Les princes Charles et Jean ayant une armée considérable à plusieurs lieues de *Vienne*, il est convenable de se tenir toujours en mesure. Je vous recommande de me faire connaître le jour où vous arriverez à *Klagenfürt*, et le jour où votre division sera arrivée à *Léoben*.

L'armistice existe, il est vrai; mais on ne doit jamais s'y fier quand on est dans la capitale de son ennemi.

*A S. A. I. le prince* LOUIS, *connétable.*

Schoenbrünn, 30 frimaire an XIV (21 décembre).

L'EMPEREUR me charge de vous faire connaître que vous ne devez pas avoir de grandes inquiétudes sur le Nord.

Sa majesté ordonne que vous fassiez retourner à *Paris* les détachemens de sa garde que vous avez fait partir pour la Hollande.

L'empereur peut arriver d'un moment à l'autre; d'ailleurs son intention est que sa garde ne donne jamais en détail.

Comme je l'ai mandé à votre altesse, l'empereur s'est arrangé avec la Prusse; ce qui change beaucoup les affaires du Nord.

Sa majesté ordonne que vous restiez en Hollande; que vous y fassiez bien cantonner votre armée; que vous la teniez toujours sur un pied respectable. La Hollande, mon prince, doit fournir la solde et toutes les dépenses de l'armée du Nord; elle doit acheter et fournir tous les chevaux d'artillerie et de charrois; et sous ce rapport, votre altesse n'a rien à tirer de France, l'armée du Nord ne devant rien coûter à l'empereur.

Sa majesté ordonne que vous fassiez diriger sur *Augsbourg* tous les conscrits, les chevaux, les détachemens qui sont destinés à la Grande-Armée. La paix n'est pas faite.

*Au maréchal* LEFEBVRE.

Schoenbrünn, le 30 frimaire an XIV (21 décembre).

J'AI mis sous les yeux de l'empereur, monsieur le maréchal, l'état du 15 frimaire que vous m'avez

adressé. L'intention de sa majesté est que vous dirigiez autant d'hommes qu'il vous sera possible, destinés ou appartenans aux différens corps de la Grande-Armée, habillés ou non habillés, armés ou non armés, sur *Augsbourg*, ayant soin de bien organiser les envois, désigner un officier pour les hommes de chaque corps, et former des colonnes de trois mille hommes. Nous ne manquons ici ni de fusils ni d'habits. Quant à l'avant-garde de votre réserve composée de neuf bataillons, l'empereur approuve que vous la gardiez encore quelque temps pour la défense de *Mayence*. Quoique la meilleure intelligence règne entre nous et la Prusse, on doit encore être sur ses gardes; il n'y a cependant pas de doute que les dispositions du côté de la Suède ne s'évanouissent bientôt. L'empereur me charge de vous renouveler l'ordre d'envoyer à la Grande-Armée tout les détachemens d'hommes, de chevaux, de conscrits qui lui appartiennent : on négocie, à la vérité, en se préparant à la guerre, car rien n'est fini. Sa majesté me charge de vous faire connaître que, du moment que vous aurez fait partir le dernier homme et le dernier cheval de tout ce que vous avez de la Grande-Armée, vous vous mettiez vous-même en route pour *Vienne*, où l'empereur vous destine un commandement actif. L'intention de sa majesté est cependant que vous ne partiez que dans le cas où, comme on doit le supposer, on serait

tranquille sur la Hollande; et dans ce cas, l'empereur vous laisse le maître de laisser l'avant-garde de votre réserve à *Mayence*, ou de la diriger sur *Augsbourg*. Dans le cas où vous partiriez pour *Vienne*, votre réserve restera sous le commandement de M. le maréchal Kellermann, et alors ces deux réserves n'en feront plus qu'une.

Du moment que vous croirez devoir partir, monsieur le maréchal, vous vous rendrez d'abord à *Augsbourg* pour y donner les ordres, et y faire les dispositions nécessaires pour l'habillement et l'armement des conscrits, en raison du nombre que vous y aurez dirigé. Vous attendrez là de nouveaux ordres sur le commandement que l'empereur vous destine. Vous écrirez au maréchal Kellermann pour lui faire connaître le jour de votre départ, et l'état de la réserve que vous lui laisserez.

*Au maréchal* Masséna.

Schoenbrünn, le 1er nivose an XIV (22 décembre).

L'intention de l'empereur, monsieur le maréchal, est que vous portiez votre quartier-général à *Marbourg;* que vous arrangiez vos cantonnemens de manière à appuyer l'extrémité de votre droite à *Laybach,* étendant des postes tout le long de la ligne de démarcation, et que de votre personne, avec deux de vos divisions, vous puissiez, au premier ordre,

vous porter de *Marbourg* sur *Gratz*. L'empereur vous donne l'administration des cercles de *Marbourg* et de *Scilli*. J'en préviens M. le général Marmont. Ces cercles vous sont nécessaires pour y établir votre quartier-général, et faire vivre les deux divisions que vous devez y porter.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, les états de formation que vous m'avez envoyés de votre 8e corps d'armée, de l'armée de Naples, et de celle sous les ordres de S. A. le prince Eugène : je les ai mis sous les yeux de l'empereur. Je vous y répondrai par le général Sollignac.

### *Au prince* Eugène.

Schoenbrünn, le 1er nivose, à minuit, (22 décembre).

L'empereur suppose, mon prince, que vous avez avec vous deux divisions de garde nationale italienne. L'intention de l'empereur est que vous en conserviez une pour garder *Venise*, et que vous mettiez l'autre aux ordres du général Saint-Cyr pour le suivre à *Naples*.

Votre division se trouve composée de quatre régimens de ligne français. Vous devez faire parcourir les dépôts de ces régimens qui doivent avoir reçu beaucoup de conscrits. Activez leur armement et leur équipement autant que cela sera possible.

L'empereur me charge de faire connaître à votre

altesse qu'il regarde le général Part**** comme un homme médiocre; mais que vous avez à *Mantoue* le général Miollis que vous devez appeler. Votre altesse peut lui donner le commandement de ses troupes : c'est un homme de soin et brave, sur lequel on peut se reposer.

L'empereur a réuni à *Munich* toute la garde royale; et si les hostilités venaient à reprendre, sa majesté la ferait passer sur-le-champ à *Milan*; accoutumée aux manœuvres de la Grande-Armée, cette troupe se battra bien.

Je donne l'ordre au général Menou d'envoyer le 3e régiment d'infanterie légère pour être aux ordres de votre altesse, et de lui fournir en général toutes les troupes formant le camp d'Alexandrie, et qui seraient disponibles.

Le maréchal Masséna reçoit également l'ordre d'envoyer le 25e régiment de chasseurs à cheval à l'armée de *Naples*, aux ordres du général Saint-Cyr, et d'envoyer à votre altesse le 3e de chasseurs pour être à ses ordres.

### *Au général* Marmont.

Schoenbrünn, le 2 nivose an XIV.

J'ai soumis à l'empereur votre dernière lettre, général; sa majesté a été fâchée des observations que vous faites, et me charge de vous dire que ses ordres

doivent être ponctuellement exécutés; que tout ce que vous dites serait bon, si préalablement vous aviez envoyé une division à *Bruck*, parce que vous ne connaissiez, ni les projets de l'empereur, ni l'état de la question. Sa majesté ne confie ses plans à personne. Cantonnez donc, général, une division de *Bruch* à *Neustadt*, de manière que la tête arrive dans un jour, la queue dans deux ou trois, et non par des marches forcées; car lorsque l'on dit que des troupes doivent être à plusieurs marches, on doit entendre des marches de quatre à cinq lieues, de manière qu'à la dernière journée les troupes puissent se battre et manœuvrer.

Sa majesté ordonne que tous les chevaux que vous lèverez soient donnés aux dragons à pied. Vous avez dû voir, général, que vous devez resserrer vos cantonnemens; que le maréchal Masséna a l'administration du cercle de *Marbourg* et de celui de *Scilli*, et le maréchal Ney celui d'*Heydenbourg*.

L'empereur désire savoir combien de rations de biscuits peuvent suivre votre armée, en cas d'opération militaire.

*A M. Petiet, intendant-général.*

L'intention de l'empereur, monsieur l'intendant-général, est que vous voyiez les agens de Bavière, de Wurtemberg et de Bade; ils savent le pays qu'ils

doivent avoir ; vous leur ferez connaître que sa majesté n'accordera l'évacuation de ces pays par les troupes et leur prise de possession, que lorsque les contributions seront payées ; que s'ils veulent se charger de les payer, il est probable que l'empereur se résoudra à leur faire remettre sur-le-champ les pays qui doivent leur revenir. Vous pouvez faire en conséquence un traité, pour le payement des contributions en lettres de change sur *Paris*, payables en trois mois.

### *Au maréchal* BESSIÈRES.

Schoenbrünn, le 6 nivose an XIV.

L'INTENTION de l'empereur, monsieur le maréchal, est que l'artillerie de la garde, et les chasseurs à pied de la garde, partent demain pour se rendre en France.

Quant aux grenadiers à cheval et à pied de la garde, ils ne partiront qu'après le départ de l'empereur.

### *Au maréchal* AUGEREAU.

Schoenbrünn, le 6 nivose an XIV.

SA majesté me charge de vous annoncer que la paix est signée entre lui et l'empereur d'Autriche.

L'empereur ordonne qu'aussitôt après la réception de cet ordre, vous continuiez votre route pour vous rendre dans le pays de *Darmstadt*, ce prince s'étant

toujours assez mal conduit à notre égard. Tout doit cependant se faire dans le plus grand ordre, et l'intention de l'empereur est que vous donniez des bons très en règle de ce que vous prendrez.

*Note autographe envoyée à l'auteur par le feu général* RAPP, *sur le fait d'arme par lequel il se signala à la bataille d'*Austerlitz, *et qui a fait le sujet de l'un des plus beaux tableaux de l'École française.*

VERS une heure après midi, les Russes voyant la bataille encore indécise firent un dernier effort sur le centre où était placée toute la garde impériale à la tête de laquelle était Napoléon. Toute la garde impériale russe, infanterie, cavalerie et artillerie, se déploya, marcha sur le pont sans que Napoléon pût apercevoir son mouvement, étant placé de manière à ne pouvoir bien observer. Il entendit un feu de mousqueterie; c'était l'avant-garde de la garde impériale russe qui venait d'enfoncer la brigade française du général Schiner, composée du 24ᵉ léger et du 4ᵉ de ligne; un officier d'état-major vint lui confirmer le malheur arrivé à ces troupes. Il m'ordonna de me mettre à la tête des Mamelucks, de deux escadrons de chasseurs et d'un escadron de grenadiers de la garde, pour me porter en avant. Je fis mon mouvement dans un clin d'œil; je partis au galop et à

demi-portée de canon, j'aperçus le désordre de nos troupes, quelques fuyards me confirmèrent ce qui s'était passé, c'est-à-dire que la cavalerie russe était au milieu de nos carrés, sabrant nos soldats. Nous aperçûmes derrière le champ de carnage, la réserve ennemie composée de fortes masses d'infanterie, et de cavalerie qui arrivait. Je mis mes troupes en bataille, à mi-portée de fusil de l'ennemi, qui, de son côté, quitta notre infanterie sabrée pour se ranger en bataille. Quatre pièces d'artillerie, soutenues par les troupes rangées en bataille, arrivèrent au galop et furent mises en batterie devant moi. J'avais à ma gauche le brave colonel Morlan, le brave général Dallemagne. J'adressai ces propres paroles à mes troupes : « Vous voyez ce qui se passe là-bas (en mon-« trant notre infanterie enfoncée), il faut sauver nos « camarades; ne comptons pas nos ennemis. » Je chargeai de suite l'artillerie russe qui fut enlevée ; la cavalerie de la garde russe nous attendit de pied ferme; nous l'enfonçâmes, elle fut mise en déroute et elle se sauva en désordre, repassa, ainsi que nous, sur le corps de nos carrés enfoncés. Tous ceux qui n'étaient pas blessés se relevèrent et se rallièrent. Un escadron de grenadiers à cheval vint me renforcer pendant que les réserves ennemies arrivaient au secours de la garde russe. Je ralliai de nouveau mes troupes au moment où les Russes se formaient de

nouveau en bataille; j'exécutai une nouvelle charge, et nous enfonçâmes tout ce qui se trouvait sur notre passage, infanterie et cavalerie; c'est là où la mêlée dura cinq minutes; les Russes se battirent avec une valeur digne d'admiration, mais ne purent résister au sang-froid et à l'intrépidité de nos soldats. Nous nous battîmes constamment corps à corps, l'infanterie russe n'osant tirer dans la mêlée. Tout à coup la garde russe plia et alla chercher un refuge dans son infanterie qui avait déposé ses havre-sacs pour mieux se battre. Nous enfonçâmes tout; le carnage devint terrible. Le brave colonel Morlan fut tué; il reçut une boîte entière de mitraille dans le ventre. Le général Dallemagne, les officiers et soldats se battirent avec une intrépidité rare; je reçus un coup de pointe de sabre dans la tête, qui fit tomber mon chapeau sur le champ de bataille; mon cheval reçut cinq blessures. La défaite de la garde impériale russe eut lieu en présence de l'empereur Alexandre et de l'empereur d'Autriche, qui étaient sur une élévation à peu de distance du champ de carnage. Entr'autres prisonniers, il y eut le prince Repnin, commandant les chevaliers-gardes. Ce ne fut qu'après ce terrible combat que nous apprîmes par les prisonniers, que nous avions eu affaire à la garde russe. Les Mamelucks se distinguèrent par leur manière de sabrer.

Je fus moi-même, après l'affaire, rendre compte

à Napoléon de ce qui venait de se passer. Moi, mon cheval couverts de sang, ma blessure à la tête et sans chapeau, mon sabre moitié cassé et teint de sang, enfin la satisfaction qu'éprouvait l'empereur d'une affaire aussi brillante contre la garde impériale russe avec si peu de monde, lui donna à cet instant même l'heureuse idée d'ordonner le tableau de la bataille d'*Austerlitz*, saisissant ma position et l'état dans lesquels je venais lui annonçer la victoire.

La satisfaction de l'empereur était d'autant plus grande, qu'un officier russe d'état-major, venu en mission à son quartier-général la veille de la bataille, s'était vanté que la garde impériale russe suffirait pour détruire toute l'armée française.

---

# ORDRE DE BATAILLE

## *De l'armée française, à la bataille d'*Austerlitz, *commandée par l'empereur* NAPOLÉON.

| Corps d'arm. | Maréchaux. | Généraux de division. | Généraux de brigade. | Bat. | Esc. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Etat-major général.* | BERTHIER | Andréossi.<br>Dumas.<br>Songis, art.<br>Lery, génie. | Sanson.<br>Panetier.<br>Pernetty. | » | » |
| 5e *aile gauche* | LANNES | Compans.<br>Suchet.<br>Caffarelli. | Foucher, art.<br>Claparède.<br>Valhubert.<br>Demont.<br>Debilly.<br>Treillard.<br>Milhaud. | 18 | 8 |
| 4e *centre.* | SOULT | Saligny.<br>Laribossière.<br>Vandamme.<br>Saint-Hilaire.<br>Legrand. | Schinner.<br>Caudras.<br>Ferrey.<br>Waré.<br>Thiébault.<br>Morand.<br>Merle.<br>Levasseur.<br>Margaron. | 31 | 6 |
| 3e *droite.* | DAVOUST | Sorbier.<br>Friant.<br>Bourcier. | Daultanne.<br>Heudelet.<br>Kister.<br>Lochet. | 10 | 12 |
| 1re *réserve.* | BERNADOTTE | P. Berthier.<br>Eblé, art.<br>Drouet.<br>Rivaud.<br>Kellermann. | Werlé. | 18 | 8 |
| *De grenadiers* | | Oudinot | Dupas.<br>Laplanche, m. | 10 | » |
| Id. *garde impériale.* | BESSIÈRES | ............. | Dorsenne.<br>Morland.<br>Ordener. | 10 | » |
| *Réserve de cavalerie.* | Prince MURAT. | Belliard.<br>Walther.<br>Beaumont.<br>D'Hautpoul.<br>Nansouty. | Sébastiani.<br>Roget.<br>Boyer.<br>Defrance. | » | 44 |
| | | | TOTAL | 97 | 78 |

# ORDRE DE BATAILLE

*De l'armée austro-russe, à la bataille d'*Austerlitz, *commandée par les empereurs* FRANÇOIS *et* ALEXANDRE.

---

KUTUSOW, commandant en chef l'infanterie.
Le prince de LICHTENSTEIN, commandant en chef la cavalerie.

| Corps d'arm. | Maréchaux. | Généraux de division. | Généraux de brigade. | Bat. | Esc. |
|---|---|---|---|---|---|
| *Droite*.... | Pr. BAGRATION. | Dolgorouki.<br>Warow. | Schewliacow. | 19 | 65 |
| *Centre* ... | BENNIGSEN..... | Essen.<br>Saken. | Kaminski.<br>Depraradowitztoro. | 15 | 25 |
| *Gauche*... | BUXHOFDEN ... | Wimpten.<br>Doctorow.<br>Langeron.<br>Przebischewski.<br>Kollowrath.<br>Kienmayer. | Gihiski.<br>Meillerberg.<br>Meiller-Zacomerloki.<br>Seluhow.<br>Strick. | 56 | 44 |
| *Réserves*.. | Pr. CONSTANTIN. | Vintzingerode.<br>Prince Repnin. | | 17 | 28 |
| | | | TOTAL.......... | 107 | 162 |

---

# TRAITÉ DE PAIX

## *Entre S. M. l'empereur des Français et S. M. l'empereur d'Autriche.*

Sa majesté l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et sa majesté l'empereur des Français, roi d'Italie, également animés du désir de mettre fin aux calamités de la guerre, ont résolu de procéder, sans délai, à la conclusion d'un traité de paix définitif, et ont, en conséquence, nommé pour plénipotentiaires, savoir :

Sa majesté l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, M. le prince Jean de Lichtenstein, prince du saint empire romain, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, chambellan, lieutenant-général des armées de sadite majesté l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et propriétaire d'un régiment de hussards; et M. le comte Ignaz de Giulai, commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, chambellan de sadite majesté l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, lieutenant-général de ses armées, et propriétaire d'un régiment d'infanterie;

Et sa majesté l'empereur des Français, roi d'Italie, M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, grand-chambellan, ministre des relations extérieures de sadite majesté l'empereur des Français et roi d'Italie,

grand-cordon de la Légion-d'Honneur, chevalier des ordres de l'Aigle rouge et noir de Prusse;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. 1er. Il y aura, à compter de ce jour, paix et amitié entre sa majesté l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et sa majesté l'empereur des Français, roi d'Italie, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité.

2. La France continuera de posséder, en toute propriété et souveraineté, les duchés, principautés, seigneuries et territoires au-delà des Alpes, qui étaient, antérieurement au présent traité, réunis et incorporés à l'empire français, ou régis par les lois et les administrations françaises.

3. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, pour lui, ses héritiers et successeurs, reconnaît les dispositions faites par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, relativement aux principautés de Lucques et de Piombino.

4. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche renonce, tant pour lui que pour ses héritiers et successeurs, à la partie des états de la république de Venise à lui cédée par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, laquelle sera réunie à perpétuité au royaume d'Italie.

5. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche

reconnaît S. M. l'empereur des Français comme roi d'Italie. Mais il est convenu que, conformément à la déclaration faite par S. M. l'empereur des Français, au moment où il a pris la couronne d'Italie, aussitôt que les puissances nommées dans cette déclaration auront rempli les conditions qui s'y trouvent exprimées, les couronnes de France et d'Italie seront séparées à perpétuité, et ne pourront plus, dans aucun cas, être réunies sur la même tête. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche s'engage à reconnaître, lors de la séparation, le successeur que S. M. l'empereur des Français se sera donné comme roi d'Italie.

6. Le présent traité de paix est déclaré commun à leurs altesses sérénissimes les électeurs de Bavière, de Wurtemberg et de Bade, et à la république batave, alliés de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, dans la présente guerre.

7. Les électeurs de Bavière et de Wurtemberg ayant pris le titre de roi, sans néanmoins cesser d'appartenir à la confédération germanique, S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche les reconnaît en cette qualité.

8. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés :

Cède et abandonne à S. M. le roi de Bavière le margraviat de Burgaw et ses dépendances, la principauté d'Eichstadt, la partie du territoire de Passau, appartenante à S. A. R. l'électeur de Saltzbourg, et située entre la Bohême, l'Autriche, le Danube et l'Inn; le comté de Tyrol, y compris les principautés de Brixen et de Trente; les sept seigneuries du Vorarlberg, avec leurs enclaves; le comté de Hohenems, le comté de Conigsegg Rothenfels, les seigneuries de Tetnang et Argen, et la ville et territoire de Lindau;

A S. M. le roi de Wurtemberg, les cinq villes dites du Danube, savoir : Ehingen, Munderkungen, Reidlingen, Mengen et Sulgaw, avec leurs dépendances; le haut et bas comté de Hohenberg, le landgraviat de Nellenbourg, et la préfecture d'Altorff, avec leurs dépendances (la ville de Constance exceptée), la partie de Brisgaw faisant enclave dans les possessions wurtembourgeoises, et située à l'est d'une ligne tirée du Schlegelberg jusqu'à la Molbach, et les villes et territoires de Willingen et Brintengen.

A S. A. S. l'électeur de Bade, le Brisgaw (à l'exception de l'enclave et des portions séparées ci-dessus désignées), l'Ortenaw et leurs dépendances, la ville de Constance et la commanderie de Meinau.

Les principautés, seigneuries, domaines et territoires susdits, seront possédés respectivement par leurs majestés les rois de Bavière et de Wurtemberg,

et par S. A. S. l'électeur de Bade, soit en suzeraineté, soit en toute propriété et souveraineté, de la même manière, aux mêmes titres, droits et prérogatives que les possédaient S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, ou les princes de sa maison et non autrement.

9. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche reconnaît les dettes contractées par la maison d'Autriche au profit des particuliers et des établissemens publics du pays faisant actuellement partie intégrante de l'empire français; et il est convenu que sadite majesté restera libre de toute obligation par rapport à toutes dettes quelconques que la maison d'Autriche aurait contractées, à raison de la possession, et hypothéquées sur le sol des pays auxquels elle renonce par le présent traité.

10. Les pays de Saltzbourg et de Berchtolsgaden, appartenans à S. A. R. et E. l'archiduc Ferdinand, seront incorporés à l'empire d'Autriche, et S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche les possédera en toute propriété et souveraineté, mais à titre de duché seulement.

11. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'engage à obtenir, en faveur de S. A. R. l'archiduc Ferdinand, électeur de Saltzbourg, la cession par S. M. le roi de Bavière, de la principauté de Wurtzbourg, telle qu'elle a été donnée à sadite majesté par

le recès de la députation de l'empire germanique du 25 février 1803 (6 ventose an XI).

Le titre électoral de S. A. R. sera transféré sur cette principauté, que S. A. R. possédera en toute propriété et souveraineté, de la même manière et aux mêmes conditions qu'elle possédait l'électorat de Saltzbourg.

Et quant aux dettes, il est convenu que le nouveau possesseur n'aura à sa charge que les dettes résultantes d'emprunts formellement consentis par les états du pays, ou des dépenses faites pour l'administration effective dudit pays.

12. La dignité de grand-maître de l'ordre Teutonique, les droits, domaines et revenus qui, antérieurement à la présente guerre, dépendaient de Mergentheim, chef-lieu de l'ordre; les autres droits, domaines et revenus, qui se trouveront attachés à la grande-maîtrise à l'époque de l'échange des ratifications du présent traité, ainsi que les domaines et revenus dont, à cette même époque, ledit ordre se trouvera en possession, deviendront héréditaires dans la personne et la descendance directe et masculine, par ordre de primogéniture, de celui des princes de la maison impériale qui sera désigné par S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche.

S. M. l'empereur Napoléon promet ses bons offices pour faire obtenir, le plus tôt possible, à S. A. R. l'ar-

chiduc Ferdinand, une indémnité pleine et entière en Allemagne.

13. S. M. le roi de Bavière pourra occuper la ville d'Augsbourg et son territoire, les réunir à ses états, et les posséder en toute propriété et souveraineté. Pourra également S. M. le roi de Wurtemberg, occuper, réunir à ses états, et posséder en toute propriété et souveraineté, le comté de Bondorff; et S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche s'engage à n'y mettre aucune opposition.

14. Leurs majestés les rois de Bavière et de Wurtemberg, et S. A. S. l'électeur de Bade, jouiront sur les territoires à eux cédés, comme aussi sur leurs anciens états, de la plénitude de la souveraineté et de tous les droits qui en dérivent, et qui leur ont été garantis par S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, ainsi, et de la même manière qu'en jouissent S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, S. M. le roi de Prusse, sur les états allemands. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, soit comme chef de l'empire, soit comme co-état, s'engage à ne mettre aucun obstacle à l'exécution des actes qu'ils auraient faits ou pourraient faire en conséquence.

15. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs, renonce à tous droits, soit de souveraineté, soit de

suzeraineté, à toutes prétentions quelconques, actuelles ou éventuelles, sur tous les états, sans exception, de leurs majestés les rois de Bavière et de Wurtemberg, et de S. A. S. l'électeur de Bade, et généralement sur tous les états, domaines et territoires compris dans les cercles de Bavière, de Franconie et de Souabe, ainsi qu'à tout autre pris desdits domaines et territoires; et réciproquement toutes prétentions actuelles ou éventuelles desdits états à la charge de la maison d'Autriche ou de ses princes, sont et demeureront éteintes à perpétuité; néanmoins les renonciations contenues au présent article ne concernent point les propriétés qui sont, par l'article 11, ou seront, en vertu de l'article 12 ci-dessus, concédées à LL. AA. RR. les archiducs désignés dans lesdits articles.

16. Les titres domaniaux et archives, les plans et cartes des différens pays, villes et forteresses cédés par le présent traité, seront remis, dans l'espace de trois mois, à dater de l'échange des ratifications, aux puissances qui en auront acquis la propriété.

17. S. M. l'empereur Napoléon garantit l'intégrité de l'empire d'Autriche dans l'état où il sera en conséquence du présent traité de paix, de même que l'intégrité des possessions des princes de la maison d'Autriche, désignées dans les articles onzième et douzième.

18. Les hautes parties contractantes reconnaissent l'indépendance de la république helvétique, régie par l'acte de médiation, de même que l'indépendance de la république batave.

19. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

20. Toutes les communications et relations commerciales seront rétablies dans les deux pays comme elles étaient avant la guerre.

21. S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, conserveront entre eux le même cérémonial, quant au rang et aux autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

22. Dans les cinq jours qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, la ville de Presbourg et ses environs, à la distance de six lieues, seront évacués.

Dix jours après ledit échange, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la Moravie, la Bohême, le Viertel-Unter-Vienner-Wald, le Viertel-Unter-Manhartsberg, la Hongrie et toute la Styrie.

Dans les dix jours suivans, elles évacueront le

Viertel-Ober-Vienner-Wald, et le Viertel-Ober-Manhartsberg.

Enfin, dans le délai de deux mois, à compter de l'échange des ratifications, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la totalité des états héréditaires de S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, à l'exception de la place de Braunau, laquelle restera, pendant un mois de plus, à la disposition de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, comme lieu de dépôt pour les malades et pour l'artillerie.

Il ne sera, pendant ledit mois, fait aux habitans aucune réquisition de quelque nature que ce soit.

Mais il est convenu que, jusqu'à l'expiration dudit mois, il ne pourra être stationné ni introduit aucun corps quelconque de troupes autrichiennes dans un arrondissement de six lieues autour de ladite place de Braunau.

Il est pareillement convenu que chacun des lieux qui devront être évacués successivement par les troupes françaises dans les délais susmentionnés, ne pourra être occupé par les troupes autrichiennes que quarante-huit heures après l'évacuation.

Il est aussi convenu que les magasins laissés par l'armée française dans les lieux qu'elle devra successivement évacuer, resteront à sa disposition, et qu'il sera fait par les hautes parties contractantes un arran-

gement relatif à toutes les contributions quelconques de guerre précédemment imposées sur les divers états héréditaires occupés par l'armée française; arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement, à compter du jour de l'échange des ratifications.

L'armée française tirera son entretien et ses subsistances de ses propres magasins, établis sur les routes qu'elle doit suivre.

23. Immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, des commissaires seront nommés de part et d'autre, pour remettre et recevoir, au nom des souverains respectifs, toutes les parties du territoire vénitien non occupées par les troupes de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

La ville de Venise, les lagunes et les possessions de terre ferme seront remises dans le délai de quinze jours; l'Istrie et la Dalmatie vénitiennes, les Bouches du Cattaro, les îles vénitiennes de l'Adriatique, et toutes les places et forts qu'elles renferment, dans le délai de six semaines, à compter de l'échange des ratifications.

Les commissaires respectifs veilleront à ce que la séparation de l'artillerie ayant appartenu à la république de Venise, et de l'artillerie autrichienne, soit exactement faite, la première devant rester en totalité au royaume d'Italie. Ils détermineront, d'un

commun accord, l'espèce et la nature des objets qui, appartenans à S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Autriche, devront en conséquence rester à sa disposition. Ils conviendront, soit de la vente au royaume d'Italie, de l'artillerie impériale et des objets sus mentionnés, soit de leur échange contre une quantité équivalente d'artillerie ou d'objets de même ou d'autre nature, qui seraient laissés par l'armée française dans les états héréditaires.

Il sera donné toute facilité et toute assistance aux troupes autrichiennes et aux administrations civiles et militaires, pour retourner dans les états d'Autriche par les voies les plus convenables et les plus sûres, ainsi que pour le transport de l'artillerie impériale, des magasins de terre et de mer, et autres objets qui n'auraient pas été compris dans les stipulations, soit de vente, soit d'échange, qui pourront êtes faites.

24. Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de huit jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Presbourg, le 26 décembre 1805 (5 nivose an XIV).

*Signé* JEAN, prince de Lichtenstein.
(L. S.)

*Signé* IGNAZ, comte de Giulai.
(L. S.)

*Signé* Ch. Maur. TALLEYRAND.
(L. S.)

Avons approuvé et approuvons le traité ci-dessus, en tous et chacun des articles qui y sont contenus; déclarons qu'il est accepté, ratifié et confirmé, et promettons qu'il sera inviolablement observé.

En foi de quoi nous avons donné les présentes, signées de notre main, contre-signées et scellées de notre sceau impérial.

Au palais de Schoenbrünn, le 6 nivose an XIV (27 décembre 1805.)

*Signé* NAPOLÉON.

Par l'empereur,
*Le ministre secrétaire-d'état,*
*signé* H. B. MARET.

*Le ministre des relations extérieures signé* Ch. Maur. TALLEYRAND.

Certifié conforme,

*Le ministre secrétaire-d'état, signé* H. B. MARET.

# NOTES.

## NOTE PREMIÈRE.

### Chapitre VII. — *Page* 3.

Quelles que puissent être dans l'avenir les destinées de l'empire britanique, et la durée de sa puissance, nous pensons que depuis le milieu du 18e siècle jusqu'à l'époque présente (1822) l'Angleterre, s'élevant par degrés, a pris un tel ascendant sur tous les gouvernemens de l'Europe, que ce n'est plus seulement une prépondérance qui puisse être contestée, mais une véritable domination politique. Quel en est le principe? par quels moyens s'est-elle établie? quelles doivent en être les conséquences? Nous agitons ces questions, parce qu'elles nous paraissent dignes de la méditation des historiens qui les traiteront quelque jour moins prématurément et plus profondément que ne peuvent le faire les contemporains. Nous en aurons du moins, par nos simples réflexions, fait sentir l'inportance. Nous aurons aussi marqué la place où ces questions peuvent être le plus convenablement traitées, puisqu'elles se rattachent naturellement au

développement des efforts de la nouvelle coalition qui fut tramée par l'Angleterre contre la France, précisément à l'époque où celle-ci, après avoir subi le joug de l'anarchie, se dégageait des illusions républicaines, et rentrait dans le système monarchique.

Nous disons que le principe de la domination politique de l'Angleterre est l'isolement; que les moyens par lesquels cette domination s'est établie sont le monopole du commerce, et que les conséquences et du principe et des moyens, sont l'affaiblissement et la ruine des autres états.

Expliquons d'abord ce qu'on doit entendre par l'isolement de la politique anglaise. Les relations morales entre les peuples naissent de l'accord de leurs intérêts; et comme toutes les nations civilisées reconnaissent un droit commun qui ne peut pas plus être mis en question que leur propre existence, le but d'une saine politique doit être d'établir pour le maintien de ce droit une juste réciprocité de devoirs; la puissance qui s'en affranchit, parce qu'elle se trouve seule assez forte pour soutenir cette violation, se met hors du système général; elle s'isole de tous les intérêts pour faire prédominer le sien, à l'exclusion de tous les autres. C'est ce qu'a fait l'Angleterre: elle s'est placée politiquement, par rapport aux nations continentales, d'une manière toute semblable à la position géographique de son territoire; elle a dû

puiser une grande force dans cette similitude d'existence et de position morale et physique ; et en admirant cette large base de la prospérité de l'Angleterre, on peut lui appliquer ce beau vers de Delille :

. . . . . . . . . . . . C'est un usurpateur
Qui se fait pardonner à force de grandeur.

Ce principe d'isolement a produit en Angleterre un effet tout contraire à celui qu'on observe dans les accroissemens démesurés des puissances continentales; presque toujours celles-ci s'affaiblissent par leurs conquêtes, parce qu'elles n'en recueillent que des avantages passagers, et qu'en étendant leur domination sur une plus grande surface, elles excitent l'envie, les haines, les rivalités des états limitrophes. Une grande puissance insulaire n'a point à craindre ce relâchement des ressorts du gouvernement par l'extension du territoire, ni les terribles retours de la fortune ; tout ce qu'elle acquiert de richesse et de substance par son industrie et par ses armes, loin de se dissiper au dehors, est toujours amené au centre, et accroît de plus en plus la force intrinsèque, la vitalité du corps politique ; nulle autre société n'entre en partage de ces bénéfices ; nul intérêt étranger ne peut se mêler à l'intérêt national : *Tout par nous, tout pour nous*, fut toujours la devise des insulaires.

Dès l'époque où les barbares habitans des îles britanniques furent réunis en corps de nation, d'abord

sous les rois saxons, et ensuite sous les Normands, on les vit prétendre à la souveraineté des mers. Ceux de ces rois dont la mémoire s'est le plus glorieusement conservée, tels qu'Alfred-le-Grand, Edgard, Canute, s'illustrèrent surtout par leurs exploits sur la mer ; ils furent les vrais fondateurs de la puissance colossale qui nous étonne aujourd'hui. Ces anciens seigneurs suzerains de l'Océan, ces rois des îles et des détroits inspirèrent à leurs sujets l'esprit de domination, l'ardeur des découvertes et la soif du lucre ; leurs institutions navales furent si profondément tracées et si bien adaptées à la position naturelle et aux mœurs encore à demi sauvages des Bretons, que, lorsque leurs successeurs, pour les avoir négligées, furent surpris par le conquérant Guillaume, celui-ci affermit et conserva sa conquête par ces mêmes moyens, par les soins qu'il donna à la marine et par l'extension de la navigation. L'orgueil national s'enfla depuis par les succès, et, comme chez les Romains, se fortifia aussi par les revers. Mais, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune, ce principe d'isolement fut toujours le trait le plus saillant du caractère anglais, et comme le type de leur gouvernement, de quelque manière qu'il ait été modifié.

Depuis environ deux siècles, ce système exclusif, graduellement développé, est devenu l'unique base de la politique extérieure et intérieure de l'Angle-

terre; elle a marché ouvertement vers son but; son acte de navigation le révéla vainement à l'Europe; les autres puissances maritimes ressentirent long-temps les effets de cette audacieuse usurpation, avant de s'apercevoir de la cause. Cet acte fameux assura tout à la fois à la Grande-Bretagne le monopole du commerce et la prépondérance maritime. L'augmentation de ses forces navales suivit nécessairement les progrès de sa navigation commerciale; le développement prodigieux de celle-ci ne manqua pas de fournir au matériel et au personnel de la marine militaire tous les élémens nécessaires à leur perfectionnement. L'équilibre entre les puissances maritimes fut rompu, et dans le cours des deux derniers siècles, chaque guerre, chaque traité ont successivement accru celle de la Grande-Bretagne. La Hollande, la France et l'Espagne n'ayant pas de pareilles ressources pour former, maintenir et régénérer leur marine, n'ont pu soutenir leur ancienne rivalité; elles ont quelquefois fait balancer la fortune; elles ont lutté long-temps, souvent avec gloire, rarement avec l'accord que devait inspirer l'intérêt commun contre un si formidable ennemi.

Si l'on reconnaît que bien avant la révolution française l'Angleterre se considérait comme possédant l'empire des mers, et n'ayant plus à combattre que pour y maintenir l'exercice du droit de conquête, on

pourra bien se plaindre, mais on ne doit pas s'étonner qu'elle en agisse comme tous les conquérans; que son code maritime soit en opposition avec tous les principes de justice, d'ordre, de réciprocité; qu'avant aucune déclaration de guerre, et sous prétexte qu'on est (comme l'écrit Blackstone, l'oracle de leur jurisprudence) *dans un état incomplet d'hostilité*, ses corsaires soient autorisés à courir sur les bâtimens présumés ennemis; enfin, qu'elle ne reconnaisse point de neutres, et qu'elle étende à son gré les rigueurs du blocus sur des côtes d'une immense étendue, sans même y faire paraître son pavillon.

Cette domination est devenue pour l'Angleterre une condition de son existence, car elle seule tient ouvertes les sources de richesses qui affluent de ses établissemens coloniaux, de ses mille factoreries dans la métropole du commerce du monde. Ce genre de conquêtes ne ressemble en rien à celles par lesquelles un état continental accroît son importance; on peut consolider celles-ci par la modération, par la justice envers les peuples soumis, par la fusion des intérêts; mais les conquérans des mers sont et doivent rester en une sorte d'hostilité permanente envers tous les peuples navigateurs. Ils ne peuvent, sans danger, faire la moindre concession aux vaincus: tout ce qui ne les sert pas doit leur nuire; ils ont trop excité l'envie pour n'être pas jaloux et vigilans;

aussi sont-ils toujours tout prêts à déclarer la guerre, ou plutôt à punir comme des rebelles ceux qui invoquent le droit des gens, s'arment pour leur propre défense et pour l'usage le plus inoffensif de leur propriété et de leur industrie. On en a vu, dans le court espace d'un demi-siècle, deux mémorables exemples.

En 1780, lorsque l'impératrice de Russie, Catherine II, consigna dans sa déclaration les principes de neutralité propres à assurer la liberté du commerce et de la navigation, et que d'autres états du Nord voulurent se coaliser avec elle pour les maintenir, l'adhésion de la Hollande fut considérée comme une hostilité contre l'Angleterre; ses bâtimens furent capturés, ses matelots enlevés, ses villes bombardées; ce n'était plus le temps des Tromp et des Ruyter : la neutralité armée fut dissoute.

Vingt ans après, le Danemarck fut encore plus sévèrement châtié pour avoir osé ressentir les outrages faits à son pavillon et s'être réuni à la Russie, à la Prusse et à la Suède par une convention, pour revendiquer les droits imprescriptibles de la neutralité. La résolution de l'empereur de Russie, Paul Ier, alarma le gouvernement anglais, non-seulement à cause de la violence du caractère de ce prince, mais encore parce que de toutes les puissances maritimes d'Europe, la Russie est celle à laquelle l'Angleterre peut faire le moins de mal, et qui peut lui causer le

plus de dommages. Ce fut donc sur le Danemarck que tomba le coup de trident. Le ministre anglais déclara que « la convention de neutralité était une « entreprise hostile, tendant à détruire les principes « du droit maritime sur lesquels repose la puissance « navale de l'empire britannique », et Copenhague fut traitée comme un repaire de corsaires barbaresques. La mort de Paul Ier, qui coïncida avec cette expédition, délivra l'Angleterre de cette dangereuse diversion, et la laissa maîtresse absolue de la législation des mers.

Ces exemples, et beaucoup d'autres moins éclatans, prouvent que la première guerre de la révolution française n'avait pas moins servi à étendre la domination maritime de l'Angleterre, que la domination continentale de la France. Toutefois, la première en avait retiré de plus solides avantages. Les victoires des Français, en ruinant les finances de tous les souverains, en paralysant l'industrie de leurs sujets, avaient consolidé le système de monopole, et par là *même*, établi la prépondérance de la politique anglaise dans toutes les cours de l'Europe. La haine jurée aux principes de la révolution, soit qu'elle fût ouvertement professée ou secrètement nourrie, faisait considérer tout ce qu'entreprenait l'Angleterre comme de généreux efforts pour la cause commune, et la dictature des coalitions contre la

France lui fut dévolue : son trésor devint le grand arsenal de guerre. Bien plus humiliées par ses subsides qu'elles ne l'avaient été par la mauvaise fortune des armes, les puissances étaient dans la dépendance de l'Angleterre, puisqu'elle soldait leurs armées et dirigeait leurs opérations.

Le traité d'*Amiens*, sa rupture, et la nouvelle coalition, montrèrent assez l'influence des maîtres de la mer sur les destinées du continent. Quoi qu'on en ait pu dire, leurs intérêts étaient seuls compromis ; cette seconde guerre n'eut point d'autre motif que d'arrêter l'essor que devaient prendre le commerce et la marine de France sous la main du nouveau chef du gouvernement, si l'état de paix eût duré plus long-temps. Les Anglais avaient appris par leur propre expérience, que c'est du sein des orages politiques et des dissensions, que naissent, avec les armes fortement trempées, les mesures énergiques et les plus grands développemens de l'industrie : leur fameux acte de navigation n'eut pas d'autre origine. M. Pitt pressentit que *le tour de la France était enfin venu*, et que s'il laissait Napoléon tranquille possesseur de tous les ports du continent et de toutes les ressources de ses côtes, bientôt ses forces navales et sa navigation marchande rivaliseraient avec celles de la Grande-Bretagne, et affranchiraient de son joug les peuples du Nord, toujours disposés à le

secouer. La menace, et, comme nous croyons l'avoir démontré, le danger imminent d'une descente des Français en Angleterre, justifia les intrigues du cabinet de Saint-James pour rallumer la guerre continentale ; les grandes puissances qui, en opérant cette diversion, avaient attiré sur elles toutes les forces de Napoléon, succombèrent l'une après l'autre, et furent contraintes séparément de subir la loi du vainqueur ; et cependant l'Angleterre trouva même dans leurs revers l'occasion et les moyens d'accroître sa prépondérance et sa fortune. Pendant que l'armée autrichienne mettait bas les armes à *Ulm*, Nelson ayant rallié les escadres que ne retenait plus l'observation des flottilles dans la Manche, détruisait, à *Trafalgar*, les flottes combinées de France et d'Espagne, que de fausses combinaisons avaient inutilement exposées.

Cette victoire, où l'amiral Nelson termina sa glorieuse carrière, porta l'Angleterre au plus haut degré de puissance ; elle n'eut plus à craindre de coalition maritime : la conquête des établissemens français, hollandais, espagnols dans les Deux-Indes, les retours de ses riches colonies, la force de son crédit, soumirent à son influence tous les états appauvris par les guerres qu'elle avait suscitées. Rien n'eût pu la faire décheoir de cet apogée, que le prodige de la restauration des marines de France

et d'Espagne. Mais ce prodige, malgré les efforts de celui qui ne reconnaissait aucune impossibilité, ne pouvait s'opérer tant que durerait la guerre. L'histoire des événemens qui se sont passés depuis cette époque, démontre que l'Angleterre est restée, par rapport aux autres puissances, dans la même position, et c'est ce que nous osons appeler la monarchie universelle. Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon, furent accusés d'y prétendre; mais ni leur position, ni leurs armes, ne purent, comme l'ont fait les mille vaisseaux et l'or de l'Angleterre, réaliser ce rêve ambitieux.

Que ceux de nos lecteurs qui prendraient ces expressions pour une vaine figure, et ne verraient dans nos assertions qu'un paradoxe, veuillent bien considérer que l'Angleterre, parvenue à faire détruire par les puissances du Nord les forces effectives qui, dans l'ouest et le midi de l'Europe, pouvaient, en s'unissant avec elles, contrebalancer les siennes, commande aujourd'hui sans obstacle aux états soumis à sa politique exclusive. Qu'importe qu'ils se disent indépendans et qu'ils se croient forts! le sont-ils contre elle? Ces millions de soldats qu'ils entretiennent à grands frais, leur serviraient-ils à reconquérir les droits naturels dont elle les a dépouillés, à les faire entrer en partage des véritables fruits de la conquête et de la destruction de l'empire d'occident? Si pour

leur sécurité il a fallu le dissoudre, et s'il l'a été par leurs armes, c'est au profit de l'Angleterre. Quelques débris, quelques sommes d'argent, leur ont été distribués comme un partage de butin ; l'Angleterre seule a consolidé son système de domination. Sans doute on ne lui prête point foi et hommage ; on ne prend pas ses couleurs; elle ne s'immisce point dans l'administration intérieure des divers états ; elle n'en exige point d'autres tributs que ceux du monopole : mais elle n'en gouverne pas moins en souveraine, puisqu'elle exerce de fait le droit de paix et de guerre. Que l'on dise quelle est la guerre qu'aucun état puisse entreprendre sans son aveu, et soutenir sans ses subsides patens ou cachés ; et quelle est la paix à laquelle son intervention ne puisse contraindre, ou celle qu'elle ne peut rompre?

Voilà par quels principes et par quels moyens s'est aglomérée la masse de puissance la plus énorme et la plus compacte qu'on ait encore vue chez aucune nation. Si l'on veut en avoir une juste idée, il faut lire dans l'excellent ouvrage de M. Charles Dupin, au livre VI<sup>e</sup>, *de la force navale et de la constitution de la marine anglaise* (chap. 1<sup>er</sup>, *du pied de guerre*), ce que ce judicieux et savant observateur dit des progrès de la force britannique, et des résultats qu'ils ont produits dans le cours des cinq générations qui se sont succédées depuis la révolution de 1688. Il dit,

et nous nous faisons honneur de partager son opinion : « Qu'à dater de cette époque, un gouvernement qui « sut unir la vigueur militaire des institutions mo- « narchiques à l'énergie politique des institutions li- « bérales, s'étant assis sur des bases durables et régu- « lières, la marine britannique devint de plus en « plus florissante, et que dans chacune des six grandes « guerres maritimes qu'elle a soutenues, elle a dé- « ployé des forces plus imposantes et mieux orga- « nisées que dans toutes les précédentes;.... que c'est « depuis lors qu'elle a réalisé ses prétentions à l'em- « pire des mers, en occupant tous les points impor- « tans qui en sont comme les clefs.... Elle avait en « 1688 cent soixante-treize bâtimens de guerre de « tout rang; elle en avait, en 1812, mille vingt et un.... « Tous les continens des deux mondes ont été simul- « tanément assiégés, les îles prises de vive force, le « commerce de l'univers envahi. Enfin, après vingt « ans de combats (depuis la révolution française), « cette puissance navale, qui avait commencé la lutte « avec trente millions de sujets, l'a terminée avec « quatre-vingt millions de conquis et de conquérans. »

Il est trop tard; le temps et les circonstances sont passés, où ce torrent pouvait être contenu; on ne saurait prévoir jusqu'où il s'étendra, ni quelles seront les destinées des peuples soumis au sceptre ou à l'arbitrage de l'Angleterre. Nous pensons que rien ne

peut ébranler les fondemens de sa grandeur, tant que durera son admirable constitution, qui résistera mieux que celle des Romains à la même corruption dont elle est infectée; que rien n'allégera le poids de sa domination, tant que durera ce qu'on est convenu d'appeler le système d'équilibre des puissances continentales que l'Angleterre a établi, et qu'elle maintient et modifie à son gré. Les guerres entre ces puissances, leurs dissensions civiles qu'elle peut, à force d'or, allumer et éteindre, l'augmentation ou la diminution aux dépens les unes des autres de leur territoire et de leur population, ne sont plus pour l'Angleterre que des intérêts secondaires, tant qu'elle peut, en déplaçant les contre-poids, retenir ces puissances par rapport à elle dans un état stationnaire, et dans les limites maritimes qu'elle ne leur permet pas de franchir.

La seule rivalité que l'Angleterre puisse redouter dans un avenir plus ou moins éloigné, c'est celle de l'industrie qui grandit et se fortifie chez les peuples civilisés des deux hémisphères, par le progrès des lumières et la tendance des esprits vers la liberté et le gouvernement monarchique, tempéré par la représentation nationale. Quand l'industrie des peuples du continent européen égalera celle des Anglais, et affaiblira par degrés le débit de leurs produits manufacturiers; quand la navigation et les forces des deux

Amériques surpasseront celles de la Grande-Bretagne, et feront jaillir de nouvelles sources de richesses, alors seulement, cet empire s'affaiblissant par degrés, subira, à son tour, le sort de toutes les choses humaines.

## NOTE DEUXIÈME.

### Chapitre VIII. — *Page* 232.

*Extrait des réflexions d'un ancien officier de la marine royale de France, sur la bataille de* Trafalgar.

Quand deux puissances maritimes luttent ensemble, celle qui a le plus de vaisseaux, le plus de marins et le plus d'hommes habiles, doit toujours chercher à attaquer la plus faible. Cette dernière, au contraire, doit toujours éviter les engagemens sérieux, parce qu'elle ne peut avoir même des avantages, sans éprouver des pertes qui l'affaiblissent. Ainsi, si la première a intérêt à engager le combat, la seconde a toujours intérêt à l'éviter : elle ne doit donc courir que les chances des actions nécessaires à l'exécution de ses missions.

On ne peut pas toujours éviter le combat; mais on l'évite souvent quand on sait manœuvrer : et si quelquefois on est forcé à l'engager, on peut se donner, par l'habileté des manœuvres, des chances favorables.

Dans le combat de *Cadix*, tous ces principes ont été méconnus; on a accepté le combat sans objet, on s'est laissé attaquer de la manière la plus désavantageuse; et quoique la tempête, à la suite du combat, ait fait éprouver de grandes pertes aux Anglais, notre marine est proportionnellement plus faible qu'elle ne l'était avant ce combat, par rapport à la marine anglaise.

Nous avions plus de vaisseaux que les Anglais, et tout devait faire croire à des résultats avantageux; mais pour que cet espoir fût fondé, il fallait un général habile et des capitaines très-expérimentés.

Il n'y a que les premiers mouvemens, les premières dispositions du combat qui dépendent du général; une fois l'affaire engagée, le sort de la bataille dépend entièrement de l'intelligence des capitaines. Il y a plus à parier pour l'armée commandée par un général peu capable, et dont les capitaines seraient très-habiles, que pour celle qui aurait un général habile et des capitaines peu instruits.

Ceux qui ont propagé cette idée, que pour être un bon officier de marine il fallait avoir les mains goudronnées, ont beaucoup nui à la marine française. L'officier de marine ne combat, pour ainsi dire, que de la tête; la force de son bras est presque toujours inutile.

Une chose digne de remarque, c'est que les An-

glais, qui ont employé autrefois toutes les ressources de la tactique contre nos armées navales, ne s'en servent presque plus depuis que nos savans tacticiens ont disparu. Ils n'ont, pour ainsi dire, plus aucun ordre de marche, aucun ordre de bataille régulier; ils attaquent nos vaisseaux comme on attaquait autrefois un convoi, parce qu'ils savent que nous ne sommes plus en état de profiter, par des manœuvres d'ensemble, de l'espèce de désordre qui résulte naturellement de ce genre d'attaque; parce qu'ils savent qu'en portant leur attaque sur un point d'une ligne très-prolongée, ce point est bientôt détruit.

Nelson a d'abord feint de vouloir attaquer la tête et la queue de l'armée; ensuite il a rassemblé ses forces sur son centre, et a abandonné le sort de la bataille à l'intelligence de ses capitaines. En effet, deux vaisseaux français, *l'Algésiras* et *le Redoutable*, ont eu un moment d'avantage sur les premiers vaisseaux qui les ont attaqués; mais à l'instant ils ont été enveloppés par plusieurs vaisseaux ennemis, sous les efforts desquels ils ont succombé. Cependant les Anglais étaient en plus petit nombre; plusieurs de leurs vaisseaux en attaquaient un seul; il y avait donc des vaisseaux français qui, n'ayant point d'ennemis à combattre, pouvaient se porter sur les points les plus fortement attaqués. On doit aimer à rejeter sur leur position trop éloignée du centre, l'état d'inutilité

dans lequel ils sont restés. Mais on doit aussi conclure, 1°. que notre système de longue ligne de bataille ne vaut rien devant un ennemi qui attaque avec des vaisseaux réunis en pelotons, et destinés à combattre sur différens points de sa ligne un petit nombre de vaisseaux; 2°. que le seul système de guerre à opposer à celui-là, c'est au moins d'avoir sa ligne de bataille doublée et des corps de réserves sur ses ailes, disposés de manière à se porter facilement sur les points trop vivement attaqués.

En effet, quand plusieurs vaisseaux veulent porter leur attaque sur un seul, qui est en ligne un peu serrée, il est évident que n'y ayant de place que pour un seul vaisseau par son travers, surtout quand ils sont très-près l'un de l'autre, il faut que les autres vaisseaux coupent la ligne en avant ou en arrière du vaisseau attaqué; et tandis que l'un d'eux va prendre poste à l'autre bord, d'autres peuvent se tenir sur ses hanches et le combattre avec un très-grand avantage. Or, il est constant que si l'armée était sur deux lignes, le vaisseau qui couperait la première se trouverait entre deux feux; s'il éprouvait la moindre avarie, il n'aurait aucune espérance d'être secouru, et presque la certitude d'être forcé d'amener entre les deux lignes. Et on doit croire que cette crainte empêchera toujours l'ennemi de tenter une pareille attaque.

Si l'une des deux lignes est attaquée en ligne, et que l'ennemi ait de l'avantage sur elle, elle peut aller se réparer sous le vent de la seconde ligne, tandis que celle-ci opposerait aux ennemis des vaisseaux qui n'auraient pas encore donné. Si au contraire c'est la ligne sous le vent qui combat, la ligne du vent peut toujours, en passant entre les vaisseaux qui ont combattu les premiers, présenter à l'ennemi de nouveaux vaisseaux à combattre. Enfin, si on suppose que les deux armées sont à nombre égal, ce qui peut arriver de pire, c'est que la moitié de l'armée ennemie attaque la ligne du vent, et l'autre moitié celle de dessous le vent, ce qui réduit le combat, pour ainsi dire, de vaisseau à vaisseau. Mais dans cette position, les vaisseaux auraient plus de moyens de se secourir mutuellement que lorsqu'ils sont rangés sur une ligne extrêmement longue. Celui qui attaque sur deux lignes a cet avantage sur celui qui est en bataille sur une seule; que s'il attaque la tête ou la queue de l'armée, il la met sans difficulté entre deux feux. S'il attaque le centre, tandis que l'une des lignes combat par le travers, l'autre la coupe infailliblement, et tout le combat se porte sur une partie de la ligne qui est bientôt détruite. L'amiral Suffren a donné dans l'Inde un exemple de ce premier genre d'attaque, et Nelson vient d'en donner un terrible du second. Il n'y a

point d'exemple connu de la défense sur deux lignes ; mais j'ose assurer que si l'amiral Villeneuve eût doublé sa ligne au moment où il a vu Nelson vouloir l'attaquer sur deux lignes, jamais cet amiral n'eût eu l'imprudence de faire une pareille attaque.

## NOTE TROISIÈME.

### Chapitre XI. — *Page* 252.

*Sur la question de savoir si les souverains doivent commander leurs armées en personne.*

L'entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse au mois d'octobre 1805, fut un événement d'une grande importance, non-seulement parce que ce complément de la coalition des grandes puissances pouvait arrêter les progrès de l'invasion, mais encore par les graves conséquences de la réunion des souverains. La résolution qu'ils prirent de traiter eux-mêmes de leurs intérêts communs ou respectifs, de les faire discuter en leur présence, surtout de se mettre à la tête de leurs armées, a, depuis cette époque, puissamment influé sur les destinées des peuples de l'Europe. Quelque diverse qu'ait été la fortune des armes, les souverains ont persisté dans cette résolution ; et l'on ne peut douter que l'his-

toire des effets qu'elle a produits, ne donne lieu à l'examen de cette question politique : *Les souverains doivent-ils commander leurs armées en personne?* C'est à ceux de nos lecteurs qui voudront s'exercer à la résoudre, que nous offrons les réflexions suivantes :

L'intérêt de la conservation des libertés publiques a porté plusieurs publicistes à penser que le chef de l'état ne doit se mettre à la tête de l'armée en campagne, que pour la défense propre du territoire, et sur le territoire même, et jamais lorsque le théâtre de la guerre se trouve hors des frontières. Cette opinion fut exprimée dans l'assemblée constituante; les orateurs qui la soutinrent avec le plus de force, se fondaient sur les dangers qu'entraînait, pour la sûreté des peuples, la présence du prince au milieu des camps. « Ils craignaient, disaient-ils, qu'accoutumé à exiger l'obéissance passive, sans laquelle il n'y a pas de bonne armée, et fort de l'amour des soldats, instrumens et compagnons sociétaires de sa gloire, il ne lui devînt trop facile de s'affranchir des lois, de se jouer des droits de la nation et des principes conservateurs de son indépendance. »

Le prince qui commande ses armées en personne, oublie trop souvent qu'il est souverain et qu'il exerce la suprême magistrature, pour se souvenir seulement qu'il est généralissime. A-t-il le génie militaire;

obtient-il de grands succès par sa vaillance et son habileté, l'ivresse de la victoire peut le conduire à sa propre perte, et associer à son malheur toute la nation qu'il gouverne; tandis qu'au contraire, s'il a vaincu par ses généraux, il saura, il sentira mieux à quel prix les lauriers ont été cueillis; il se hâtera de profiter de ses succès pour conclure une paix honorable et solide, au lieu de poursuivre une brillante et trop séduisante carrière, et de courir à des succès nouveaux. La vanité peut, sans doute, inspirer dans le cabinet le dangereux amour du jeu de la guerre, mais ce n'est que dans les camps qu'on est entraîné par la passion de la gloire, et saisi de la soif des conquêtes.

Dans les siècles encore barbares, où le droit du plus fort était seul reconnu, les attaques de voisins audacieux mettaient à la fois en péril l'existence et la possession des souverains; il fallait bien qu'ils s'armassent eux-mêmes, car s'ils n'avaient conduit leurs vassaux, et n'eussent pas combattu à leur tête, ils n'auraient pas trouvé de défenseurs; mais les progrès de la civilisation ont rendu les guerres moins fréquentes et moins décisives; il n'y en a presque plus aucune dans laquelle l'un et l'autre parti ne puisse, en supposant les plus grands revers, calculer d'avance l'étendue des sacrifices au prix desquels il lui faudrait acheter la paix. La réputation de grand

capitaine n'est plus celle dont un souverain doive se montrer le plus jaloux; elle peut, à la vérité, dans le cas de défense du territoire, et du foyer commun, être utile à la nation pour développer toutes ses forces et son énergie : elle n'est jamais nécessaire dans un état bien réglé; il est pour les rois une gloire plus vraie et plus durable. Louis XIV et Louis XV se montrèrent à leurs armées, et leur présence ajouta à l'enthousiasme des troupes; mais ils ne dirigeaient pas les opérations militaires : ils ne rivalisaient point avec leurs généraux; et comme l'a très-bien dit un de nos écrivains, la couronne royale ne faisait qu'emprunter une feuille de laurier à la couronne de Turenne et à celle du maréchal de Saxe.

C'était une opinion très-raisonnable, et depuis long-temps établie en France : elle était fondée sur l'expérience et sur les leçons de l'histoire; on y voit que les plus grands succès des rois qui s'illustrèrent par les armes, et conduisirent eux-mêmes leurs armées, furent obtenus en combattant sur le territoire pour le défendre et le reconquérir, tandis que leurs triomphes et leurs conquêtes extérieures ne servirent, le plus souvent, qu'à ruiner les affaires de la nation, et attirer sur la France de grandes calamités.

Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'état en danger répara les ruines, (VOLTAIRE.)

il acquit sans doute une gloire plus solide que par ses vains exploits au siége de Saint-Jean-d'Acre. Cette victoire fut profitable à la nation qu'elle affranchit du joug de l'étranger; et l'autorité royale, qui s'en accrut, devint un nouveau bienfait pour les peuples, parce qu'elle abaissa la puissance des seigneurs.

De quoi servirent les expéditions des croisades? de quels sacrifices la France ne dut-elle pas payer les entreprises du vaillant François 1er et les fautes qu'il commit dans ses guerres d'Italie, et comme politique, et comme général?

On a dit que les excès de la révolution française et les provocations des anarchistes, qui en corrompirent les principes, avaient appelé les rois à leur propre défense. Cependant on les vit rarement paraître dans les camps pendant les premières campagnes de la guerre; mais lorsque le général Bonaparte se fut emparé de l'autorité suprême, et qu'il crut ne pouvoir se maintenir à ce haut rang que par les moyens qui l'y avaient élevé, sa présence continuelle, à la tête des armées françaises, fut une sorte d'appel ironique aux souverains qui, occupés des devoirs paternels du trône, n'avaient pas à fonder leur droit sur leur épée, et ne mettaient pas, comme lui, leur existence au hasard des batailles. Il leur porta souvent un injurieux défi, à la fin

accepté par tous, et causa sa ruine. On ne peut douter que, sans cette réunion personnelle du roi de Prusse et des deux empereurs, ces souverains n'eussent pu maintenir l'harmonie nécessaire entre leurs généraux, ni la même tendance dans la politique de leurs cabinets. Cette réunion des volontés souveraines en un seul faisceau, a rendu leur coalition contre la France presque indissoluble; elle pouvait seule en assurer le succès. Toutefois, cette circonstance extraordinaire ne saurait justifier l'opinion que nous combattons ici. Charles XII et Frédéric II donnèrent aussi à l'Europe le spectacle brillant de rois soldats et généraux, jouant dans les batailles le sort de leur monarchie et celui de leur dynastie, et dans des guerres que leur ambition avait provoquées. Ils n'acquirent de gloire personnelle, celui-là par son intrépidité, et celui-ci par son génie, qu'en compromettant à chaque pas le sort de leur pays par d'aventureuses témérités. Un souverain doit être l'âme de ses armées, mais il doit en laisser la conduite à ses lieutenans; il doit leur laisser l'honneur des succès, et la confiance des troupes qui en est le gage et le prix.

Lorsque le chef d'un état guide lui-même ses armées à la guerre, tout disparaît devant lui, toutes les gloires se fondent dans la sienne, et les rayons partis de mille points divers viennent former l'auréole dont

il est environné. En vain paraît-il vouloir quelquefois renvoyer une partie de cet éclat vers sa source, le public ne multiplie pas ses idoles ; il n'en veut qu'une, et met tout le reste à ses pieds. Si quelque étonnant fait d'armes porte l'admiration vers le compagnon d'un nouvel Alexandre, c'est honorer assez ce Parménion, que de le placer en première ligne au-dessous de celui qui ne pouvait plus avoir d'égal : *Proximus huic, longo sed proximus intervallo.* L'opinion rassemble en un seul personnage toutes les destinées de l'état, et ne voit, après lui, aucun bras assez fort pour soutenir le poids dont il est chargé. Ce système, utile à la gloire passagère d'un seul, est presque toujours fatal à l'intérêt de tous ; il ne convient point à l'intérêt commun que le salut public dépende d'un seul homme. Cependant, malgré la disposition populaire à ne répéter qu'un seul nom, à ne voir dans tous les événemens heureux que le génie du chef de l'état, si des caractères énergiques se font connaître, si des talens supérieurs forcent l'estime générale, alors la rivalité, la jalousie des succès personnels peuvent causer plus de maux que la concentration du commandement dans la main du souverain n'a produit d'avantages. Que de gloires n'avons-nous pas vu s'éclipser ainsi dans les armées françaises, soit par une blâmable adulation, soit par une inconcevable bizarrerie ! On se plaît trop sou-

vent à déprécier les réputations les plus justement acquises; quelquefois aussi, comme pour se venger de la supériorité de quelques-uns de ses compatriotes, on relève le mérite des étrangers. Ils en agissent tout autrement; les nations pour lesquelles nous montrons tant de bienveillance, mettent leur orgueil à faire valoir leurs généraux et leurs hommes d'état, et à les offrir au respect des autres peuples.

Sans prétendre établir de parallèle entre les héros des nations rivales qui pendant les dernières guerres ont plus particulièrement fixé les regards, nous observerons que la plupart de ceux dont s'honore la France, n'ont pas eu, comme leurs émules dans les armées des puissances coalisées, l'avantage de diriger leurs opérations d'après leurs propres conceptions, et avec l'entière indépendance sans laquelle le génie militaire ne peut se développer qu'imparfaitement. Si l'on excepte Masséna, qui dans sa campagne de *Zurich* sauva la France d'une invasion imminente; et Moreau, dans sa campagne d'*Hohenlinden*, presque aucun autre ne se trouva, comme le général Bonaparte, en Italie, en Égypte, maître d'arrêter ses plans, d'agir selon ses inspirations pour l'exécution de ses propres desseins. Puisqu'ils ont fait de si grandes choses dans la sphère où les retenaient la présence et le commandement immédiat du chef de l'état, on ne peut douter que plusieurs des lieute-

nans de Napoléon ne se fussent élevés au faîte de la gloire militaire, s'ils avaient eu pleine carrière.

Les partisans de l'opinion contraire à celle que nous soutenons ici, font valoir avec raison le grand avantage de la promptitude et de la fixité des résolutions à prendre dans les cas difficiles, lorsque le chef de l'état est présent et commande en personne. Mais est-il certain que les inconvéniens et les dangers de ces décisions suprêmes, lorsqu'il y va du salut de l'état, ne doivent, généralement parlant, l'emporter sur ces avantages. Au-dessus de toute responsabilité par les droits de la couronne, un ordre du souverain, un seul mot en affranchit tout ce qui lui a juré obéissance; ses erreurs, ses fautes sont le plus souvent sans remède; et qu'on n'assimule pas sa position à celle du général en chef auquel il aurait donné, avec sa confiance, toute la latitude possible, et comme on le disait autrefois, *carte blanche.* Celui-ci, responsable envers la nation autant qu'envers le prince, de l'honneur des armes et de la conservation de l'armée, se gardera également d'agir avec témérité, ou d'encourir le reproche d'avoir manqué d'audace pour saisir une occasion favorable de battre l'ennemi.

En admirant les marches, les opérations stratégiques, les belles manœuvres de Napoléon dans sa campagne de Moravie, on n'oserait affirmer qu'aucun de ses lieutenans n'aurait livré et gagné la ba-

taille d'*Austerlitz ;* mais quel est celui d'entre eux qui eût osé conduire une armée jusqu'à *Moskou*, et courir la chance de son entière destruction?

Accordons aux souverains, à *ceux*, comme a dit le poète, *que le ciel a formés d'une race si pure*, la valeur, la vaillance; mais reconnaissons qu'ils partagent avec tous les autres hommes, et dans la proportion commune à tous, les plus beaux dons de la nature : le génie, les talens militaires ne s'acquièrent pas, ne se transmettent pas avec les couronnes. Il est bien plus vraisemblable que celui qui, des derniers rangs, se sera élevé par son mérite personnel et son expérience jusqu'au poste éminent de général en chef, exercera avec plus de succès cet art difficile. Il ne faut pas croire non plus que les conseils dont s'entourerait le souverain généralissime puissent suppléer les rares qualités qu'exigent ses hautes fonctions; car s'il est reconnu, s'il sent lui-même que ces conseils lui sont nécessaires, le prestige est détruit; fût-il par d'autres belles qualités l'idole de son armée, il n'en est plus l'âme : tous les regards se portent vers le véritable moteur de cette vaste machine; et comme dans ce cas la responsabilité morale d'un général qui conseille et dirige les opérations, non pas au nom, mais sous le nom du prince, est, de toutes, la plus redoutable, celui-ci recevra rarement des avis sincères. Dans les affaires d'une grande importance,

ainsi que dans les moindres, on se met difficilement à la place d'un autre; on pense et l'on résout autrement qu'on ne le ferait pour soi-même. Si le prince, voulant s'éclairer, rassemble plusieurs chefs et les fait discuter devant lui, ce sera pis encore; la divergence des opinions ne fera qu'augmenter sa perplexité; les flatteurs chercheront à pénétrer sa pensée, les plus sages craindront de paraître timides, les partis extrêmes prévaudront.

Chez les peuples gouvernés arbitrairement, et qui n'ont point encore atteint le degré de civilisation qui rend nécessaire l'établissement du pacte social, il peut convenir au souverain d'être constamment le général de son armée; il doit courir personnellement les hasards de la guerre. L'exercice de la puissance absolue est, en effet, une sorte de continuation de l'état et du droit de conquête : la nation tout entière est une milice; elle n'a point d'existence propre, elle ne vit point de la vie des lois; le sceptre du monarque c'est son épée.

Mais dans une monarchie tempérée de la seule manière dont elle puisse l'être, c'est-à-dire dans un gouvernement représentatif, là où l'heureuse fiction que le roi ne peut mal faire (*the king can not do wrong*), est la plus sûre garantie des droits légitimes de la couronne, le roi ne doit point être exposé à perdre en personne une bataille; il ne doit point,

hors des foyers de la patrie, chercher une gloire éphémère.

## NOTE QUATRIÈME.

### CHAPITRE XI. — *Page* 104.

*Sur la conquête du Tyrol et sur la jonction des deux armées françaises d'Allemagne et d'Italie.*

Ce plan de campagne si hardi et si vaste avait été conçu depuis long-temps; il fut proposé plusieurs fois dans le cours des deux derniers siècles. L'audacieux Villars, qui le considérait avec raison comme le coup le plus funeste qu'il fût possible de porter à la puissance autrichienne, voulut le tenter : le maréchal de Vauban partagea cette opinion; mais l'accord si difficile entre les opérations de deux armées agissant en-deçà et au-delà de la triple chaîne des Alpes, fit toujours considérer l'exécution de ce projet comme une chimère; le conseil aulique n'en conçut jamais d'alarme sérieuse.

Lorsque le général Bonaparte, après la réduction de *Mantoue* et le passage du Tagliamento, força le passage de la Pouteba et s'avança jusqu'au-delà de *Tarvis*, pendant qu'une de ses divisions, sous les ordres du général Joubert, pénétrait dans la vallée de la Drave, la capitale de l'Autriche se trouva découverte

et directement menacée. Toutefois, l'armée française d'Italie avait encore à franchir les défilés des montagnes de Styrie; et le prince Charles qui était accouru des bords du Rhin avec une forte réserve, se disposait à les défendre. Il organisait la landwehr, multipliait les obstacles, et faisait sans doute une assez bonne contenance, puisqu'il traita de la paix à des conditions qu'on peut dire égales; il obtint la possession des états vénitiens, en compensation de la cession de la Belgique. Le conquérant de l'Italie s'arrêta cette fois en-deçà du Sommering, parce que n'ayant conquis sur sa gauche que les vallées du Tyrol méridional, et ne pouvant combiner ses opérations avec celles de l'armée du Rhin, que l'archiduc avait contrainte de repasser ce fleuve, il ne pouvait guère prolonger sa ligne d'opérations sans découvrir ses flancs.

La même difficulté se présenta trois ans après dans le sens opposé; la victoire décisive d'*Hohenlinden* ayant ouvert à l'armée du Rhin, commandée par le général Moreau, la Haute et Basse-Autriche, et l'accès de la capitale par la grande vallée du Danube, ce général se trouva trop avancé pour combiner ses opérations aveo celles de l'armée d'Italie. Lorsque, malgré sa supériorité sur l'ennemi il s'arrêta sur l'Ens et conclut l'armistice de *Steyer*, le général Brune passait à peine le Mincio; le général Macdo-

nald pénétrait dans le Trentin. Le Haut-Tyrol était encore occupé par les troupes autrichiennes, et son évacuation, sans laquelle les deux armées françaises d'Allemagne et d'Italie ne pouvaient communiquer entre elles, fut la principale condition de l'armistice de *Steyer*. Cette fois, cependant, le péril était plus pressant pour la ville de *Vienne*, et l'archiduc Charles, qui fut toujours le bouclier de sa patrie, se présenta encore pour recueillir et réorganiser à *San-Poelten* les débris de l'armée : il conjura l'orage; mais la jonction des deux armées françaises était encore loin de pouvoir s'effectuer; l'armée autrichienne d'Italie, commandée par le comte de Bellegarde, n'avait pas éprouvé d'assez grandes pertes pour l'empêcher de tenir la campagne.

Il fut donc réservé à l'empereur Napoléon d'exécuter ce plan gigantesque. Nous avons dit comment la jonction des deux armées se fit immédiatement après que le maréchal Ney eut achevé la conquête du Tyrol et contraint l'archiduc Jean à l'évacuer entièrement. Le général Lacour, détaché par Masséna avec une brigade de dragons, suivit de si près l'arrière-garde de ce prince, qu'il ne lui laissa pas le temps d'enlever ses magasins de Carinthie et ses hôpitaux. Il fit seize cents prisonniers, et occupa *Judenbourg*, *Neumarck*, *Frisach* et *Saint-Weit* avec sa cavalerie, et *Klagenfurth* avec ses grenadiers.

La gauche de l'armée d'Italie atteignit ainsi jusqu'aux avant-postes du général Marmont dans la Haute-Styrie.

Pour opérer cette espèce de prodige dans l'espace de deux mois, il ne fallut pas moins que la prompte destruction de l'armée autrichienne d'Allemagne à *Ulm*, et la retraite de celle de l'archiduc Charles après la bataille sanglante de *Caldiéro*. Les progrès des Français sur le Danube, et l'affaiblissement de l'armée de ce prince, ne lui laissèrent pas le temps d'aller au secours de *Vienne*, ni la possibilité de tenir la campagne, et d'arrêter l'ardente poursuite du maréchal Masséna.

Ce double effort sur l'un et l'autre théâtre de guerre dans le même temps, avec un égal succès, fut l'événement le plus remarquable de la guerre. Il éclaira le cabinet de *Vienne* sur la faiblesse des frontières que les obstacles naturels avaient jusqu'alors fait considérer comme des remparts inexpugnables. Cette puissance a deux fois reconnu, 1°. que la perte du Tyrol laissait ses états héréditaires ouverts à l'invasion, et qu'une bataille perdue, soit sur le Danube, soit sur l'Adige, livrait l'entrée du Tyrol à l'ennemi; 2°. que la possession de l'état de Venise ne pouvait suffire à sa sûreté, et que si elle ne recouvrait le Milanez, elle ne pouvait couvrir le Tyrol.

Napoléon, en dictant la paix de *Presbourg*, qui

dépouillait l'Autriche de ses frontières naturelles à l'ouest et au sud; en faisant du roi de Bavière, par la cession du Tyrol, un redoutable voisin, crut avoir mis cette puissance hors d'état de lui faire la guerre, et d'oser entrer dans une nouvelle coalition contre la France. Ayant, avec la rapidité de la foudre, dispersé ses armées, détruit ses arsenaux, ruiné ses finances, il pensait n'avoir fait qu'atteindre son but; mais il l'avait dépassé; il avait abusé de la victoire jusqu'au point où ses fruits sont plus nuisibles que salutaires. La monarchie autrichienne ne pouvait rester ainsi mutilée; et puisque le conquérant ne voulait pas la détruire, et qu'il n'avait pas d'ailleurs assez de forces pour achever une telle révolution, il ne fallait pas qu'il lui arrachât ses plus anciennes possessions, et la laissât en prise de toutes parts, ouverte et sans défense comme une place démantelée. Faire à l'ennemi plus de mal en accordant la paix qu'on n'en eût fait en poursuivant la guerre, n'est pas d'une saine politique. Les ressentimens, l'indignation de la honte, sont de terribles ennemis; il est moins dangereux de laisser derrière soi d'anciennes limites, des armes et des forteresses. Nous ne saurions nous empêcher d'observer ici que les alliés, à leur seconde invasion de la France, ont commis la même faute; non contens de l'avoir réduite à son ancien territoire, dont l'étendue est hors de proportion avec

leurs agrandissemens respectifs, ils ont ruiné la frontière de l'est; ils se sont établis, non pas seulement en observation, mais dans une attitude hostile en retenant des places, des positions et des débouchés qui sont les véritables clefs de ce royaume. Ces spoliations humiliantes sont des semences de guerre; l'Autriche, malgré ses profondes blessures, ne s'est pas montrée moins formidable lorsqu'elle a pu reprendre les armes, et, sans doute, il n'en serait pas autrement ailleurs.

On n'a peut-être pas encore assez remarqué la conduite de cette puissance dans ses longs et fréquens revers; elle les a supportés avec une admirable constance; elle a cédé de grandes provinces; elle a fait tous les sacrifices exigés par le vainqueur, pour acheter à tout prix la prompte évacuation de celles qu'elle pouvait conserver; mais elle a toujours maintenu son armée sur le même pied; elle n'a rien changé à sa forte organisation : c'est ce qui l'a mise en mesure de profiter des circonstances pour reprendre sa place et recouvrer ses anciennes possessions.

Après une longue guerre, alors même qu'on peut le plus compter sur la durée de l'état de paix, il importe aux puissances continentales de conserver l'organisation de l'armée telle qu'elle a été en campagne. On doit redouter les changemens qui n'ont pas été éprouvés à la guerre; aucun perfectionnement, quel-

que utile et raisonnable qu'il paraisse, ne vaut, pour l'ensemble et l'unité, qui sont la force d'une armée, l'idée de stabilité qui s'attache aux traditions des officiers et des soldats qui les ont reçues eux-mêmes de leurs devanciers sur le champ de bataille, dans les mêmes divisions, dans les mêmes corps de différentes armes.

On a vu l'armée prussienne, malgré les mutations plus fréquentes que dans aucune autre armée, à cause du mode de recrutement, garder pendant trente années la formation, les institutions, les ordonnances du grand Frédéric. L'esprit de corps, ce ressort si puissant, seule garantie de la fidélité et de l'obéissance, est brisé par les organisations successives et les déplacemens auxquels elles servent de prétexte. C'est par la fixité de ses cadres, par la permanence des garnisons ou quartiers, par l'immutabilité de la hiérarchie des grades et des règles d'avancement, que l'armée autrichienne a acquis cette solidité qui l'a fait résister aux vicissitudes de la fortune.

# TABLE RAISONNÉE

## DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

### DU TOME XIV, CAMPAGNE DE 1805.

---

### SUITE DU CHAPITRE IX.

## CHAPITRE X.

## CHAPITRE XII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XIV.

# TABLE

## DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME XIV.

*Suite des ordres et de la correspondance du major-général, avec les commandans en chef des corps d'armée, dictés par l'empereur Napoléon.*

FIN DE LA TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

# TABLE RAISONNÉE

## DES MATIÈRES DES NOTES

### RELATIVES AU TEXTE DES TOMES XIII ET XIV.

NOTE PREMIÈRE.

*Sur la domination politique de l'Angleterre.*

*Pages* 392 à 406.

IMPORTANCE de cette question. — Sa division naturelle. — Principe. — Moyens. — Conséquences. — De l'état de l'Angleterre avant et après le règne de Guillaume-le-Conquérant. — Recherches sur les causes de l'augmentation graduelle de sa marine. — Les guerres civiles servent au développement de sa puissance. — Progrès successifs de sa domination. — Son acte de navigation. — Son monopole du commerce. — Son affranchissement de toute réciprocité. — Principes de sa législation sur les neutres. — Exercice du droit de blocus. — Faibles efforts de l'Europe contre ses prétentions. — Projets de neutralité armée. — Humiliation des cours du Nord. — Bombardement des ports de la Hollande, de la Suède, du Danemarck. — Domination sur les mers. — Con-

NOTE DEUXIÈME.

*Extrait des réflexions d'un ancien officier de la marine royale de France, sur la bataille de* Trafalgar.

NOTE TROISIÈME.

*Sur la question de savoir si les souverains doivent commander leurs armées en personne.*

*Pages* 411 à 422.

Observations générales sur cette question. — Opinion des publicistes. — Recherches sur cet usage avant et depuis les progrès de la civilisation. — Changemens nécessaires. — Effets de la présence des souverains dans les camps. — De l'esprit de conquête. — De l'obéissance passive. — Danger pour les libertés publiques. — Faits à l'appui. — Cas d'invasion. — Guerres extérieures. — De la confiance dans les talens des généraux en chef. — De l'émulation. — Situation particulière d'un prince conquérant. — Et de celle d'un roi affermi sur le trône. — Objet de la guerre. — Calcul sur ses résultats. — Pourquoi Napoléon a dû commander ses armées. — Représailles des souverains. — Exposé des opinions contradictoires. — Sentiment de l'auteur.

NOTE QUATRIÈME.

*Sur la conquête du Tyrol et sur la jonction des deux armées françaises d'Allemagne et d'Autriche.*

*Pages* 422 à 428.

Ancien plan de guerre d'invasion contre l'Autriche. — Difficultés de la jonction des deux armées venant

FIN DU XIV[e] VOLUME.

---

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 189 167 0

